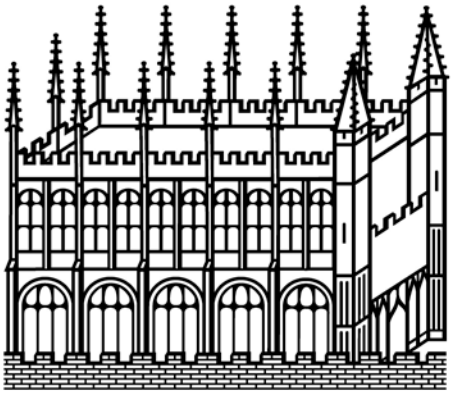


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks



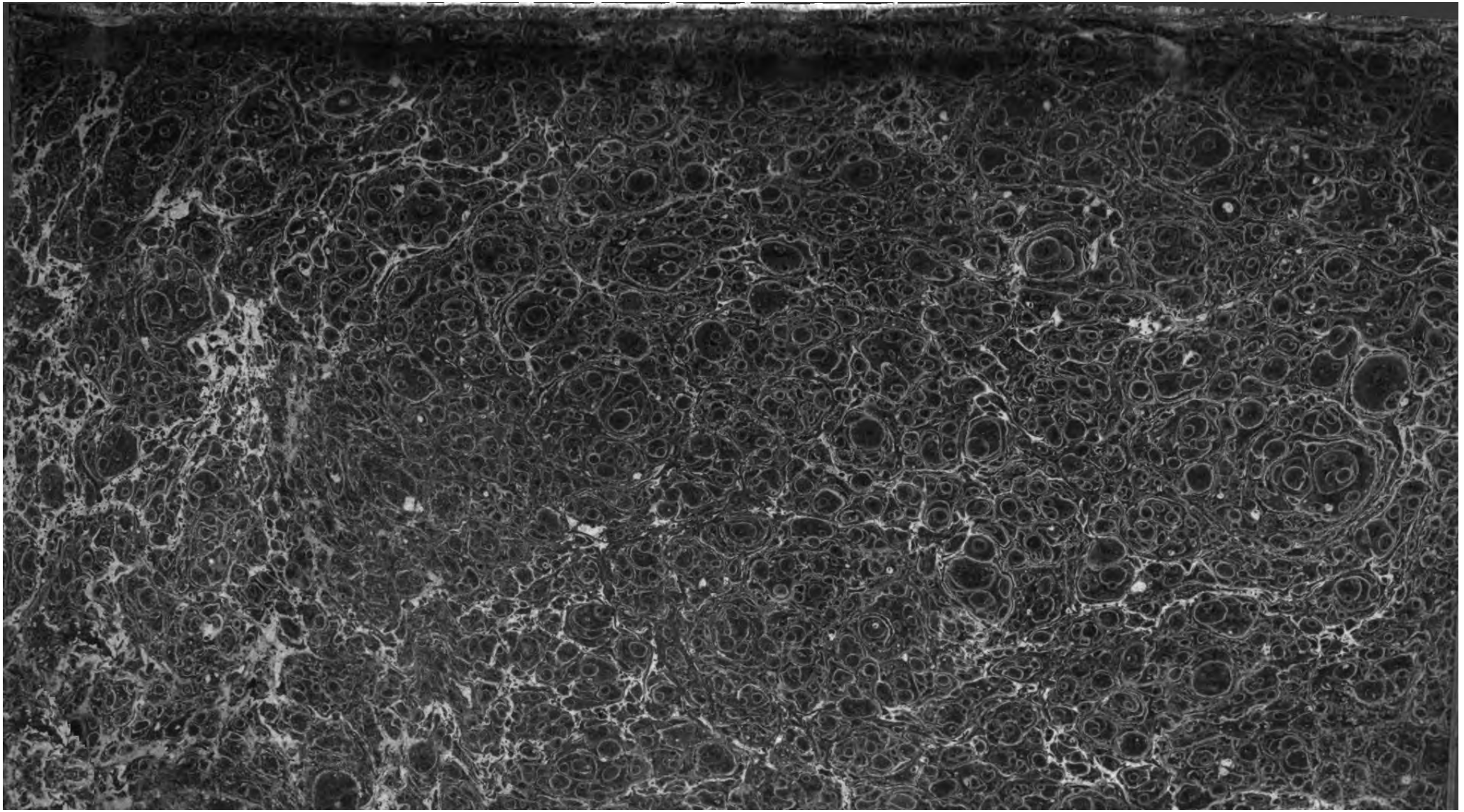
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



A 201 c. 17.



Bibliothèque du Château
de Valençay.





TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ.

TOME QUATRIÈME.

TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ,

Traduite de Henri FIELDING;

PAR L. C. CHÉRON.

Mores hominum multorum vidit.....

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

AN XII.—1804.


THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 MAY 1920
OF OXFORD
LIBRARY

TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ.

LIVRE X.

Dans lequel l'histoire avance de douze heures environ.

CHAPITRE PREMIER

Contenant des instructions très-nécessaires aux critiques modernes.

LECTEUR, il nous est impossible de savoir quelle espèce d'homme tu peux être. Car, peut-être es-tu aussi profond dans la connaissance du cœur humain que l'était Shakespear lui-même, et peut-être n'es-tu pas plus ins-

truit que quelques-uns de ses éditeurs. Mais de peur que tu ne te trouves dans ce dernier cas, nous croyons à propos, avant de faire un pas de plus avec toi, de te donner quelques avis salutaires; afin que tu ne nous entendes pas aussi mal et ne nous interprêtes pas aussi ridiculement que quelques-uns des éditeurs dont nous venons de parler ont entendu et interprêté leur auteur.

Nous t'avertissons donc d'abord de ne pas condamner trop précipitamment tel ou tel incident de notre Histoire, comme absurde et étranger au but principal que nous nous sommes proposés, et cela par l'unique raison que tu ne conçois pas sur-le champ par quel moyen cet incident peut nous conduire à ce but. Cet ouvrage peut sans doute être considéré comme une grande création de notre génie : et prétendre trouver une seule faute dans la moindre de ses parties, avant de connaître la manière dont le tout est lié et avant d'être arrivé au dénouement, ce serait à un petit reptile de critique comme toi la plus présomptueuse absurdité. Nous devons convenir que l'allusion et la métaphore dont nous

venons de nous servir sont infiniment trop fortes à notre égard, mais c'est qu'en vérité nous n'en connoissons pas d'autre qui puisse répondre à notre idée et exprimer la différence que nous concevons entre un auteur du premier rang et un critique de la dernière classe.

Nous voudrions encore te donner un autre avis, mon cher petit reptile, c'est de ne pas trouver une ressemblance trop marquée entre certains caractères que nous introduisons sur la scène; par exemple, entre l'hôtesse qui paraît dans le septième livre et celle du neuvième. Tu dois savoir, mon ami, qu'il y a certains traits caractéristiques communs à la plupart des individus de la même profession et du même métier. Savoir conserver ces traits caractéristiques, et en même tems en diversifier les effets, voilà en quoi consiste le talent d'un bon écrivain. Il en est un autre, qui sert à marquer les traits délicats et distinctifs entre deux personnes atteintes du même vice ou de la même folie. Mais il est aussi rare de rencontrer dans les auteurs ce dernier talent, que de trouver dans

les lecteurs le discernement nécessaire pour savoir le remarquer : quoique ce talent d'observation fasse goûter, si je ne me trompe, le plaisir le plus délicieux à ceux qui ont le tact assez fin pour le posséder. Tout le monde appercevra, par exemple, la différence qui existe entre un épicurien grossier et un élégant petit maître : mais il faut un jugement plus exquis pour distinguer l'élégant petit maître d'un jeune étourdi de la cour. C'est pour avoir manqué de ce jugement que des spectateurs vulgaires ont souvent commis au théâtre de grandes injustices. J'y ai vu quelquefois tel poëte en danger d'être convaincu de plagiat, sur un témoignage beaucoup moins positif que celui de la ressemblance des écritures admis dans tous les tribunaux. Je craindrais réellement que toutes les veuves amoureuses ne courussent par la suite sur le théâtre le hasard d'être condamnées comme une servile imitation de Didon ; mais fort heureusement il est bien peu de nos critiques qui entendent assez le latin pour lire Virgile.

Nous devons encore t'avertir, mon digne ami, car ton cœur vaut peut-être mieux que

ta tête, de ne pas condamner un caractère comme mauvais, parce qu'il n'est pas parfaitement bon. Si tu te plais à contempler ces modèles de perfection, il y a assez de livres imprimés pour satisfaire ton goût en ce genre; mais comme dans le cours de notre vie, il ne nous est jamais arrivé de rencontrer dans le monde un caractère de cette espèce, nous n'avons pas voulu en présenter ici. A dire vrai, je doute un peu que l'homme dont les facultés sont toujours bornées, soit jamais parvenu à ce dernier dégré d'excellence, et je ne doute pas moins qu'il ait jamais existé de monstre assez méchant pour vérifier ce qu'en dit Juvenal :

— Nullâ virtute redemptum
A vitiis. —

Sans qu'aucune vertu rachetât tous ses vices.

Je ne conçois pas même, je l'avoue, l'avantage qui résulte d'introduire dans un ouvrage d'invention, des caractères d'une perfection aussi angélique, ou d'une aussi diabolique dépravation; puisqu'en contemplant les uns et les autres, l'esprit de l'homme serait

plus vraisemblablement accablé de douleur et de honte qu'il ne songerait à tirer quelqu'utilité de pareils modèles. Car dans le premier exemple il peut être à la fois affligé et honteux de voir dans sa nature un modèle d'excellence, auquel il ne peut raisonnablement espérer d'atteindre, et dans le dernier il peut n'être pas moins affecté de sentimens pénibles en voyant la nature à laquelle il participe dégradée d'une manière aussi odieuse et aussi détestable.

Dans le fait, si un caractère est assez bon pour attirer l'admiration et commander l'affection d'un esprit bien fait, quoiqu'il y paraisse quelques-unes de ces petites taches :

Quas humana parum cavit natura.....

Dont la nature humaine a peine à se défendre.

elles exciteront notre compassion, plutôt que notre horreur. Rien n'est assurément plus moral et plus utile que la vue des imperfections qui se rencontrent dans un caractère de cette nature ; il en résulte une sorte de surprise plus faite pour nous toucher et produire une sensation durable sur nos ames,

que les crimes des méchans et des scélérats. Les faiblesses et les vices des hommes, dans le caractère desquels il se trouve un plus grand fonds de bonté, ressortant d'autant plus par le contraste de leurs vertus et laissant mieux voir leur difformité; et quand nous voyons de tels vices accabler de leurs funestes conséquences les personnages que nous considérons d'un œil favorable, non seulement nous apprenons à les éviter pour l'amour de nous mêmes, mais encore à les détester pour les malheurs qu'ils ont déjà causés à ceux que nous aimons.

Maintenant, mon ami, que nous vous avons donné ces petits avertissemens, nous allons encore une fois, s'il vous plaît, reprendre la suite de notre Histoire.

CHAPITRE II.

Contenant l'arrivée d'un gentilhomme irlandais et les aventures très-extraordinaires qui s'ensuivirent dans l'auberge.

Voici l'heure où le levreau tremblant, que la crainte de ses nombreux ennemis, et surtout de cet animal rusé, cruel, carnivore, qu'on appelle homme, avait confiné tout le jour au fond de sa retraite, se joue en folâtrant dans la plaine : voici l'heure où, du sommet de quelque vieux chêne creusé par le tems, le hibou, cet aigre chantre de la nuit, fait entendre des sons qui pourraient charmer les oreilles de quelques modernes connaisseurs en musique : voici l'heure où la peur montre un fantôme sanglant à l'imagination du rustre à demi ivre qui traverse le cimetière, ou plutôt *le charnier* de sa paroisse, pour retourner à sa chaumière : en ce moment les voleurs et les assassins veillent, tandis que les honnêtes

gens chargés de la sûreté publique sont ensevelis dans le plus profond sommeil; enfin, pour parler tout simplement français, il est minuit. Tout le monde est couché dans l'auberge, non seulement ceux dont nous avons déja parlé, mais quelques autres encore qui étaient arrivés dans la soirée. Suzanne, la chambrière, est la seule qui soit encore debout; l'une de ses fonctions étant de laver tout dans la cuisine, avant d'aller se reposer près du garçon d'écurie qui l'attend avec impatience.

Telle était la situation des affaires dans l'auberge, quand un gentilhomme y arriva en poste. Il descendit aussitôt de cheval, et entrant dans la maison, tout troublé, tout essoufflé, il demanda à Suzanne, avec vivacité et d'un ton fort brusque, s'il n'y avait pas quelque dame dans la maison. L'heure de la nuit, la conduite de cet homme qui avait quelque chose d'égaré dans la physionomie, effrayèrent Suzanne au point qu'elle hésita d'abord à lui répondre. Le gentilhomme s'en appercevant redoubla ses instances et la conjura de lui dire la vérité, attendu

qu'il avait perdu sa femme et était à sa recherche. « Sur mon ame, s'écria-t-il, j'ai déjà été sur le point de la rattraper en deux ou trois endroits; mais elle venait d'en partir comme j'arrivais. Si elle est dans la maison, conduisez-moi vers elle secrètement et faites moi la voir; si elle est partie, indiquez-moi le chemin que je dois prendre pour la rejoindre, et sur mon ame je vous ferai la plus riche de toutes les pauvres femmes du royaume. » Il tira alors de sa bourse une poignée de guinées, dont la vue aurait séduit des personnes d'une beaucoup plus grande conséquence que cette pauvre fille et pour des desseins beaucoup plus criminels.

Suzanne, d'après ce qu'elle avait entendu dire de mistriss Waters, ne fit pas le moindre doute qu'elle ne fût identiquement la chose perdue que réclamait le véritable et légitime propriétaire. Concluant donc, avec une grande apparence de raison, qu'elle ne pourrait jamais gagner de l'argent d'une manière plus honnête qu'en rendant une femme à son mari, elle ne se fit aucun scrupule d'assurer au gentilhomme que la dame qu'il cherchait

était alors dans la maison; et, gagnée par les plus brillantes promesses et quelques arrhes qui lui furent payées sur-le-champ, elle consentit aussitôt à le conduire à la chambre de mistriss Waters.

C'est une coutume établie depuis longtemps dans le grand monde, et fondée sur les motifs les plus solides et les plus importans, qu'un mari ne doit jamais entrer dans l'appartement de sa femme avant d'avoir préalablement frappé à la porte. Il est presqu'inutile de parler des innombrables avantages de cette excellente coutume à un lecteur qui a quelque connaissance du monde; car par ce moyen, la dame a le tems de se mettre en état de paraître et d'écarter tout objet qui pourrait blesser la vue. Personne n'ignore qu'il y a des situations dans lesquelles les femmes scrupuleuses et délicates ne voudraient pas être découvertes par leurs maris.

Il faut convenir qu'il y a plusieurs cérémonies établies dans la classe la plus distinguée du genre humain qui, à les juger grossièrement, paraissent être purement de forme et dans lesquelles des yeux pénétrans décou-

vrent beaucoup d'importance Il eût été heureux que la coutume dont nous venons de parler eût été observée par notre gentilhomme dans la présente occasion. Il frappa, il est vrai, à la porte, mais non pas un de ces petits coups qui sont d'usage dans de pareilles circonstances. Au contraire, quand il vit que la porte était fermée, il l'ébranla avec tant de violence, que la serrure sauta; la porte s'ouvrit avec fracas, et il tomba la tête la première au milieu de la chambre.

Il ne se fut pas plutôt relevé sur ses jambes, que, hors du lit et sur ses jambes aussi, parut... (Nous sommes obligés de poursuivre avec non moins de honte que de douleur.)..., notre héros lui-même, qui, d'une voix menaçante, demanda au gentilhomme qui il était et quel était son dessein en ayant l'insolente audace de forcer ainsi la porte de sa chambre.

Le gentilhomme crut d'abord qu'il avait fait une méprise : il allait demander pardon et se retirer, quand tout-à-coup, à l'aide de la clarté brillante de la lune, il apperçut un corps de jupe, une robe, des jupons, un

bonnet, des rubans, des bas, des jarretières, des souliers de femme, etc., répandus tout en désordre sur le plancher. Tout cela réveillant soudain la jalousie qui lui était si naturelle, le mit dans une telle fureur, qu'il perdit à l'instant même la faculté de proférer un seul mot, et, sans faire aucune réponse à Jones, il tenta de s'approcher du lit.

Jones s'étant empressé de lui barrer le passage, il s'éleva entr'eux une querelle fort vive qui finit bientôt par un combat. En ce moment, mistriss Waters (car nous sommes obligés de confesser qu'elle était dans le lit), réveillée probablement par tout ce bruit, et voyant deux hommes se battant dans sa chambre, se mit à crier de la manière la plus effroyable, au meurtre! au voleur! et plus souvent encore, au viol! On sera peut-être d'abord étonné de cette dernière exclamation, si l'on ne prend pas la peine de réfléchir que, dans un moment d'effroi, les dames font usage de ces sortes de mots, comme on emploie *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, dans la musique, seulement pour servir de véhicules aux sons et sans aucune idée précise.

Dans la chambre voisine de celle de la dame était couché un gentilhomme irlandais arrivé trop tard à l'auberge pour que nous ayions pu en parler. Ce gentilhomme était un de ceux que les Irlandais appellent un *calabalaro* ou cavalier : cadet d'une bonne famille, et n'ayant pas de fortune à espérer dans son pays, il s'était vu obligé de voyager pour en aller chercher une ailleurs; il avait pris en conséquence le chemin de Bath, pour essayer son bonheur au jeu et avec les femmes.

Ce jeune homme lisait alors dans son lit une des nouvelles de mistriss Behn ; car un de ses amis lui avait persuadé que le moyen le plus efficace de se rendre recommandable auprès des dames, était de s'orner l'esprit, en le remplissant de ce qu'il y a de meilleur dans la littérature. Il n'eut pas plutôt entendu le bruit effroyable qui se faisait dans la chambre voisine, qu'il s'élança hors de son lit, et prenant son épée d'une main, et de l'autre la chandelle qui brûlait à côté de lui, il alla droit à la chambre de mistriss Waters.

Si la vue d'un autre homme en chemise fut d'abord une offense de plus faite à la pudeur

de la dame, elle servit au moins à diminuer considérablement ses craintes; car le cavalier ne fut pas plutôt entré dans la chambre, qu'il s'écria : « M. Fitz Patrick ! Que diable veut dire tout ceci ? » A quoi l'autre répondit aussitôt : « Oh ! M. Macklachlan, je suis charmé de vous rencontrer ici : ce libertin m'a débauché ma femme, et était couché avec elle. — Quelle femme, s'écria Macklachlan ? Ne connais-je pas très-bien mistriss Fitz Patrick, et ne vois-je pas clairement que la dame, avec laquelle le gentilhomme ici présent était couché, n'est pas elle. »

Fitz Patrick s'appercevant alors, tant par un coup-d'œil qu'il jeta sur la dame, que par le son de sa voix qu'il aurait pu distinguer à une plus grande distance encore, qu'il avait fait la plus fâcheuse méprise, se mit à demander mille pardons à la dame, et dit à Jones en se retournant vers lui : « Je vous prie de remarquer que je ne vous demande pas pardon, car vous m'avez battu; pour réparation de quoi j'espère bien avoir demain matin quelques gouttes de votre sang. »

Jones traita cette menace avec beaucoup de

mépris, et M. Macklachlan répondit : « En vérité, M. Fitz Patrick, vous devriez être honteux vous-même, de venir troubler les gens à cette heure de la nuit. Si tous ceux qui couchent dans l'auberge n'étaient pas profondément endormis, vous les auriez réveillés comme moi. Ce gentilhomme vous a traité comme vous le méritiez, et sur mon honneur, si vous en aviez agi ainsi avec ma femme, je vous aurais coupé la gorge sur-le-champ. »

Jones était si troublé par la crainte que la réputation de sa dame ne souffrît de ce débat scandaleux, qu'il ne savait plus que dire ni que faire ; mais on a de tout temps remarqué que l'esprit d'invention est beaucoup plus prompt chez les femmes que chez les hommes; mistriss Waters se rappela donc qu'il y avait une porte de communication entre sa chambre et celle de M. Jones. Pleine de confiance en l'honneur de ce jeune homme, et dans l'assurance qu'elle allait montrer en cette occasion, elle s'écria : « Je ne sais ce que vous voulez dire, insolens que vous êtes; je ne suis la femme d'aucun de vous. Au secours ! au viol !

au meurtre ! au viol ! » L'hôtesse étant accourue au moment même dans la chambre, mistriss Waters l'apostropha de la manière la plus violente : elle se croyait, lui dit-elle, dans une auberge honnête, et non dans un mauvais lieu. « Une bande de scélérats, ajouta-t-elle, a forcé la porte de ma chambre, dans l'intention de me ravir l'honneur, peut-être même la vie ; et l'un, s'écria-t-elle, ne m'est pas moins cher que l'autre. »

L'hôtesse se mit alors à crier aussi haut que venait de faire la pauvre femme. A l'entendre, elle était perdue, et la réputation de sa maison, qui jusque-là avait toujours été sans tache, était détruite pour jamais ; puis, se tournant du côté des trois hommes qui étaient encore là : « Au nom du diable, s'écria-t-elle, quelle est la cause de tout ce tumulte dans la chambre de Madame ? » Fitz Patrick baissant la tête, répéta qu'il avait fait une méprise dont il demandait pardon de tout son cœur, et se retira avec son compatriote. Jones, qui avait trop d'esprit pour n'avoir pas entendu sa belle à demi mot, affirma hardiment qu'il était

accouru à son secours en entendant forcer la porte; qu'il ne pouvait assurer s'ils l'avaient fait dans le dessein de voler la dame, mais que si telle avait été leur intention, il avait eu le bonheur de l'empêcher. « Il ne s'est jamais commis un vol dans cette maison depuis que je la tiens, s'écria l'hôtesse; je vous prie de croire, Monsieur, que je ne donne point d'asile aux voleurs de grand chemin; le nom même en est extrêmement odieux pour moi. Je ne reçois jamais que d'honnêtes gens dans ma maison, et je suis assez heureuse, grâces au ciel, pour ne pas manquer de chalands de cette espèce; j'en ai toujours eu autant que j'en ai pu loger. J'ai eu ici milord..... et puis elle débita une longue liste de noms et de titres, dont un grand nombre peut-être nous exposerait à commettre un crime de faux, si nous les insérions ici.

Jones, après l'avoir écoutée avec beaucoup de patience, l'interrompit enfin, en faisant ses excuses à mistriss Waters d'avoir paru devant elle en chemise, l'assurant que la crainte qu'elle ne fût en danger avait pu seule lui

inspirer cette audace. Le lecteur peut imaginer la réponse de la dame, et même toute sa conduite jusqu'à la fin de cette scène, s'il veut considérer la situation dans laquelle elle affecta de se placer en cette circonstance, je veux dire, celle d'une femme modeste, réveillée dans son premier sommeil par trois hommes absolument inconnus qu'elle voit au milieu de sa chambre. Tel fut le rôle qu'elle entreprit de jouer, et, il faut convenir qu'elle s'en acquitta avec une supériorité telle qu'aucune de nos actrices de théâtre n'aurait pu l'emporter sur elle dans leurs rôles les plus brillans, soit sur la scène, soit hors de la scène.

Et nous pouvons, je crois, tirer de ceci un argument sans replique pour prouver à quel degré la vertu est naturelle au beau sexe. Car bien qu'il n'y en ait pas peut-être une sur dix mille capable de faire une bonne actrice, quoique parmi celles-ci nous en trouvions s rarement deux en état de jouer le même rôle avec le même talent, toutes cependant peuvent jouer admirablement bien celui de la vertu; et celles qui n'en ont pas,

aussi bien que celles qui en ont, toutes s'en acquittent avec la plus grande perfection.

Dès que les hommes eurent quitté sa chambre, mistriss Waters remise de sa crainte se remit pareillement de sa colère. Elle parla d'un ton beaucoup plus doux à l'hôtesse qui ne se remit pas aussi promptement de son inquiétude sur la réputation de sa maison, en faveur de laquelle elle recommença à calculer la grande quantité de personnages illustres qui y avaient couché; mais la dame lui coupa la parole, et après être convenue qu'elle n'avait pas eu la moindre part au bruit qui s'était fait, elle la pria de lui laisser prendre du repos. « J'espère, ajouta-t-elle, que je pourrai en jouir le reste de la nuit sans interruption. » L'hôtesse, avec beaucoup de politesses et non moins de révérences, prit enfin congé d'elle.

CHAPITRE III.

Dialogue entre l'hôtesse et Suzanne, fait pour être lu par tous les aubergistes et par leurs domestiques. Arrivée et conduite affable d'une jeune dame charmante; les personnes de condition pourront apprendre d'elle comment on peut se faire aimer de tout le monde.

L'hôtesse se ressouvenant que Suzanne était la seule qui ne fût pas couchée quand la porte de mistriss Waters avait été forcée, alla la trouver pour savoir d'elle la première cause de tout ce trouble, quel était cet étranger, quand et comment il était arrivé.

Suzanne raconta toute l'histoire que le lecteur sait déjà, n'altérant la vérité que dans quelques circonstances, suivant qu'elle le trouvait convenable, comme par exemple en ne parlant pas du tout de l'argent qu'elle avait

reçu. Mais comme, dans la préface de son interrogatoire, sa maîtresse lui avait parlé avec beaucoup d'attendrissement de la frayeur que la dame avait conçue que ces trois hommes n'eussent eu le projet d'attenter à son honneur, Suzanne ne put retenir sa langue et tâcha de calmer l'inquiétude que paraissait avoir sa maîtresse à ce sujet, en lui jurant de toutes ses forces qu'elle avait vu Jones sauter hors du lit de mistriss Waters.

A ces mots l'hôtesse entra dans une violente fureur : « Vous me faites là, vraiment, une histoire bien vraisemblable, s'écria-t-elle; une femme jetterait-elle ainsi des cris, et hasarderait-elle de compromettre son honneur, si elle se trouvait dans le cas dont vous parlez? Je voudrais bien savoir quelle meilleure preuve une femme peut donner de sa vertu que de jeter des cris, comme elle a fait; et vingt personnes, je crois, pourront l'attester. Je vous prie, Mademoiselle, de ne vous permettre de pareilles calomnies contre aucune des personnes qui logent chez moi; car elles ne tomberaient pas seulement sur elles, mais sur la maison, et chacun sait que je ne reçois

ici ni vagabonds, ni mauvais sujets de la lie du peuple. »

« Fort bien, dit Suzanne, alors je n'en dois plus croire mes propres yeux? — Non sûrement vous ne devez pas en croire vos yeux, répondit sa maîtresse, je n'en aurais pas cru les miens contre d'aussi honnêtes gens. Il ne m'a pas été commandé depuis six mois un meilleur souper que celui que je leur ai servi hier soir; ils étaient de si bonne humeur qu'ils ont eu la complaisance de trouver excellent mon poiré de Worchestershire que je leur ai vendu pour du Champagne; et sûrement il a tout aussi bon goût et est aussi sain que le meilleur Champagne qui soit en Angleterre, autrement je me serais fait un crime de le leur donner. Ils m'en ont bu deux bouteilles. Non, non, je ne croirai jamais aucun mal de gens aussi honnêtes et aussi peu difficiles. »

Suzanne ainsi réduite au silence, sa maîtresse passa à d'autres sujets : « Vous dites donc, continua-t-elle, que l'étranger est venu en poste et qu'il a dehors un domestique avec des chevaux. En ce cas, c'est sûrement quelque grand seigneur aussi; pourquoi ne

lui avez-vous pas demandé s'il voulait souper ? je crois qu'il est dans la chambre de cet autre gentilhomme, montez-y et demandez s'il n'a pas appelé. Peut-être commandera-t-il quelque chose quand il verra qu'il y a quelqu'un de levé dans la maison pour le lui apprêter. Mais n'allez pas faire une de vos bévues ordinaires en lui disant que le feu est éteint et que les poulets sont encore en vie ; et s'il demande du mouton, n'allez pas lui bavarder que nous n'en avons pas. Je sais que le boucher en a tué un comme j'allais me mettre au lit ; il ne refuse jamais de m'en couper un morceau tout chaud quand je le desire. Allez et souvenez-vous que nous avons toutes sortes de moutons et de poulets. Allez, ouvrez la porte en disant, n'appellez-vous pas, Messieurs ? et s'ils ne répondent pas, demandez ce que sa grandeur veut pour son souper ; n'oubliez pas de dire sa grandeur. Allez : si vous ne vous souvenez pas mieux de tout ce que je vous dis, vous ne parviendrez jamais à rien. »

Suzanne sortit et revint bientôt rendre compte que les deux gentilshommes étaient

couchés dans le même lit. « Deux gentilshommes, dit l'hôtesse, dans le même lit! c'est impossible. Ce sont deux vagabonds, deux pieds plats, il n'en faut pas douter, et je parie que le jeune gentilhomme Allworthy avait deviné juste, en disant que le maraut avait le projet de voler Miladi; car si en forçant sa porte il n'avait pas eu de plus mauvais desseins que ceux d'un gentilhomme, il n'aurait pas été se glisser dans la chambre d'un autre pour s'épargner la dépense d'un souper et d'un lit. Ce sont certainement des voleurs, et leur prétendue recherche de je ne sais quelle femme n'est rien qu'un prétexte. »

En proférant toutes ces injures, l'hôtesse calomniait fort injustement M. Fitz Patrick, car il était réellement gentilhomme, quoiqu'il ne possédât pas un denier : et bien que son cœur ainsi que sa tête ne fussent pas totalement exempts de reproches, on ne pouvait lui faire celui de bassesse ni d'avarice. Il était au contraire si généreux que, quoique sa femme lui eût apporté une très-belle fortune, il l'avait entièrement dépensée, à l'exception d'une petite rente viagère qu'elle avait sur sa

tête : et c'était pour l'obliger à la lui abandonner qu'il l'avait traitée avec une cruauté qui, jointe à la plus effroyable jalousie, avait forcé la pauvre femme à s'enfuir loin de lui.

Ce gentilhomme qui avait quitté Chester le matin même, extrêmement fatigué d'avoir fait une si longue course en un seul jour, et se sentant encore de quelques coups assez violens qu'il avait reçus dans le combat, souffrait tellement par tout le corps, et avait d'ailleurs l'esprit si malade qu'il avait tout-à-fait perdu l'appétit. Et après l'erreur grossière dans laquelle il était tombé vis-à-vis de la femme que par la faute de la servante il avait prise pour la sienne, il ne lui entra pas une seule fois dans la tête que mistriss Fitz Patrick pût être dans la maison, par cela seul que la première femme à laquelle il s'était adressé n'était pas elle; il céda donc aux conseils de son ami qui le dissuada de prolonger ses recherches plus avant dans la nuit et accepta l'offre obligeante qu'il lui fit de partager son lit.

Le domestique et le postillon furent d'une humeur toute différente ; ils étaient plus

prompts à ordonner que l'hôtesse ne l'était à les servir. Cependant après s'être bien éclaircie par eux de la vérité du fait, et convaincue que M. Fitz Patrick n'était pas un voleur, elle consentit à leur servir un peu de viande froide qu'ils dévoraient avec une extrême avidité, au moment que Partridge entra dans la cuisine. Il avait d'abord été réveillé par le tumulte dont nous avons parlé, et tandis qu'il tâchait de rattraper le sommeil en s'enfonçant dans son oreiller, une chouette était venue lui faire entendre à sa fenêtre une sérénade telle, qu'il sauta en bas de son lit frappé du plus grand effroi et faisant le plus vîte qu'il pût un paquet de toutes ses hardes, il descendit en courant se jeter sous la protection de la compagnie qu'il entendait causer au-dessous de lui dans la cuisine.

Son arrivée retint l'hôtesse qui s'en retournait au moment même dans sa chambre. Car elle avait pris le parti de laisser les deux autres convives à la garde de Suzanne; mais l'ami du jeune gentilhomme Allworthy n'était pas fait pour être ainsi négligé, d'autant plus qu'il demanda en entrant une pinte de vin

brûlé. Elle obéit aussitôt en mettant devant le feu la même mesure de poiré; cette liqueur prenant sur-le-champ entre ses mains le nom de toutes les sortes de vins qu'on lui demandait.

Le domestique irlandais était allé se coucher et le postillon se disposait à le suivre, lorsque Partridge l'invita à rester et à boire avec lui son vin brûlé, ce qu'il accepta avec beaucoup de reconnaissance. Il faut avouer que le maître d'école était effrayé de retourner tout seul à sa chambre; et comme il ne pouvait savoir jusqu'à quelle heure l'hôtesse lui ferait compagnie, il avait résolu de s'assurer de celle du postillon, en présence duquel il ne redoutait plus rien du diable ni d'aucun de ses adhérens.

On entendit en ce moment un autre postillon qui s'arrêtait à la porte. Suzanne, qui avait été envoyée pour savoir qui c'était, revint, accompagnée de deux jeunes dames en habit de voyage, dont l'un était si richement brodé, que Partridge et le postillon se levèrent à l'instant même de leurs sièges, et l'hôtesse s'empressa de leur faire les plus humbles

révérences en les qualifiant des titres les plus distingués.

La jeune dame, la plus richement vêtue, dit avec un sourire de bienveillance et de bonté : « Si vous voulez me le permettre, Madame, je me chaufferai quelques minutes au feu de votre cuisine, car il fait réellement très-froid, mais j'exige que personne ne se dérange de son siège. » Ces derniers mots furent dit à l'occasion de Partridge qui s'était retiré à l'autre bout de la cuisine, frappé de respect et d'étonnement à la vue du riche vêtement de la dame. Il faut convenir pourtant qu'elle avait en elle, plus encore que dans ses habits, tout ce qu'il fallait pour inspirer du respect; car c'était une des plus belles personnes du monde.

La dame pria instamment Partridge de revenir prendre son siège, mais elle ne put l'obtenir. Elle quitta alors ses gants et présenta au feu deux mains qui avaient toutes les propriétés de la neige, excepté celle de se fondre. Sa compagne, qui n'était autre que sa femme de chambre, quitta aussi ses gants et découvrit deux mains qui pour la forme et pour la cou-

leur ne ressemblaient pas moins à deux épaules de mouton gelées.

« J'espère, Madame, dit la dernière, que Madame ne pense pas à aller plus loin cette nuit. Madame assurément ne serait pas en état de soutenir une pareille fatigue.

« Non sûrement, s'écria l'hôtesse, Miladi ne peut avoir ce projet. Que le ciel me bénisse! aller plus loin cette nuit. Permettez que je vous conjure, Miladi, de ne pas y penser : sûrement, Miladi ne peut avoir cette intention. Qu'est-ce que Miladi desire pour son souper? j'ai en mouton tout ce qu'on peut avoir de mieux et les poulets les plus délicats. »

« Je crois, Madame, dit la jeune dame, qu'il serait plutôt heure de déjeûner que de souper. Mais je suis absolument hors d'état de manger et je ne m'arrête que pour me coucher une heure ou deux. Cependant, s'il vous plaît, Madame, vous pouvez me donner un peu de *sackwey* (1) bien clair et bien léger. »

(1) Boisson faite avec du vin d'Espagne et du petit lait.

« Tout à l'heure, Madame, s'écria l'hôtesse, j'ai d'excellent vin blanc. — Vous n'avez donc pas de vin d'Espagne, dit la dame. — Je demande pardon à Miladi, j'en ai, et du meilleur du pays. Mais permettez, Madame, que je vous conjure de manger quelque chose. »

« Je vous proteste que je ne pourrais manger un seul morceau, répondit la jeune dame, et je vous serai infiniment obligée, si vous avez la bonté de me faire préparer un appartement le plutôt possible; car je suis décidée à remonter à cheval dans trois heures. »

« Suzanne, dit l'hôtesse en l'appelant, y a-t-il du feu d'allumé dans l'appartement de l'*oye sauvage*. — Je suis fâchée, Madame, que toutes mes meilleures chambres soient prises. Plusieurs personnes de la première qualité sont maintenant dans leurs lits, entr'autres un jeune seigneur et beaucoup d'autres personnes du premier rang. »

Suzanne répondit que les deux gentilshommes irlandais occupaient l'appartement de l'*oye sauvage*.

« Est-il possible, dit l'hôtesse? pourquoi

diable ne gardez vous donc pas quelques-unes des meilleures chambres pour les personnes de qualité, lorsque vous savez qu'il ne se passe pas un jour qu'il n'en vienne ici. — Mais si ce sont de véritables gentilshommes, je ne doute point, lorsqu'ils sauront que c'est pour Miladi, qu'ils ne se lèvent et ne lui cèdent leur lit. »

« Non, dit la jeune dame, je ne souffrirai pas que l'on dérange personne. Si vous avez une chambre qui soit seulement propre, je m'en contenterai très-bien, quelque simple qu'elle soit. Je vous prie, Madame, de ne pas vous donner tant d'embarras pour moi. — Oh! Madame, s'écria l'hôtesse, j'ai plusieurs bonnes chambres de cette espèce, mais je n'en ai pas d'assez bonne pour Miladi. Cependant puisque vous avez la bonté de vous accommoder de la meilleure de celles qui me restent; Suzanne, allez sur-le-champ faire du feu dans la chambre de *la rose*. Miladi veut-elle monter sur-le-champ, ou attendre que le feu soit allumé. — J'ai suffisamment chaud, répondit la jeune dame, ainsi, je monterai, si vous voulez. Je crains d'avoir été la cause

que ces messieurs, et particulièrement Monsieur (montrant Partridge), n'aient été trop long-tems éloignés du feu : le tems est si horriblement froid que je me reprocherais cette indiscrétion. Elle sortit alors avec sa femme de chambre, précédée de l'hôtesse qui portait une chandelle à chaque main.

Dès que la bonne femme fut de retour, la conversation s'établit dans la cuisine sur les charmes de la jeune dame. Il faut qu'il y ait dans la beauté, lorsqu'elle est aussi parfaite, un pouvoir auquel il soit presqu'impossible de résister ; car l'hôtesse, quoique le refus de souper n'eût pas eu le don de lui plaire, déclara qu'elle n'avait jamais vu une si charmante créature. Partridge prodigua les éloges les plus extravagans à son visage, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'en accorder quelques-uns à la broderie d'or qui brillait sur ses vêtemens. Le postillon chanta les louanges de sa bonté et elles furent répétées par l'autre postillon qui venait d'entrer. « C'est réellement une bonne dame, dit-il, je vous la garantis pour telle ; car elle a pitié des bêtes. Elle me demandait de tems en tems dans le

chemin, si je ne pensais pas qu'elle fît du mal aux chevaux en allant trop vîte, et quand elle est arrivée, elle m'a chargé de leur donner autant d'avoine qu'ils en voudraient manger. »

Il y a tant de charmes dans l'affabilité, et elle est si sûre d'obtenir les louanges de toutes sortes de personnes, qu'on pourrait la comparer à la célèbre mistriss Hussey (1), en ce qu'elle a également le mérite d'ajouter infiniment à toutes les perfections des femmes et de pallier ou de cacher jusqu'à leurs moindres défauts. Nous n'avons pu nous empêcher de faire cette courte réflexion à la fin d'un chapitre où le lecteur a vu tout ce qu'il y a de charmant dans un caractère affable. La vérité nous oblige maintenant à lui en offrir le plus parfait contraste.

---

(1) Célèbre marchande de modes dans le Strand, à Londres, fameuse pour donner de la grâce à la taille des femmes.

CHAPITRE IV

Contenant le secret infaillible de s'attirer la haine et le mépris de tout le monde.

La jeune dame n'eut pas plutôt posé la tête sur son oreiller, que sa femme de chambre revint à la cuisine pour se régaler de quelques-uns de ces mets délicats que sa maîtresse avait refusés.

Dès qu'elle entra, ceux qui étaient dans la cuisine lui témoignèrent, en se levant, le même respect qu'ils avaient montré un moment auparavant à sa maîtresse; mais elle oublia de l'imiter, en les priant de se rasseoir; il est vrai que cela leur eût été à peu près impossible, car elle avait placé sa chaise de manière à cacher presque tout le feu; puis elle demanda qu'on lui fît griller un poulet sur-le-champ, déclarant que s'il n'était pas prêt dans un quart d'heure, elle ne l'attendrait pas. Quoique ledit poulet fut encore sur son juchoir dans le poulailler, et qu'il exigeât plu-

sieurs cérémonies telles que de l'attraper, de le tuer et de le plumer avant qu'on pût le mettre sur le gril, l'hôtesse aurait entrepris de faire toutes ces choses dans le tems donné : mais malheureusement sa convive étant sur le lieu de la scène se serait apperçue de la fourberie. La pauvre femme fut donc obligée d'avouer qu'elle n'en avait pas dans la maison : « Mais, Madame, dit-elle, je peux vous procurer à l'instant même de chez le boucher tout ce que vous pourrez desirer en mouton. »

« Pensez-vous donc, répondit madame la femme de chambre, que j'aie un estomac de cheval, pour manger du mouton à cette heure de la nuit ? Vous autres aubergistes, vous croyez que vos supérieurs sont comme vous. Je m'attendais bien, en effet, que je ne trouverais rien dans cette misérable auberge, et je suis bien étonnée que ma maîtresse ait consenti à s'y arrêter. Je suppose qu'il ne loge ici que des artisans et des marchands de bestiaux. » L'hôtesse prit feu à cette insulte faite à sa maison : cependant elle réprima sa colère, et se contenta de dire : « Des gens de très-bonne qualité viennent ici fréquemment,

grâces au ciel. — Ne me parlez pas de qualité, s'écria l'autre; je crois que je connais plus de gens de qualité que vous autres. Mais, je vous prie, sans m'étourdir d'aucune de vos impertinences, dites-moi ce que vous pouvez me donner pour souper; car quoique je ne puisse pas manger de la chair de cheval, j'ai réellement faim. — Véritablement, madame, répondit l'hôtesse, vous ne pouviez jamais me prendre autant au dépourvu que je le suis; car je dois vous avouer que je n'ai rien autre chose dans la maison qu'un morceau de bœuf froid, que le domestique d'un gentilhomme et le postillon ont presque nétoyé jusqu'à l'os. — Femme, dit mistriss Abigaïl (1) (nous l'appellerons dorénavant ainsi pour abréger), vous me faites mal au cœur; quand j'aurais jeûné tout un mois, je ne mangerais pas de ce à quoi ces gens-là ont touché avec leurs doigts. Ne peut-on donc rien trouver de propre ni de convenable dans cet horrible lieu? — Pourrait-on vous offrir quelques œufs et une tranche de jambon? — Vos œufs

(1) C'est un nom que l'on donne communément aux femmes de chambre en Angleterre.

sont-ils frais? Etes-vous sûre qu'ils soient pondus d'aujourd'hui? Coupez-moi, je vous prie, votre jambon très-mince et très-proprement, car je ne puis souffrir les gros morceaux. Tâchez, je vous prie, de faire du moins une fois en votre vie quelque chose d'une manière un peu tolérable, et ne croyez pas avoir chez vous une femme de fermier ou quelque créature de cette espèce. » L'hôtesse se mit alors à prendre son couteau; mais l'autre l'arrêta en lui disant: « Bonne femme, j'exige que vous laviez d'abord vos mains; car je suis extrêmement propre, et j'ai été accoutumée dès mon enfance aux choses les plus recherchées. »

L'hôtesse, qui avait beaucoup de peine à se contenir, se mit en devoir de la servir, car la proposition d'en charger Suzanne avait été formellement rejettée, et avec un dédain si marqué, que la pauvre fille n'avoit pas moins de peine à contenir ses mains que sa maîtresse en avait eue à contenir sa langue. Suzanne cependant ne put prendre sur elle de s'imposer un silence absolu; car bien que littéralement parlant elle n'adressât pas la parole à

mistriss Abigaïl, elle murmurait entre ses dents : « Trédame, je suis de chair et d'os comme vous, et d'un aussi bon acabit ! » avec beaucoup d'autres phrases de cette espèce, toutes dictées par la plus vive indignation.

Tandis qu'on préparait le souper, mistriss Abigaïl se reprochait en gémissant de ne pas avoir ordonné qu'on fît du feu dans le parloir, mais elle se consola en disant qu'il était maintenant trop tard, quoique, ajouta-t-elle, ce soit une nouveauté pour moi d'habiter une cuisine, car je ne crois pas que j'y aye mangé de ma vie. Puis se tournant vers les postillons, elle leur demanda pourquoi ils n'étoient pas à l'écurie avec leurs chevaux. Si je suis condamnée à faire ici mauvaise chère, madame, s'écria-t-elle, s'adressant à l'hôtesse, j'exige au moins que l'on débarrasse la cuisine, en sorte que je ne sois pas entourée de tous les polissons de la ville. « Quant à vous, monsieur, dit-elle à Partridge, vous avez l'air d'un homme assez bien né, vous pouvez rester là si vous voulez ; je ne veux éloigner de moi que la canaille. »

« Oui, certes, madame, dit Partridge, je

suis un homme bien né ; je vous en réponds, et on ne me chasse pas si aisément qu'on pourrait le croire. *Non semper vox casualis est verbo nominativus* (1). » Elle prit ce latin-là pour une injure, et répondit : « Vous pouvez être un homme bien né, monsieur, mais vous ne vous annoncez pas pour tel en parlant latin à une femme. Partridge fit une réplique polie, qu'il termina encore par quelques mots latins. La demoiselle se renfrogna encore davantage, et se contenta de cette grosse injure : « Vous êtes un savant homme, monsieur. »

Le souper servi, mistriss Abigaïl mangea de très-bon appétit pour une personne aussi délicate ; et tandis qu'on lui préparait par son ordre un second service de la même espèce : « Ainsi donc, madame, dit-elle, vous prétendez que votre maison est fréquentée par des gens de la plus haute qualité ? »

L'hôtesse répondit affirmativement, en disant qu'en ce moment même elle avait chez elle un grand nombre de gens de la première

(1) Le nom n'est pas toujours le nominatif du verbe.

qualité et de gentilshommes, entr'autres le jeune Allworthy, comme monsieur ici présent peut vous l'attester.

« Et, je vous prie, quel est ce jeune homme de qualité, ce jeune Allworthy, dit Abigaïl? »

« Qui pourrait-ce être, répondit Partridge, sinon le fils et l'héritier du grand seigneur Allworthy de Somerset-Shire. »

« Sur ma parole, répliqua-t-elle, vous m'apprenez-là d'étranges nouvelles; car je connais parfaitement M. Allworthy de Somerset-Shire, et je sais qu'il n'a pas de fils vivant. »

L'hôtesse écouta ceci avec la plus grande attention, et Partridge eut l'air un peu confus. Cependant après un moment de silence, il répondit : « Cela est vrai, madame, je conviens que tout le monde ne le connaît pas pour être le fils du gentilhomme Allworthy, qui en effet n'épousa jamais sa mère; mais il est aussi certain qu'il est son fils et sera son héritier, qu'il est certain qu'il s'appelle Jones. A ce nom, Abigaïl laissa tomber le morceau de jambon qu'elle portait à sa bouche, et s'écria : « Vous me surprenez, monsieur;

est-il possible que M. Jones soit dans cette maison à l'heure qu'il est ? — *Quare non* (1)? répondit Partridge, cela est possible, car cela est certain. »

Abigaïl se dépêcha d'avaler le reste de son souper, et retourna vers sa maîtresse, avec laquelle elle eut une conversation qu'on pourra lire dans le chapitre suivant.

---

(1) Pourquoi pas ?

CHAPITRE VI

Où l'on verra quelle était l'aimable dame et sa haïssable suivante.

Comme au mois de juin la rose de Damas, que le hasard a fait fleurir au milieu des lys, mêle son beau vermillon à leur blancheur éblouissante ; ou, comme une génisse folâtre dont l'haleine est embaumée par le parfum des fleurs qui tapissent la prairie dans l'agréable mois de mai ; ou, comme au mois d'avril la douce, la constante tourterelle, perchée sur une branche à l'ombre des feuilles nouvelles, à côté de son amant dont elle est uniquement occupée ; non moins belle, et son haleine répandant une odeur non moins parfumée, ses pensées fixées sur son cher Tommy, et le cœur aussi pur, aussi bon que son visage était beau, Sophie, car c'était elle-même, était couchée, sa tête charmante appuyée sur son bras, quand sa suivante entra dans sa

chambre, et courant droit à son lit : « Madame, Madame, qui Madame croit-elle qui soit dans la maison ? » Sophie se relevant avec effroi, s'écria : « Mon père serait-il déjà parvenu à nous atteindre ? J'espère que non. — Non, Madame, c'est quelqu'un qui vaut cent pères à lui tout seul. M. Jones lui-même est ici en ce moment. — M. Jones ! dit Sophie ; il n'est pas possible, je ne peux pas être assez heureuse pour cela. » Sa femme de chambre lui ayant attesté le fait, fut dépêchée sur-le-champ, pour l'engager à se rendre auprès d'elle. « Je veux, ajouta Sophie, je veux le voir à l'instant. »

Mistriss Honora n'avait pas eu plutôt quitté la cuisine, que l'hôtesse exerça rudement sa langue à son sujet. La pauvre femme avait pendant quelque tems laissé accumuler sur son son cœur un torrent d'injures, qui sortirent alors de sa bouche aussi précipitamment que la boue s'écoule d'un tombereau, lorsqu'on en a ôté la planche qui la retenait. Partridge en jeta aussi sa part, et, ce qui surprendra le lecteur, non-seulement il en éclaboussa la femme de chambre, mais il essaya encore d'en-

tacher l'aimable caractère de Sophie elle-même. « Les harengs d'un même baril ne valent pas mieux l'un que l'autre, dit-il : *noscitur a socio* (1) est un proverbe bien vrai. Il faut convenir cependant que la dame aux beaux habits est la plus polie des deux ; mais je garantirais bien qu'en effet elles ne valent pas mieux l'une que l'autre : ce sont deux coureuses de Bath, je vous en réponds ; des gens de qualité ne voyagent pas à cheval à cette heure de la nuit, sans domestiques. — Par ma foi, cela est vrai, s'écria l'hôtesse ; certainement vous avez deviné juste, car des gens de qualité ne viennent point loger dans une maison comme la mienne sans commander à souper, qu'ils aient faim ou non. »

Pendant qu'ils discouraient ainsi, mistriss Honora rentra dans la cuisine, et s'acquitta de sa commission, en ordonnant à l'hôtesse d'aller réveiller M. Jones sur-le-champ, et de lui dire qu'une dame avait à lui parler. L'hôtesse la renvoya à Partridge, en disant qu'il était l'ami du jeune gentilhomme ; mais

(1) On est suffisamment connu par son compagnon.

que, quant à elle, elle ne réveillait jamais personne, surtout des gentilshommes. En disant ces mots, elle sortit de la cuisine avec humeur. Honora s'adressa alors à Partridge qui la refusa également. « Car mon ami, dit-il, s'est couché fort tard, et il serait très-fâché d'être réveillé de si bonne heure. » Mistriss Honora insista, en disant qu'elle était sûre qu'au lieu d'être fâché, il serait au comble de la joie, quand il saurait le motif pour lequel on l'aurait fait lever. « Dans un autre moment peut-être vous auriez raison, mais, *non omnia possumus omnes* (1); une femme à la fois est bien assez pour un homme raisonnable. — Qu'entendez-vous par une femme, impudent? s'écria Honora. — Il n'y a point d'impudence à cela, répondit Partridge. » Il l'informa alors de la meilleure foi du monde, que Jones était couché avec une femme, en employant ici une expression trop grossière pour que je me permette de la répéter; ce qui mit mistriss Honora dans une telle fureur,

(1) Tous tant que nous sommes nous ne pouvons pas tout faire.

qu'elle l'appela impertinent, et retourna avec la plus grande précipitation vers sa maîtresse qu'elle instruisit du succès de son message et des nouvelles qu'elle avait apprises; elle les exagéra encore, s'il est possible, étant aussi en colère contre Jones que s'il eût prononcé lui-même tous les mots sortis de la bouche de Partridge. Elle accabla le maître d'injures, et conseilla à sa maîtresse de ne plus désormais penser à un homme qui ne s'était jamais montré digne d'elle. Elle rouvrit alors une des anciennes plaies de Sophie, en rappelant l'histoire de Molly Séagrim, et donna le tour le plus perfide à la manière dont il avait quitté Sophie elle-même; il faut avouer que la circonstance actuelle ne favorisait que trop cette dernière supposition.

Cette nouvelle avait tellement accablé Sophie, qu'elle n'avait pas eu la force d'imposer plutôt silence à mistriss Honora. Elle prit cependant sur elle de l'interrompre, en disant: « Je ne puis croire tout ceci; quelque méchant l'aura calomnié. Vous dites que vous le tenez de son ami; mais sûrement ce n'est pas l'office d'un ami de trahir de pareils se-

crets. — Je suppose, dit Honora, que cet homme est son vil complaisant, car je n'ai jamais vu de coquin porteur d'une plus mauvaise physionomie. D'ailleurs, des libertins tels que M. Jones ne rougissent jamais de ces sortes de choses.

A dire le vrai, cette conduite de Partridge n'était guères excusable; mais il n'avait pas dormi assez long-tems pour cuver toute la liqueur qu'il avait bu la veille au soir, à laquelle il avait encore ajouté dans la matinée plus d'une pinte de vin, ou plutôt d'eau-de-vie faite avec de l'orge; car le poiré était bien loin d'être pur. Or, la partie de sa tête que la nature avait destinée à être le réservoir de la boisson, étant fort peu profonde, il n'en fallait qu'une petite quantité pour déborder et ouvrir les écluses de son cœur, ensorte que tous les secrets qui y étaient déposés s'en écoulaient rapidement, ces écluses étant déjà naturellement mal assurées. Pour justifier autant qu'il est en nous son caractère, nous dirons que c'était un très-honnête homme; car, comme il était le plus curieux de tous les mortels, et éter-

nellement occupé à pénétrer les secrets des autres, il les en dédommageait avec la plus scrupuleuse fidélité, en leur communiquant en revanche tout ce qui parvenait à sa connaissance.

Tandis que Sophie, tourmentée d'inquiétude, ne savait ce qu'elle devait croire ni quelle résolution elle devait prendre, Suzanne arriva avec le *sackwhey* qu'elle avait commandé. Aussitôt mistriss Honora conseilla tout bas à sa maîtresse de sonder cette fille, qui probablement pourrait l'instruire de la vérité. Sophie approuva cette idée et l'interrogea en ces termes : « Venez ici, mon enfant, répondez-moi la vérité sur ce que je vais vous demander, et je vous promets que je vous en récompenserai magnifiquement. Y a-t-il ici, dans cette maison un jeune homme, un beau jeune homme qui... Sophie en cet endroit rougit et parut confuse. — Un jeune homme, dit Honora, qui est venu ici avec cet impudent coquin qui est à présent dans la cuisine? » Suzanne répondit qu'il y était en effet dans ce moment. — Savez-vous quelque chose d'une certaine dame, continua Sophie, d'une

certaine dame?... je ne vous demande pas si elle est jolie ou non : peut-être ne l'est-elle pas ? cela ne fait rien à l'affaire dont il s'agit.... Mais savez vous quelque chose d'une certaine dame... — Bon, Madame, s'écria Honora, vous n'entendez rien à faire des questions. Écoutez, mon enfant, dit-elle, ce jeune homme-là même n'est-il pas en ce moment couché avec quelque misérable coureuse ? » Suzanne sourit et garda le silence. — Répondez à cette question, mon enfant, dit Sophie, et voici une guinée pour vous. — Une guinée ! Madame, dit Suzanne ; qu'est-ce que c'est qu'une guinée ? Si ma maîtresse le savait, je perdrais sûrement ma place au moment même. — En voici encore une autre pour vous, dit Sophie, et je vous proteste que votre maîtresse n'en saura rien. » Suzanne hésita encore un moment, prit l'argent et raconta toute l'histoire qu'elle termina ainsi : « Si vous en êtes bien curieuse, Madame, je peux me glisser tout doucement dans sa chambre et je verrai bien s'il est ou non dans son lit : » ce qu'elle fit aussitôt du consentement de Sophie. Elle ne tarda pas à revenir avec une réponse négative.

Sophie devint aussitôt pâle et tremblante. Mistriss Honora l'engagea à prendre courage et à ne plus penser à un si mauvais sujet. — « Sans doute, Madame, dit Suzanne : j'espère que je n'offense pas Madame, mais, je vous prie, Madame, le nom de Madame n'est-il pas Madame Sophie Western. — Comment est-il possible que vous me connaissiez, répondit Sophie ? — Cet homme qui est là bas dans la cuisine, et dont Madame (montrant mistriss Honora) vient de parler, nous a entretenus de vous hier soir. Mais j'espère que Madame n'est pas fâchée contre moi. — Non, mon enfant, dit-elle, je ne le suis pas. Je vous prie, dites-moi tout, et je vous promets de vous bien récompenser. — Eh bien, Madame, continua Suzanne, cet homme nous a dit à tous, dans la cuisine, que Madame Sophie Western.... je ne sais en vérité comment vous le dire. » Ici elle s'arrêta; mais encouragée par Sophie et vivement pressée par mistriss Honora, elle continua ainsi : « Il nous a dit, Madame, quoiqu'assurément tout cela ne soit qu'un mensonge, que Madame mourait d'amour pour le jeune gentilhomme

et qu'il allait à la guerre pour se débarrasser de Madame. Je pensai alors en moi-même que c'était un misérable qui avait le cœur faux ; mais quand je vois en ce moment une aussi belle dame, si bien faite et si riche, abandonnée pour une femme ordinaire, car elle n'est rien de plus, sûrement, et la femme d'un autre par dessus le marché, je trouve que c'est en quelque sorte une chose bien étrange et bien peu naturelle. »

Sophie lui donna une troisième guinée, et après lui avoir dit qu'elle lui ferait certainement du bien, si elle gardait le silence sur tout ce qui s'était passé et ne disait à personne qui elle était, elle la renvoya en la chargeant d'ordonner au postillon de préparer les chevaux au moment même.

Restée seule, avec sa fidèle suivante, elle lui dit qu'elle n'avait jamais été plus tranquille qu'en cet instant. « Je suis maintenant convaincue, ajouta-t-elle, que c'est non seulement un libertin, mais un être vil et méprisable. Je pourrais tout lui pardonner plutôt que d'avoir flétri mon nom d'une manière aussi cruelle : cela le rend l'objet de mon mépris.

Oui, Honora, je suis tranquille à présent, je le suis, je t'assure, je suis fort tranquille; et elle versa un torrent de larmes.

Après un court intervalle, particulièrement employé par Sophie à pleurer et à assurer mistriss Honora qu'elle était tout-à-fait tranquille, Suzanne rentra en annonçant que les chevaux étaient prêts : alors notre jeune héroïne conçut une idée très-extraordinaire, au moyen de laquelle M. Jones serait instruit qu'elle avait passé dans l'auberge, de manière à le punir au moins un peu de ses égaremens, s'il restait dans son cœur quelqu'étincelle d'amour.

Le lecteur voudra bien se souvenir d'un petit manchon qui a déjà eu l'honneur d'être cité plus d'une fois dans le cours de cette histoire. Ce manchon, depuis le départ de M. Jones, ne l'avait jamais quittée pendant le jour et couchait la nuit avec elle. Elle l'avait au moment même à son bras ; elle l'en arracha avec une vive indignation et après avoir écrit son nom avec son crayon sur un morceau de papier qu'elle y attacha avec une épingle, elle obtint de Suzanne qu'elle le porterait dans le lit de M. Jones et

la chargea, si elle ne l'y trouvait pas, d'imaginer quelque moyen de le lui mettre sous les yeux dans la matinée.

Après avoir ensuite payé le mémoire du souper de mistriss Honora, dans lequel était compris celui qu'elle aurait dû faire elle-même, elle monta à cheval, et après avoir encore une fois assuré sa compagne de voyage qu'elle était parfaitement tranquille, elle poursuivit sa route.

CHAPITRE VI.

Contenant, entr'autres choses, l'ingénuité de Partridge, le désespoir de Jones et la folie de Fitz Patrick.

Il était alors plus de cinq heures du matin; plusieurs voyageurs étaient déjà levés et entrèrent dans la cuisine : de ce nombre étaient le sergent et le cocher qui, étant entièrement reconciliés, firent une libation, ou, pour parler français, burent un coup ensemble.

Cette réunion n'eut rien de remarquable que la conduite de Partridge qui, lorsque le sergent porta la santé du roi George, répéta seulement la santé du roi. On ne put obtenir de lui qu'il prononçât un mot de plus; car, quoiqu'il allât combattre contre sa propre opinion, on ne put le déterminer à boire contre elle.

M. Jones étant alors retourné dans son propre lit (le lecteur voudra bien nous excu-

ser si nous ne lui rappelons pas quel était celui dont il sortait), arracha Partridge à cette agréable compagnie. Celui-ci, après une préface cérémonieuse, ayant obtenu la permission de dire son avis, commença en ces termes :

« C'est, Monsieur, un vieux proverbe, et un proverbe bien vrai, qu'un sage peut quelquefois recevoir un bon conseil d'un fou. Permettez-moi donc d'avoir la hardiesse de vous donner mon avis : c'est de retourner à la maison et de laisser ces *horrida bella* (1), ces guerres sanglantes à ceux qui se contentent d'avaler de la poudre à canon, parce qu'ils n'ont rien autre chose à manger. Chacun sait que Monsieur ne manque de rien chez lui, et quand il en est ainsi, qu'est-il nécessaire de voyager? »

« Partridge, dit Jones, il est clair que tu es un poltron ; je te prie donc de t'en retourner toi-même, et de ne pas m'importuner davantage. »

« Je vous demande pardon, Monsieur, dit Partridge, je parlais plutôt pour vous que

(1) Guerres horribles.

pour moi; car pour moi, le ciel sait à quel point mes affaires sont en mauvais état, et je suis si loin d'avoir peur, que je ne redoute pas davantage un pistolet, un mousqueton, un canon de gros calibre qu'un fusil d'enfant; puisqu'il faut mourir une fois dans sa vie, qu'importe comment ? d'ailleurs je pourrais bien n'y perdre qu'un bras ou qu'une jambe; je vous assure, Monsieur, que je n'ai jamais eu moins peur de ma vie: ainsi donc, si Monsieur est résolu de poursuivre sa route, je suis résolu, moi, de le suivre. Mais en ce cas, je demande la permission de donner mon avis. Il est vraiment scandaleux de voir un grand seigneur comme vous voyager à pied. Il y a ici dans l'écurie deux ou trois bons chevaux que le maître de l'auberge ne fera certainement aucune difficulté de vous confier; mais s'il en faisait, je trouverais aisément le moyen de les prendre, et ce qui pourrait arriver de pis, c'est que le roi eût à vous pardonner; ce qu'il ne manquerait sûrement pas de faire, puisque vous allez combattre pour sa cause. »

L'honnêteté de Partridge était égale à son intelligence; il n'employait ordinairement

l'une et l'autre que dans les petites choses, et il n'aurait jamais tenté une friponnerie de cette espèce, s'il y eût supposé le moindre danger; car c'étoit un de ces hommes qui ont infiniment plus de respect pour la potence que pour les propriétés. Mais dans le vrai, il croyait pouvoir commettre ce vol sans péril. Il ne doutait pas d'un côté que le nom de M. Allworthy ne fût plus que suffisant pour rassurer l'hôte; et de l'autre, que quelque tournure que les choses prissent, il ne fût parfaitement en sûreté, Jones ayant, selon lui, assez d'amis pour le tirer d'embarras, et ces mêmes amis ayant assez de crédit pour le sauver, lui Partridge, par la même occasion.

Quand M. Jones vit que Partridge lui faisait sérieusement cette proposition, il le réprimanda très-vivement, et avec des expressions si dures, que l'autre affecta d'en rire lui-même, et détourna aussitôt la conversation sur un autre sujet. « Je crois, Monsieur, dit il, que nous sommes dans quelque mauvais lieu. Ce n'est pas sans une peine extrême que j'ai empêché deux filles d'aller réveiller Monsieur dans le milieu de la nuit; je crois

même, ajouta-t-il, qu'elles sont entrées malgré moi dans votre chambre, car voici par terre le manchon de l'une d'elles.» En effet, Jones étant rentré dans sa chambre lorsqu'il faisait encore nuit, n'avait pas apperçu le manchon posé sur son lit, et en se recouchant l'avait fait tomber sur le carreau. Partridge le ramassa, et allait le mettre dans sa poche, quand Jones demanda à le voir. Le manchon était si remarquable, que notre héros l'eût vraisemblablement reconnu sans l'instruction qui y était annexée. Mais sa mémoire n'eut pas ce cruel effort à se faire; car au même instant il vit et lut les mots *Sophie Western* sur le papier qui y était attaché. « O ciel! s'écria-t-il aussitôt avec transport et les yeux égarés, comment ce manchon est-il venu ici? — Je n'en sais pas plus que Monsieur, dit Partridge; mais je l'ai vu au bras de l'une des deux femmes qui voulaient aller vous réveiller, si je l'eusse souffert. — Où sont-elles? s'écria Jones, sautant en bas de son lit et s'habillant précipitamment. — A plusieurs milles d'ici à présent, je crois, dit Partridge.» Jones, après avoir fait encore quelques questions, ne douta

bientôt plus que celle qui portait ce manchon ne fût Sophie elle-même.

La conduite de Jones en cette occasion, ses pensées, ses regards, ses paroles, ses actions furent tels que la description la plus exacte en affaiblirait encore le tableau. Après un grand nombre d'imprécations contre Partridge et contre lui-même, il ordonna à ce pauvre garçon, qui était tout tremblant d'effroi, de descendre au plus vîte et d'aller louer des chevaux à quelque prix que ce fût; et très-peu de minutes après, s'étant habillé à la hâte, il descendit précipitamment pour exécuter lui-même les ordres qu'il venait de donner.

Mais avant de raconter ce qui eut lieu à son arrivée dans la cuisine, il sera nécessaire de rappeler ce qui s'y était passé depuis que Partridge l'avait quittée pour obéir à son maître.

Le sergent venait de se mettre en marche avec son détachement, quand les deux gentilshommes irlandais se levèrent et descendirent, se plaignant tous deux d'avoir été réveillés si souvent par le bruit qui s'était fait

dans l'auberge, qu'il ne leur avait pas été possible de fermer l'œil une seule fois de toute la nuit.

La voiture qui avait amené la jeune dame et que jusqu'à ce moment on a pu croire être la sienne, n'était en effet qu'une voiture de renvoi, appartenant à M. King de Bath, un des plus dignes hommes et des plus honnêtes loueurs de carosses qui fût jamais, et dont nous recommandons avec plaisir les voitures à tous ceux de nos lecteurs qui voyageront sur cette route. Par ce moyen, ils auront peut-être le bonheur d'être conduits dans la même voiture et par le même cocher dont il est parlé dans cette histoire.

Le cocher n'ayant que deux personnes dans sa voiture, et instruit que M. Maclachlan allait à Bath, lui proposa de l'y conduire à un prix fort modéré. Il y avait été déterminé par le garçon d'écurie, qui lui avait dit que le cheval que M. Maclachlan avait loué à Worcester serait beaucoup plus charmé d'y aller rejoindre ses amis que de continuer un long voyage, par la raison que ledit cheval était plutôt un animal à deux pieds qu'à quatre.

M. Maclachlan accepta sur-le-champ la proposition du cocher, et persuada en même temps à son ami Fitz Patrick d'accepter la quatrième place dans la voiture. La douleur qu'il ressentait encore dans tous les os, lui rendit cette manière de se transporter plus agréable que celle du cheval; et bien assuré de rencontrer sa femme à Bath, il pensa qu'un peu de retard ne serait pas d'une grande conséquence.

Maclachlan, qui était de beaucoup le plus subtil des deux, n'eut pas plutôt entendu parler de cette dame venue de Chester, et de quelques autres circonstances dont le garçon d'écurie l'avait informé, qu'il lui vint dans la tête qu'elle pourrait être la femme de son ami; il lui fit part aussitôt de ce soupçon, qui ne s'était pas une seule fois présenté à Fitz Patrick. A dire vrai, c'était un de ces ouvrages de la nature qu'elle fait beaucoup trop à la hâte, et dans la tête desquels elle oublie presque toujours de mettre de la cervelle.

Il en est de cette espèce d'hommes comme des mauvais chiens de chasse qui ne se cor-

rigent jamais eux-mêmes; mais aussitôt qu'un limier qui a le nez fin ouvre la gueule, ils en font autant, et sans se laisser conduire par l'odeur du gibier, courent droit devant eux aussi vîte qu'ils peuvent; de même aussitôt que M. Maclachlan lui eut communiqué son soupçon, M. Fitz Patrick le partagea, et s'élança au haut de l'escalier pour surprendre sa femme, avant de savoir où elle était; et malheureusement (car la Fortune aime à jouer des tours à ceux qui s'abandonnent entièrement à elle), il se cassa inutilement le nez contre plusieurs portes et poteaux qu'il rencontra sur son chemin. Elle m'a été beaucoup plus favorable en me suggérant cette comparaison des chiens de chasse dont je viens de me servir, puisque la pauvre femme peut dans ces circonstances être justement comparée à un lièvre qu'on chasse; comme ce malheureux petit animal, elle dresse les oreilles pour écouter la voix de celui qui la poursuit; comme lui, elle fuit toute tremblante lorsqu'elle l'entend; et comme lui, elle finit presque toujours par être attrapée.

Cela n'arriva cependant pas en cette oc-

casion, car après une longue et inutile recherche, M. Fitz Patrick revint à la cuisine où un gentilhomme entra, criant comme un chasseur qui voit ses chiens en défaut. Il venait de descendre de cheval, et avait un grand nombre de gens à sa suite.

Ici, lecteur, il peut être nécessaire de t'instruire de plusieurs choses que tu ne sais pas encore sans doute, à moins que tu n'aies plus de sagacité que je ne t'en suppose; ainsi donc tu en seras instruit dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Où se terminent les aventures de l'auberge d'Upton.

Commençons par dire que le gentilhomme qui venait d'arriver n'était autre que M. Western lui-même poursuivant sa fille, et qui, s'il fût heureusement arrivé deux heures plutôt, l'eût trouvée, non-seulement elle, mais encore sa nièce; car telle était la femme de M. Fitz Patrick qui l'avait enlevée cinq ans auparavant à la tutelle de la sage madame Western.

Madame Fitz Patrick était partie de l'auberge presqu'en même-tems que Sophie; car ayant été réveillée par la voix de son mari, elle avait fait monter l'hôtesse, et après en avoir reçu toutes les informations nécessaires, avait obtenu de la bonne femme, en lui en offrant un prix exorbitant, qu'elle lui fourni-

rait des chevaux pour s'échapper : tant l'argent avait de pouvoir dans cette maison ! Quoique la maîtresse eût sans doute mis sa servante à la porte pour s'être laissé corrompre, si elle en avait su autant que le lecteur, elle n'était pas plus à l'épreuve de la corruption que la pauvre Suzanne elle-même.

M. Western et son neveu ne se connaissaient pas, et le premier n'aurait pas même salué le dernier quand il l'aurait connu ; car un mariage clandestin étant, dans l'opinion du bon vieux gentilhomme, un mariage hors de nature, la pauvre créature qui n'avait pas alors plus de dix-huit ans, avait été, dès ce moment abandonnée et regardée comme un monstre par son oncle, qui ne voulait pas même qu'on prononçât son nom devant lui.

La cuisine était alors un théâtre rempli de confusion, Western demandant sa fille, Fitz Patrick ne demandant pas sa femme avec moins de chaleur : quand Jones entra, ayant malheureusement le manchon de Sophie à la main.

Aussitôt que Western vit Jones, il jeta le cri familier aux chasseurs dès qu'ils apper-

çoivent leur gibier. Il s'élança aussitôt sur lui, et s'écria en le saisissant : « Nous tenons le chien de renard, je vous garantis que la femelle n'est pas loin. » Tout ce qui se dit ensuite par ceux qui étaient présens, et qui tous parlaient à la fois, serait aussi difficile à répéter que peu agréable à lire.

Jones s'étant enfin débarrassé de M. Western, et quelques personnes s'étant mises entr'eux, notre héros protesta de son innocence et déclara ne pas savoir où étoit Sophie, quand le ministre Supple l'arrêta, et lui dit : « Il y a de la folie à le nier, les preuves du crime sont en ta main ; j'affirmerai, s'il le faut même, par serment, que le manchon que tu portes à la main appartient à Madame Sophie ; car j'ai observé depuis quelque tems qu'elle le portait toujours avec elle. — Le manchon de ma fille, s'écria Western en fureur ! a-t-il pris le manchon de ma fille ? Soyez témoins que les effets ont été trouvés sur lui ; qu'on le conduise à l'instant devant un juge de paix. Où est ma fille, scélérat ? — Monsieur, dit Jones, je vous prie de vous calmer. Je reconnais que le manchon est à la jeune per-

sonne; mais quant à elle, je déclare sur mon honneur que je ne l'ai pas vue. » A ces mots, Western perdit toute patience, et sa fureur, portée au plus haut point, lui ôta entièrement la parole.

Quelques-uns des domestiques avaient instruit Fitz Patrick que c'était M. Western. Le bon Irlandais pensant donc que cette circonstance lui fournissait une occasion de rendre service à son oncle, et de rentrer par ce moyen en faveur auprès de lui, s'avança vers Jones en s'écriant : « Sur ma foi, Monsieur, vous devriez rougir de nier devant moi avoir vu la fille de ce gentilhomme, quand vous savez vous-même que je vous ai trouvé couchés ensemble. » Puis, s'adressant à Western, il s'offrit à le conduire sur-le-champ à la chambre où sa fille était. Cette offre ayant été acceptée, M. Fitz Patrick, M. Western, le ministre et quelques autres montèrent droit à la chambre de mistriss Waters, où ils entrèrent avec non moins de violence que M. Fitz Patrick y était entré la première fois.

La pauvre dame, réveillée en sursaut, éprouva non moins d'étonnement que d'effroi, en

voyant à côté de son lit la figure d'un homme qu'on eût pu très-bien croire un échappé de Bedlam, tant il y avait de trouble et d'égarement dans ses yeux : mais M. Western ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il fit un saut en arrière sans proférer une seule parole, témoignant assez par ce mouvement que cette personne n'était pas celle qu'il cherchait.

Les femmes ont un si grand fonds de tendresse pour leur réputation, et la préfèrent tellement à leur propre vie, que quoique la dernière parût en ce moment plus en danger que la première, la dame ne jeta pas un cri si violent que dans la circonstance précédente. Cependant, elle ne se trouva pas plutôt seule qu'elle renonça à se reposer plus long-tems, et comme elle avait des raisons suffisantes pour n'être pas satisfaite de son logement actuel, elle s'habilla le plus promptement possible.

M. Western continuait cependant ses recherches dans toute la maison, mais avec aussi peu de succès que quand il avait réveillé la pauvre mistriss Waters. Il retourna donc,

désespéré, dans la cuisine, où il trouva Jones gardé par ses gens.

Ce violent tumulte avait fait lever toute la maison, quoiqu'il fît à peine jour. De ce nombre était un grave personnage honoré du brevet de juge de paix pour le comté de Worcester. M. Western n'en fut pas plutôt instruit, qu'il se présenta pour porter plainte devant lui. Le juge refusa de remplir ses fonctions, disant qu'il n'avait là ni son greffier, ni le code de la justice de paix, et qu'il ne pouvait avoir à la fois dans sa tête toutes les lois qui avaient été rendues sur l'enlèvement des filles, et autres matières semblables.

Ici M. Fitz Patrick s'offrit à lui prêter son assistance, après avoir instruit la compagnie qu'il avait été élevé pour entrer au barreau; et en effet il avait été trois ans clerc de procureur dans le nord de l'Irlande; faisant choix depuis d'un genre de vie plus agréable, il avait quitté sa profession, était venu en Angleterre, et en avait embrassé une qui ne demande aucun apprentissage; je veux dire celle de gentilhomme, dans laquelle il avait réussi,

comme nous l'avons déjà fait connaître en partie.

M. Fitz Patrick déclara qu'il ne s'agissait pas ici d'un enlèvement de fille, que le vol d'un manchon était indubitablement un crime, et que les effets trouvés sur la personne prouvaient suffisamment le fait.

Le magistrat, encouragé par un assesseur aussi instruit, et pressé vivement par les instances de Western, consentit enfin à s'asseoir sur le fauteuil de juge qui lui était préparé. Après s'y être placé à son aise, à la vue du manchon que Jones tenait encore à la main, et sur le serment du ministre qu'il était la propriété de M. Western, il ordonna à M. Fitz Patrick d'écrire un mandat d'arrêt, et promit de le signer.

Jones demanda aussitôt à être entendu; ce qui enfin, mais non sans peine, lui fut accordé. Il produisit alors le témoignage de Partridge sur la manière dont il avait trouvé le manchon; mais ce qui prouva encore plus pour lui, Suzanne déposa que Sophie elle-même avait remis ledit manchon à elle Suzanne, et lui

avait ordonné de le porter dans la chambre où M. Jones l'avait trouvé.

Je ne déciderai pas ce qui porta Suzanne à faire cette naïve déposition, si ce fut son amour naturel pour la justice, ou la beauté extraordinaire de Jones; mais tel fut l'effet de son témoignage, que le magistrat s'enfonçant brusquement dans le dos de son fauteuil, déclara que l'affaire était maintenant aussi claire en faveur du prisonnier, qu'elle l'avait été précédemment contre lui. Cette décision fut approuvée du ministre, qui s'écria: « Dieu me préserve de concourir à faire mettre un innocent en prison! » Là-dessus le juge se leva, acquitta le prisonnier, et termina la séance.

M. Western se mit alors à jurer cordialement contre tous ceux qui étaient présens, ordonna qu'on mît sur-le-champ ses chevaux, et se remit en route à la poursuite de sa fille, sans faire la moindre attention à son neveu Fitz Patrick, ni faire aucune réponse à ses réclamations de parenté, malgré tous les services qu'il venait de recevoir de ce gentil-

homme. Sa précipitation et la violence de sa colère lui firent encore oublier heureusement de demander le manchon à Jones ; je dis heureusement, car celui-ci serait mort sur la place plutôt que de s'en séparer.

Jones, après avoir payé sa dépense, partit aussi avec son ami Partridge à la recherche de son aimable Sophie, dont il résolut de ne plus abandonner la poursuite ; il ne put même prendre sur lui de faire ses adieux à mistriss Waters dont il détestait jusqu'à la pensée, pour lui avoir fait perdre, quoiqu'innocemment, la plus heureuse entrevue avec Sophie, à laquelle il voua dès ce moment une constance éternelle.

Quant à mistriss Waters, elle profita de l'occasion de la voiture qui allait à Bath, et partit avec les deux gentilshommes irlandais, l'hôtesse ayant eu la complaisance de lui prêter tous les vêtemens qu'elle avait sur elle, et s'étant contentée d'en recevoir seulement deux fois la valeur pour le loyer. Elle se réconcilia parfaitement dans la route avec M. Fitz Patrick qui était un très-bel homme, et fit vrai-

ment tout ce qu'elle put pour le consoler pendant l'absence de sa femme.

Ainsi finirent les nombreuses et singulières aventures que M. Jones rencontra dans l'auberge d'Upton, où l'on parle encore aujourd'hui de la beauté et de l'aimable conduite de Sophie, en la nommant l'ange de Somerset-Shire.

CHAPITRE VIII.

Où l'histoire rétrograde.

Avant de poursuivre le cours de notre histoire, il peut être utile de regarder un peu en arrière pour rendre compte de l'apparition extraordinaire de Sophie et de son père à l'auberge d'Upton.

Le lecteur voudra bien se souvenir que, dans le neuvième chapitre du septième livre de notre histoire, nous avons laissé Sophie, après un long débat entre l'amour et le devoir, décidant la cause, comme il arrive, je crois, ordinairement, en faveur du premier.

Ce débat s'était élevé, comme nous l'avons fait voir alors, à la suite d'une visite que son père venait de lui faire pour la forcer de consentir à son mariage avec Blifil; promesse dont l'accomplissement lui paraissait infaillible, puisqu'il l'avait entendu reconnaître qu'elle

ne pouvait ni ne devait refuser d'obéir à ses ordres absolus, quels qu'ils pussent être.

Après cette visite du soir, Western, enchanté du succès qu'il avait obtenu auprès de sa fille, se retira chez lui, et se mit à boire comme à son ordinaire. Comme il était d'un caractère social, voulant faire partager son bonheur à tous ses gens, il ordonna que la bierre coulât à flots dans la cuisine; de sorte qu'avant onze heures du soir, il n'y avait personne dans la maison qui ne fût ivre, excepté mistriss Western et Sophie.

Le lendemain matin de bonne heure un messager fut dépêché à M. Blifil pour l'engager à venir; car bien que M. Western pensât que ce jeune homme était beaucoup moins instruit de l'aversion de sa fille, qu'il ne l'était réellement, il avait la plus grande impatience de lui faire part du prétendu consentement de Sophie, ne doutant pas que sa future épouse ne le lui confirmât de sa propre bouche. Quant au mariage, il avait été convenu la veille au soir, mais entre hommes seulement, que la célébration s'en ferait le surlendemain matin.

Le déjeûner était servi dans le parloir, où M. Blifil attendait depuis quelque tems, et où M. Western et sa sœur étaient réunis. Alors on donna ordre d'avertir Sophie.

O Shakespear! que n'ai-je ta plume! Hogarth! que n'ai-je ton pinceau! je pourrais faire le portrait du pauvre domestique qui, le visage pâle, les yeux égarés, la bouche convulsive, parlant avec peine et tremblant de tout son corps....

(Tel, sans force, abattu, l'œil éteint, consterné,
Dans l'horreur de la nuit parut l'infortuné,
Annonçant à Priam que la moitié de Troie
Des flammes et du fer était déjà la proie.)

.... entra et annonça... qu'on ne pouvait pas trouver Madame Sophie.

« On ne peut pas la trouver? s'écria Western en se levant brusquement. Tonnerre et damnation! sang et furie! Où? quand? comment? quoi! on ne peut la trouver? où...? »

« Là, là, mon frère, dit mistriss Western, avec un sang-froid vraiment politique; vous vous mettez toujours dans la plus violente fureur pour rien. Ma nièce est peut-être tout simplement à se promener dans le jardin. Je

déclare que vous êtes devenu si déraisonnable, qu'il est impossible de vivre dans la même maison avec vous. »

« Allons, allons, répondit Western, rentrant en lui-même aussi promptement qu'il s'était emporté, si c'est-là tout, cela ne signifie pas grand'chose; mais sur mon ame, j'ai perdu tout-à-fait l'esprit, quand ce garçon est venu dire qu'on ne pouvait la trouver. » Ensuite il donna ordre de sonner la cloche du jardin, et s'assit patiemment.

Il serait impossible de trouver un plus parfait contraste que celui qui existait entre le frère et la sœur dans presque tous les points, notamment en celui-ci, que le frère ne prévoyait jamais rien de loin, mais avait une extrême sagacité pour voir tout d'un coup les choses au moment où elles arrivaient; au lieu que la sœur prévoyait parfaitement tout ce qui devait arriver dans l'avenir le plus éloigné, mais n'avait pas la vue si pénétrante pour appercevoir les objets qui étaient devant ses yeux. Le lecteur peut déjà avoir observé les divers exemples qu'ils nous en ont fournis; et il faut en convenir, ils possédaient l'un et l'autre

leurs talens mutuels à un dégré excessif; car la sœur prévoyait souvent ce qui ne devait jamais arriver, et le frère en voyait souvent beaucoup plus qu'il n'y en avait réellement.

Cela n'eut pas lieu cependant dans la circonstance présente. On ne fut pas plus heureux dans le jardin qu'on ne l'avait été dans la chambre; on vint annoncer qu'on ne pouvait trouver Madame Sophie.

Western sortit alors lui-même, et se mit à rugir le nom de Sophie avec des cris aussi forts et aussi horribles que ceux que fit entendre Hercule en appelant Hylas; et comme le poëte nous dit que tout le rivage répéta le nom de ce beau jeune homme, ainsi la maison, le jardin, et tous les champs d'alentour ne retentirent que du nom de Sophie, prononcé par les voix rauques des hommes et les faussets aigus des femmes. Echo cependant semblait tellement se plaire à répéter ce nom charmant, que s'il existe réellement une divinité de cette nature, j'ai tout lieu de croire qu'Ovide nous a trompés sur son sexe.

Tout resta pendant long-tems dans la plus horrible confusion. Mais enfin M. Western

ayant suffisamment épuisé sa poitrine, rentra dans le parloir, où il trouva mistriss Western avec M. Blifil, et, le visage extrêmement abattu, se jetta dans un grand fauteuil.

Mistriss Western le voyant en cet état, se mit à le consoler en ces termes :

« Mon frère, je suis fâchée de ce qui vient d'arriver, et que ma nièce se soit conduite d'une manière si outrageante pour sa famille. Mais tout cela est votre ouvrage, et vous n'avez à en féliciter que vous-même; vous savez qu'elle a toujours été élevée dans des principes directement contraires aux miens, et vous en voyez aujourd'hui la conséquence. Ne vous ai-je pas mille fois reproché de ce que vous la laissiez toujours faire sa volonté ? Mais vous savez que je n'ai jamais pu rien gagner sur vous; et lorsque j'avais pris tant de peines pour déraciner en elle ce vice d'entêtement, et rectifier vos erreurs en politique, vous savez qu'elle a été arrachée de mes mains, en sorte que je ne suis responsable de rien. Si l'on m'avait entièrement confié le soin de son éducation, un accident pareil à celui-ci ne vous serait jamais arrivé. Ainsi,

vous devez vous consoler, en pensant que ceci est votre propre ouvrage; et en effet, pouvait-on attendre autre chose d'une pareille indulgence ? »

« Pardieu ! ma sœur, répondit-il, vous suffiriez pour rendre fou l'homme le plus sage. Ai-je eu de l'indulgence pour elle ? lui ai-je laissé faire sa volonté ? Pas plus tard qu'hier soir, je l'ai menacée, si elle me désobéissait, de la confiner dans sa chambre, au pain et à l'eau, pour le reste de sa vie... Vous lasseriez la patience de Job. »

« Entendit-on jamais pareille chose sur la terre, répliqua-t-elle ? Mon frère, si je n'avais pas la patience de cinquante Jobs, vous me feriez oublier toute décence et tout *decorum*. Pourquoi vous en êtes-vous mêlé ? ne vous ai-je pas demandé, ne vous ai-je pas supplié de me laisser tout faire ? Vous avez détruit toutes les opérations de la campagne par une seule fausse marche. Un homme dans son bon sens aurait-il provoqué une fille par de telles menaces ? Combien de fois ne vous ai-je pas dit que les femmes anglaises ne doivent pas être traitées comme des esclaves *ciracassien-*

nes (1)? Ne sommes-nous pas suffisamment protégées et défendues par la société? Il faut nous gagner par des moyens doux, et non nous menacer, nous quereller, et nous battre pour nous forcer à la complaisance. Dieu merci, la loi salique n'est point en vigueur ici. Mon frère, vous avez une rudesse dans vos manières que nulle autre femme que moi ne pourrait supporter. Je ne m'étonne pas si la terreur et l'effroi ont forcé ma nièce à prendre ce parti, et de bonne foi je pense qu'elle en sera pleinement justifiée aux yeux du monde. Je vous le répète encore, mon frère, vous devez vous consoler en vous rappelant que tout cela est votre faute. Combien de fois vous ai-je conseillé...? » Ici Western se leva précipitamment de son fauteuil, et après avoir vomi deux ou trois imprécations des plus horribles, sortit en hâte du parloir.

Dès qu'il fut parti, sa sœur parla contre lui avec plus d'amertume encore, s'il est possible, qu'en sa présence, en appelant toujours à M. Blifil qui, avec une grande complai-

(1) Probablement circassiennes.

sance, acquiesçait entièrement à tout ce qu'elle disait, mais excusait toutes les fautes de M. Western. « Il ne faut les considérer, disait-il, que comme provenant d'un amour paternel un peu trop démesuré, et qui ne mérite d'autre nom que celui d'une aimable faiblesse. — Il en est d'autant plus inexcusable, répondit la dame; car de qui cause-t-il la perte par son aveugle tendresse? de sa propre fille! » Ce dont Blifil convint sur-le-champ.

Mistriss Western témoigna alors le plus tendre intérêt à M. Blifil et lui exprima tout son chagrin du traitement qu'il avait reçu d'une famille à laquelle il voulait faire un si grand honneur. A ce sujet elle traita la folie de sa nièce avec une grande sévérité, mais elle finit par rejeter le tout sur son frère qui, dit-elle, était inexcusable de s'être ainsi avancé sans avoir une plus parfaite assurance du consentement de sa fille : « mais il a toujours été, ajouta-t-elle, d'un caractère violent et entêté, et je regrette tous les conseils que je lui ai prodigués. »

Après une longue conversation de ce genre, qui probablement n'intéresserait pas beaucoup

le lecteur, si nous la rapportions ici toute entière, M. Blifil prit congé et s'en retourna chez lui, fort peu satisfait de son aventure. Cependant la philosophie qu'il tenait de Square, la religion que Thwackum lui avait inspirée, et quelqu'autre chose encore, lui apprirent à supporter cet évènement beaucoup mieux que des amans plus passionnés ne supportent communément ces sortes de malheurs.

CHAPITRE IX.

Fuite de Sophie.

Il est tems maintenant de nous occuper de Sophie que le lecteur, s'il l'aime seulement la moitié autant que nous, se réjouira de voir échappée des griffes d'un père passionné et de celles d'un amant sans passion.

La plume de fer qui écrit les heures sur le registre du tems, avait douze fois fait retentir l'airain sonore, pour avertir les *esprits* de se lever et de se mettre en marche pour faire leur ronde ordinaire.... En langage plus simple, il était minuit, et toute la maison, comme nous l'avons dit, était ensevelie dans l'ivresse et dans le sommeil, excepté mistriss Western qui était profondément enfoncée dans la lecture d'un pamphlet politique, et notre héroïne, qui en ce moment descendait tout doucement l'escalier, et qui après avoir ôté la

barre d'une des portes de la maison et l'avoir ouverte, sortait précipitamment et se hâtait de se rendre au lieu du rendez-vous.

Nonobstant toutes les petites ruses que les dames mettent souvent en usage pour intéresser à leur peur dans toutes les petites occasions (et elles en emploient presqu'autant à la montrer que les hommes à cacher la leur), il y a certainement un degré de courage qui non seulement sied à une femme, mais lui est souvent nécessaire pour lui donner la force de remplir son devoir. C'est en effet la cruauté et non le courage qui altère la beauté du caractère féminin. Car qui peut lire l'histoire de la malheureuse Arrie, si justement célèbre, sans concevoir une aussi haute opinion de sa douceur et de sa tendresse que de son courage. Il est peut-être, en même tems, plus d'une femme qui, alors qu'elle jette un cri d'effroi à la vue d'une souris ou d'un rat, serait capable d'empoisonner son mari, ou, ce qui est pis encore, de le contraindre à s'empoisonner lui-même.

Sophie, avec toute la douceur qu'une femme peut avoir, avait tout le courage que son sexe

devrait avoir. Quand elle arriva donc au rendez-vous, et qu'au lieu d'y rencontrer sa femme de chambre, comme cela était convenu, elle vit venir droit à elle un homme à cheval, elle ne cria ni ne s'évanouit; non que son pouls ne battît alors avec sa régularité ordinaire, car elle eut d'abord un sentiment de surprise et de crainte; mais il disparut bientôt, lorsque l'homme, ôtant son chapeau, lui demanda très-respectueusement, si Madame ne s'attendait pas à trouver-là une autre dame, et l'informa ensuite qu'il était envoyé pour la conduire à cette dame.

Il était impossible que Sophie soupçonnât la moindre perfidie dans ce discours : elle monta donc hardiment à cheval derrière le messager qui la conduisit saine et sauve à une ville distante de cinq milles environ, où elle eut la satisfaction de trouver la bonne mistriss Honora; l'ame de ladite femme de chambre étant aussi étroitement unie à ses vêtemens que ceux-ci l'étaient ordinairement à son corps, elle n'avait pu absolument se résoudre à les perdre de vue; elle les avait donc gardés en personne, pendant qu'elle dépê-

chait à sa maîtresse le susdit messager, après lui avoir donné toutes les instructions convenables.

Elles délibérèrent alors sur le chemin qu'elles devaient prendre pour éviter la poursuite de M. Western qui, elles n'en doutaient pas, ferait courir après elles dans quelques heures. La route de Londres avait tant de charmes pour Honora qu'elle voulait la prendre sur-le-champ, alléguant que la fuite de Sophie ne pouvant être connue avant huit ou neuf heures du matin, ceux qu'on enverrait à sa poursuite ne pourraient la rattraper, quand même ils connaîtraient le chemin qu'elle aurait pris. Mais Sophie avait trop à risquer pour mettre quelque chose au hasard, et elle n'osa pas se fier à ses membres délicats dans une contestation que la vîtesse seule devait décider; elle se détermina donc à voyager à travers champs, pendant vingt ou trente milles au moins, et à prendre ensuite la grande route de Londres. Ainsi, ayant loué des chevaux pour faire vingt milles sur une route, tandis qu'elle avait le projet d'en faire vingt sur une autre, elle partit avec le même guide,

derrière lequel elle était venue de la maison de son père : le guide ayant pris, à la place de Sophie, une charge beaucoup plus lourde et beaucoup moins agréable, je veux dire l'énorme porte-manteau, bien rempli de ces ornemens extérieurs, au moyen desquels la belle Honora espérait faire un grand nombre de conquêtes et, finalement, sa fortune dans la ville de Londres.

Quand ils eurent fait environ deux cents pas sur la route de Londres, Sophie s'approcha du guide, et avec une voix plus remplie de miel que ne le fut jamais celle de Platon, qu'on a comparée à une ruche, elle l'engagea à prendre le premier détour qui conduisait à Bristol.

Lecteur, je ne suis pas superstitieux et n'ai pas grande foi aux miracles modernes. Je ne donne donc pas le fait suivant comme certain, car en vérité j'ai de la peine à le croire moi-même; mais en qualité d'historien, la fidélité m'oblige à raconter ce qui m'a été positivement affirmé. On rapporte donc que le cheval, sur lequel le guide était monté, fut si charmé de la voix de Sophie qu'il s'arrêta

tout court et témoigna de la répugnance à aller plus loin.

Le fait peut être vrai cependant, sans être aussi miraculeux qu'on l'a représenté, puisqu'il peut être l'effet d'une cause naturelle; attendu que le guide ayant en ce moment interrompu l'action continuelle de son talon droit, armé d'une petite roue à pointes (car, comme Hudibras, il ne portait qu'un éperon), il est possible que cette omission seule ait fait arrêter la bête, d'autant plus que cela lui arrivait très-fréquemment dans d'autres occasions.

Mais si la voix de Sophie produisit réellement quelqu'effet sur le cheval, elle en eut fort peu sur celui qui le montait; il répondit, avec une sorte d'insolence, que son maître lui avait ordonné de prendre une route différente, et qu'il perdrait sa place s'il en prenait une autre.

Sophie voyant que toutes ses instances ne produisaient aucun effet, se mit en devoir d'ajouter à sa voix des charmes plus grands encore; charmes qui, suivant le proverbe, font trotter la vieille jument qui ne veut plus avancer;

charmes auxquels les siècles modernes ont attribué toute cette force irrésistible que les anciens prêtaient à la parfaite éloquence. En un mot, elle promit qu'elle le récompenserait au-delà de ses espérances.

Le guide ne fut pas tout-à-fait sourd à cette promesse, mais il n'aimait pas qu'elle fût *indéfinie*; car, quoiqu'il n'eût peut-être jamais entendu prononcer ce mot, c'était cependant là sa seule objection. Il répondit : que les gens de qualité ne considéraient pas la position des pauvres gens; qu'il avait failli être mis l'autre jour à la porte, pour avoir couru à travers champs avec un gentilhomme qui revenait de chez M. Allworthy, et qui ne l'avait pas récompensé comme il l'aurait dû.

« Avec qui, dit Sophie avec vivacité? — Avec un gentilhomme qui revenait de chez M. Allworthy, répéta le guide : le fils de ce seigneur; c'est ainsi, je crois, qu'on l'appelle. — Où? quel chemin a-t-il pris, dit Sophie? — Un peu du côté de Bristol, à vingt milles d'ici environ, répondit le guide. — Conduis-moi au même lieu, dit Sophie, et je te donnerai une guinée, ou deux, si une ne suffit pas. — Sû-

rement, dit le guide, cela en vaut bien deux en conscience, si Madame considère à quoi je m'expose : mais, cependant si Madame veut bien me promettre deux guinées, je le risquerai. Sûrement c'est une vilaine chose d'aller ainsi de côté et d'autre avec les chevaux de mon maître, mais ce qui me console, c'est que je ne peux être mis qu'à la porte, et deux guinées m'en dédommageront du moins un peu.

Le marché ainsi conclu, le guide fit un détour et prit la route de Bristol, pressé par Sophie qui n'avait d'autre but que d'aller à la poursuite de Jones, malgré les vives remontrances de mistriss Honora, qui avait beaucoup plus d'envie de voir Londres que de voir M. Jones. Il faut avouer qu'elle ne le servait pas auprès de sa maîtresse, depuis qu'il s'était rendu coupable de quelque négligence dans certaines civilités pécuniaires qui sont dues, d'après l'usage, aux dames chambrières dans toutes les affaires d'amour, et plus spécialement dans celles d'une nature clandestine; ce que nous devons imputer à l'incurie de son caractère, plutôt qu'à aucun défaut de géné-

rosité. Mais elle l'attribuait peut-être à ce dernier motif : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle le haïssait de tout son cœur sous ce prétexte, et était bien décidée à saisir toutes les occasions de le desservir auprès de sa maîtresse. Il fut donc extrêmement malheureux pour elle d'avoir été conduite à la même ville et à la même auberge d'où Jones était parti ; beaucoup plus malheureux encore d'avoir rencontré le même guide à qui Sophie devait par hasard la découverte qu'elle venait de faire.

Nos voyageuses arrivèrent à la pointe du jour à Hambrook (1), où Honora, contre son gré, fut chargée de s'informer de la route que M. Jones avait prise. Le guide lui-même aurait fort bien pu les en instruire, mais Sophie, je ne sais pourquoi, ne lui en fit pas la question.

Quand mistriss Honora eut fait le rapport de ce que l'hôte lui avait dit, Sophie se procura avec beaucoup de difficulté des chevaux assez mauvais, qui la conduisirent à l'auberge

(1) C'était le village où Jones avait rencontré le Quaker.

où Jones avait été confiné plutôt par le malheur d'avoir rencontré un chirurgien, que par celui d'avoir eu la tête cassée.

Honora, encore chargée de prendre des informations en cet endroit, ne se fut pas plutôt adressée à l'hôtesse, et n'eut pas plutôt fait le portrait de M. Jones, que cette femme pénétrante commença à se douter de quelque chose. Aussi, dès que Sophie entra, au lieu de répondre à la femme de chambre, l'hôtesse, s'adressant à la maîtresse, commença le discours suivant : « Bonté du ciel! qui l'aurait jamais cru ? Je proteste que l'on n'a jamais vu un plus beau couple; sur ma parole, Madame, il ne faut pas s'étonner que le gentilhomme poursuive ainsi Madame : il m'a dit en effet que vous êtiez la plus belle dame du monde, et sûrement vous l'êtes. Que le ciel ait pitié de lui, le pauvre jeune homme! je l'ai bien plaint, oh! oui, surtout quand il serrait son oreiller entre ses bras et l'appelait sa chère Madame Sophie. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le dissuader d'aller à la guerre; je lui ai dit qu'il y avait assez d'hommes qui n'étaient bons à rien autre chose qu'à être tués, et qui

n'étaient pas aimés par d'aussi belles dames. — Sûrement, dit Sophie, la bonne femme est folle. — Non, non, s'écria l'hôtesse, je ne suis point folle. Madame croit donc que je ne sais rien? Je vous assure qu'il m'a tout dit. — Quel insolent a pu vous dire quelque chose de ma maîtresse? s'écria Honora. — Il ne s'agit point d'insolent, répondit l'hôtesse, mais du jeune gentilhomme sur lequel vous avez pris des informations, et c'est un jeune gentilhomme bien joli, et il aime Madame Sophie Western de tout son cœur. — Il aime ma maîtresse! C'est moi qui vous le dis, bonne femme, sachez que ma maîtresse est un morceau de maître. — Honora, dit Sophie en l'interrompant, ne vous fâchez pas contre cette bonne femme, elle ne songe pas à mal. — Oh! mon dieu, non, répondit l'hôtesse, enhardie par les doux accens de la voix de Sophie. » Alors elle entreprit de nouveau un long discours, trop ennuyeux pour être rapporté ici, dans lequel elle laissa échapper quelques expressions qui offensèrent un peu Sophie, et beaucoup plus sa femme de chambre, qui prit delà occasion de calomnier le pauvre Jones

auprès de sa maîtresse, aussitôt qu'elles se trouvèrent seules, en disant qu'il fallait être un grand misérable, et ne pas aimer une femme pour prostituer ainsi son nom dans un cabaret.

Sophie ne voyait pas la conduite de Jones sous un jour à beaucoup près aussi défavorable, et était peut-être plus charmée des violens transports de son amour (que l'hôtesse avait exagérés autant que tout le reste), qu'offensée de quelques autres circonstances. Elle imputait le tout à l'extravagance, ou plutôt à l'effervescence de sa passion et à la noble franchise de son cœur.

Quoi qu'il en soit, cet accident rappelé par la suite à son esprit, et présenté par Honora sous les plus odieuses couleurs, servit à donner plus de poids et de crédit à cette malheureuse aventure d'Upton, et aida les efforts que fit la femme de chambre pour engager sa maîtresse à quitter l'auberge sans voir Jones.

L'hôtesse voyant que Sophie n'avait le projet de séjourner chez elle que le tems nécessaire pour que les chevaux fussent prêts, et cela sans boire ni manger, se retira bientôt.

Honora se mit alors à gronder sa maîtresse (car il faut convenir qu'elle se permettait avec elle de grandes libertés), et après un long discours, dans lequel elle lui rappela l'intention où elle était de se rendre à Londres, et lui fit souvent sentir l'inconvenance de courir après un jeune homme, elle conclut par cette réflexion sérieuse : « Au nom du ciel, Madame, songez à ce que vous faites et où vous allez. »

Cet avis à une jeune personne qui avait déjà fait près de quarante milles à cheval, et dans une saison qui n'était pas fort agréable, peut paraître assez ridicule. On peut supposer qu'elle avait tout considéré avant de prendre son parti. Mistriss Honora, par quelques expressions qu'elle avait laissé échapper, en paraissait persuadée elle-même, et je ne doute pas que ce ne soit l'opinion d'un grand nombre de mes lecteurs, qui sûrement ont prévu depuis long-tems le projet de notre héroïne, et lui ont déjà, dans le fond du cœur, donné le nom d'une petite écervelée.

Mais, dans le fait, ce serait être injuste à son égard. Sophie avait été si agitée depuis quelque tems entre la crainte et l'espérance,

tellement partagée entre son devoir, sa tendresse pour son père, sa haine pour Blifil, sa compassion, et pourquoi ne le dirions-nous pas, son amour pour Jones, rendu plus violent par la conduite de son père, de sa tante, de tout le monde, et surtout de Jones lui-même, que son esprit était tombé dans cet état de confusion, qui ne nous permet pas de savoir ce que nous faisons et où nous allons, ou plutôt qui nous rend tout-à-fait indifférens sur les conséquences qui peuvent en résulter.

Les avis sages et prudens de sa femme de chambre produisirent néanmoins quelques réflexions plus calmes. Sophie se détermina enfin à se rendre à Glocester, pour aller de là directement à Londres.

Mais malheureusement, quelques milles avant cette première ville, elle rencontra ce mauvais procureur dont nous avons parlé, et qui y avait dîné avec M. Jones. Comme il était bien connu de mistriss Honora, il s'arrêta pour lui parler. Sophie n'y fit pas alors d'autre attention que de demander qui il était.

Mais à son arrivée à Glocester, ayant reçu

de mistriss Honora des informations plus détaillées sur cet homme, et instruite de la manière expéditive dont il voyageait habituellement, ce qui, comme nous l'avons déjà observé, lui avait fait une sorte de réputation; se rappelant aussi qu'elle avait entendu mistriss Honora lui confier qu'elles allaient à Glocester, elle commença à craindre que, par le moyen de cet homme, son père ne pût suivre ses traces jusqu'à cette ville, et que si elle prenait sur-le-champ la route de Londres il ne l'atteignît infailliblement. Elle changea donc de résolution, et après avoir loué des chevaux pour un voyage de huit jours, sur une route qu'elle n'avait pas dessein de suivre, elle poursuivit son chemin, malgré le desir et les vives instances de sa femme de chambre, et les remontrances non moins pressantes de mistriss Whitefield qui, par civilité, ou peut-être par bon naturel, car la pauvre Sophie paraissait bien fatiguée, l'exhorta vivement à passer cette nuit à Glocester.

Après avoir pris une seule tasse de thé, et s'être reposée environ deux heures sur un lit, pour laisser le tems de préparer ses chevaux,

elle quitta décidément mistriss Whitefield sur les onze heures du soir, et suivant la route de Worcester, elle arriva en moins de quatre heures à l'auberge où nous venons de la voir.

Après avoir ainsi tracé très-exactement la route de notre héroïne, depuis son départ jusqu'à son arrivée à Upton, nous allons en très-peu de mots conduire son père au même lieu. Ayant été mis sur la première voie par le postillon qui avait conduit sa fille à Hambrook, il n'avait pas eu de peine à la suivre jusqu'à Glocester, et de là à Upton, instruit que M. Jones avoit pris cette route; car Partridge, pour me servir d'une expression familière à M. Western, laissait une forte odeur partout après lui, et il n'avait pas le moindre doute que Sophie n'eût suivi le même chemin; ou, pour parler encore son langage, n'eût couru sur ses traces. Je dois avouer même qu'il se servit d'une expression très-grossière qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ici, d'autant que les chasseurs, qui seuls pourraient la comprendre, la devineront aisément.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

TOM JONES.

LIVRE XI

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Os à ronger pour les critiques.

Il serait possible qu'après avoir lu notre dernier chapitre préliminaire, on nous accusât d'avoir traité cette formidable secte d'hommes qu'on appelle critiques, avec un peu plus de liberté qu'il ne nous convenait, d'autant qu'ils exigent et obtiennent généralement, nous devons en convenir, la plus grande condescendance de la part des auteurs. Nous donnerons donc dans celui-ci, à cet auguste corps, les raisons de notre conduite, et nous serons peut-être assez

heureux pour les placer dans un jour sous lequel ils n'ont pas encore été apperçus.

Le mot *critique* est dérivé du grec, et signifie jugement. Je présume delà que quelques personnes qui n'entendaient point l'original et n'en connaissaient que la traduction, se sont imaginés que cela signifiait jugement dans le sens de la loi qui l'emploie fréquemment comme un équivalent à condamnation.

Je suis d'autant plus disposé à partager cette opinion, que depuis quelques années le plus grand nombre des critiques s'est trouvé parmi les gens de loi. Beaucoup de ces Messieurs désespérant peut-être de s'élever jamais jusqu'au banc de Westminster, se sont eux-mêmes placés sur les bancs du spectacle où ils ont exercé leurs facultés judiciaires, et prononcé leurs jugemens, c'est-à-dire condamné sans miséricorde.

Ces Messieurs se contenteraient peut-être de nous voir ainsi comparer leurs fonctions à l'un des offices les plus importans et les plus honorables de la société, et c'est

ce que nous ferions assurément si nous avions le projet de solliciter leur faveur; mais comme nous voulons en agir de bonne foi à leur égard, nous leur rappellerons qu'il existe un autre officier de justice d'un rang beaucoup moins élevé, avec lesquels ils ont une ressemblance peu éloignée, en ce que non-seulement ils prononcent, mais encore exécutent comme eux leurs propres jugemens.

Mais dans la vérité il est un autre jour sous lequel ces critiques modernes peuvent être considérés avec beaucoup plus de justice et de convenance; et c'est celui de calomniateurs publics. Si celui qui s'insinue pour ainsi dire dans l'ame des autres, sans autre motif que de découvrir leurs fautes et de les publier hautement dans le monde, mérite le titre de calomniateur des réputations des hommes, pourquoi le critique qui lit avec les mêmes vues de bienveillance, ne serait-il pas aussi convenablement nommé le calomniateur des réputations des livres.

Le vice n'a pas, je crois, d'esclave plus abject, la société ne produit pas de vermine plus odieuse, et le diable ne peut recevoir un hôte plus digne de lui, ni qui lui soit peut-être plus agréable qu'un calomniateur. Je crains bien que le monde ne regarde pas ce monstre avec la moitié de l'horreur qu'il mérite, et je crains encore davantage d'assigner la raison de la coupable légèreté avec laquelle on se conduit avec lui. Il est certain cependant que le voleur doit paraître innocent en comparaison; je dis plus, l'assassin lui-même est rarement aussi coupable; car la calomnie est une arme plus cruelle qu'une épée, puisque les blessures que fait la première, sont toujours incurables. Il y a pourtant une manière de tuer, la plus basse et la plus exécrable de toutes, qui a une parfaite analogie avec le vice contre lequel nous tonnons ici, c'est le poison. Moyen de vengeance si bas, et tout à la fois si horrible, que nos lois l'avaient autrefois sagement distingué de tous les autres meurtres, en lui infligeant une peine plus sévère.

Outre les malheurs effroyables causés par la calomnie et la lâcheté des moyens qu'elle emploie pour y parvenir, il y a encore des circonstances qui en agravent considérablement l'atrocité; car souvent elle a lieu sans provocation, et rarement peut-elle se promettre la moindre récompense, à moins qu'il n'y ait un esprit assez infernal pour en entrevoir une dans la pensée d'avoir causé la ruine et le malheur d'un autre.

Shakespear a peint ce vice de la manière la plus noble et la plus énergique, quand il a dit :

Celui qui de ma bourse injustement s'empare,
Ne me dérobe rien d'important ni de rare;
C'est quelque chose, ce n'est rien :
C'était hier mon bien, c'est aujourd'hui le sien;
Elle fut et sera de mille autres encore
L'esclave ou le tyran. Je pardonne au voleur
Que le besoin entraîne au crime qu'il déplore;
Mais l'affreux calomniateur,
Dont la langue ou la plume, à ma perte animée,
M'ôte ma bonne renommée,
Me vole, et je ne sais aucun crime plus bas,
Un bien qui m'appauvrit et ne l'enrichit pas.

Mon digne lecteur conviendra sans doute

de tout cela avec moi; mais il trouvera probablement que je suis beaucoup trop sévère dans l'application que j'en fais aux calomniateurs des livres. Je le prie cependant de considérer que tous deux agissent d'après la même perversité d'esprit, et n'ont pas plus l'un que l'autre le droit de s'excuser sur la tentation. Dira-t-on qu'une injure de cette espèce est de bien peu de conséquence, si l'on réfléchit qu'un livre est comme la postérité d'un auteur, et même comme l'enfant de son cerveau.

Le lecteur qui a conservé jusqu'à présent son génie dans un état de virginité, ne peut avoir qu'une idée très-imparfaite de cette sorte d'amour paternel, et nous pouvons lui dire, en parodiant la tendre exclamation de Macduff : *Hélas! tu n'as pas écrit de livre.* Mais l'auteur dont le génie est accouché d'un ouvrage quelconque, éprouvera une impression sympatique, surtout si son cher enfant n'est déjà plus, et donnera peut-être quelques larmes à la peinture que je fais du mal aise, des douleurs qui pré-

cèdent et acompagnent l'enfantement, du soin, de l'affection extraordinaire avec lesquels un père tendre couve des yeux son enfant chéri, jusqu'au moment où il le croit en état d'être produit dans le monde.

Il n'y a point d'amour paternel qui ressemble moins au pur instinct, et qui puisse aussi aisément s'accorder avec la sagesse humaine; c'est de ces sortes d'enfans que l'on peut dire avec le plus de vérité qu'ils sont la richesse de leurs pères; un grand nombre d'entr'eux, avec une piété vraiment filiale, les ont nourris jusques dans leur vieillesse, ensorte que ce n'est pas seulement le cœur, mais encore l'intérêt de l'auteur qui peut se trouver grièvement compromis par ces calomniateurs dont le souffle empoisonné expose son livre à une fin prématurée.

Enfin le calomniateur d'un livre est, dans le fait, le calomniateur de l'auteur lui-même; car comme on ne peut appeler quelqu'un bâtard, sans appeler en même temps sa mère P... on ne peut donner à un livre le nom d'ouvrage pitoyable, d'horrible absur-

dité, etc. sans appeler en même temps l'auteur un sot ; injure qui, quoique préférable dans le sens moral, à celle de scélérat, est peut-être plus nuisible à son intérêt dans le monde.

Quelque plaisant que tout ceci puisse paraître à quelques-uns de mes lecteurs, je ne doute pas que beaucoup d'autres n'en sentent et n'en reconnaissent la vérité ; je dis plus, ne pensent peut-être que je n'ai pas traité ce sujet avec toute la gravité convenable ; mais après tout, ne peut-on pas dire la vérité avec un visage riant ! Dans le vrai, déprécier un livre avec malignité, ou même en badinant, est pour le moins une malheureuse fonction, et je crois qu'un critique humoriste et hargneux peut, à bon droit, être soupçonné d'être un méchant homme.

Avant de finir ce chapitre, j'essayerai donc de déterminer les marques auxquelles on peut reconnaître un homme de ce caractère, et d'expliquer quel est le genre de critique contre lequel je m'élève ici ; car

je ne pourrai jamais être soupçonné, excepté par ceux-là même que je désigne ici, de vouloir insinuer que personne n'a le droit de juger les livres : on ne croira pas que j'aie le projet d'exclure de la république des lettres un seul de ces nobles critiques aux travaux desquels le monde savant a de si grandes obligations : tels furent Aristote, Horace et Longin, parmi les anciens ; Dacier et Bossu, parmi les français, et quelques-uns peut-être parmi nous, qui certainement ont été dûment autorisés à rendre leurs arrêts, *in foro litterario* (1).

Mais sans vouloir déterminer absolument toutes les qualités convenables à un critique, qualités dont j'ai touché quelque chose ailleurs, je crois pouvoir très-hardiment ne pas me rendre à la censure d'un ouvrage que le critique n'a pas lu lui-même. De tels censeurs, soit qu'ils jugent d'après leurs propres conjectures, ou leur naturel soupçonneux, soit d'après le rapport et l'opi-

(1) Dans le barreau littéraire.

nion des autres, peuvent être à bon droit accusés de calomnier la réputation des livres qu'ils condamnent.

On peut également soupçonner de mériter la même accusation, ceux qui, sans assigner aucun défaut particulier, condamnent tout un ouvrage en termes généraux et diffamans, tels que plat, stupide, exécrable, et notamment en employant le monosyllabe *bas*, mot qu'il ne convient à aucun critique d'avoir à la bouche, à moins qu'il ne soit *de la chambre des pairs*.

J'ajoute que quoiqu'on puisse relever justement quelques fautes dans un ouvrage, si elles ne se trouvent pas dans les parties les plus essentielles, ou si elles sont compensées par de plus grandes beautés, rendre un arrêt sévère sur le tout, par la seule raison qu'il s'y trouve qnelques parties vicieuses, tiendra plus de la méchanceté d'un calomniateur que du jugement d'un véritable critique. Cela est directement contraire aux sentimens d'Horace.

Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis

Offendar maculis, quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.

Quand de grandes beautés un poëme étincelle,
Je ne m'offense pas d'y voir quelques défauts,
Fruits de la négligence, ou qu'entraîne après elle
La foiblesse de l'homme en d'aussi longs travaux.

Car, comme dit Martial,

Aliter non fit, avite, liber.

On ne fait pas un livre autrement, mon grand'père.

Toute beauté de caractère aussi bien que de visage, et il faut le dire de tout ce qui est humain, doit être jugée de cette manière. Il serait cruel en effet qu'un ouvrage tel que cette histoire, à la composition duquel plusieurs milliers d'heures ont été employées, fût dans le cas d'être condamné, parce qu'un seul chapitre, plusieurs chapitres peut-être, pourraient donner lieu à des objections très-justes et très-judicieuses. Rien n'est cependant plus commun que de porter sur les livres le jugement le plus rigoureux, appuyé sur des objections de cette nature, qui, quand même elles se-

raient fondées, et elles ne le sont pas toujours, n'ôtent absolument rien au mérite de l'ensemble. Au théâtre surtout, une seule expression qui n'est pas du goût de la plupart des spectateurs, ou même d'un seul individu parmi eux, est sûre d'être sifflée, et une scène qui deplait peut faire tomber la pièce toute entière. Se soumettre en écrivant, à des règles aussi sévères, serait aussi impossible que de conformer sa vie aux opinions de certains hommes attaqués du spleen; et si nous en jugions d'après les sentimens de quelques critiques et de quelques chrétiens, il n'y aurait personne de sauvé, ni un auteur en ce monde, ni un homme dans l'autre.

CHAPITRE II.

Aventures de Sophie après son départ d'Upton.

Au moment même où notre histoire a été obligée de rétrograder, nous venions de faire part au lecteur de la manière dont Sophie et sa femme de chambre avaient quitté l'auberge d'Upton : nous allons maintenant suivre les pas de cette charmante personne, et laisser son infidèle amant déplorer encore quelque temps son malheur, ou plutôt sa mauvaise conduite.

Sophie avait engagé son guide à la conduire par des chemins détournés et à travers champs. Ils avaient passé la *Severn*, et étaient à peine à un mille de l'auberge, quand la jeune personne regardant derrière elle, vit plusieurs chevaux qui la suivaient au grand galop. Cette vue redoubla ses craintes, et

elle ordonna au guide d'aller en avant le plus vîte possible.

Il obéit sur-le-champ, et les voilà tous au grand galop ; mais plus ils allaient vîte, plus vîte ils étaient suivis ; et comme les chevaux de derrière étaient meilleurs que ceux de devant, ces derniers furent bientôt atteints. Cette circonstance fut heureuse pour la pauvre Sophie, que la crainte jointe à la fatigue avait presque totalement anéantie ; car elle revint bientôt à elle en entendant la voix d'une femme qui la salua de la manière la plus douce, et avec la plus grande civilité. Sophie, aussitôt qu'elle eut repris la force de parler, lui rendit son salut avec la même civilité et la satisfaction la plus vive.

La compagnie de voyageurs qui avait rejoint Sophie, et lui avait causé tant de terreur, était aussi composée de deux femmes et d'un guide. Ils firent ensemble trois milles entiers, sans que personne ouvrît la bouche. Enfin, notre héroïne, assez bien revenue de sa frayeur, quoiqu'un peu surprise que

sa nouvelle compagne, loin de penser à la quitter, évitât aussi soigneusement qu'elle de suivre aucun grand chemin, et prît les mêmes détours, s'adressa à la dame étrangère, du ton le plus obligeant, et lui dit qu'elle était très-heureuse de voir qu'elles eussent la même route à parcourir : l'autre qui n'attendait qu'une question pour avoir occasion de parler, répondit soudain que le bonheur était tout entier pour elle : qu'elle était parfaitement étrangère en ce pays, et avait été si charmée de rencontrer une personne de son sexe, qu'elle s'était peut-être rendue coupable, en l'accompagnant, d'une impertinence qui exigeait de sa part de grandes excuses. Ces deux dames continuèrent à se faire beaucoup de politesses; car mistriss Honora avait cédé sa place au bel habit de l'étrangère, et s'était retirée à l'arrière-garde; mais quoique Sophie eût une grande curiosité de savoir pourquoi cette autre dame continuait à l'accompagner ainsi, quoique cela lui donnât même une sorte d'inquiétude, la crainte ou

la modestie, ou quelqu'autre considération l'empêchèrent de la questionner à cet égard.

La dame étrangère éprouvait en ce moment une peine dont il paraîtra peut-être au-dessous de la dignité de l'histoire de faire mention. Dans l'espace du dernier mille, le vent avait jusqu'à cinq fois enlevé son chapeau, et elle ne pouvait parvenir à trouver un ruban ou un mouchoir pour l'attacher sous son menton. Sophie n'en fut pas plutôt instruite qu'elle lui prêta un mouchoir; mais en le tirant de sa poche, elle négligea peut-être trop la bride de son cheval, car la pauvre bête faisant malheureusement un faux pas, tomba en avant et désarçonna sa belle conductrice.

Quoique la tête de Sophie eût porté en tombant, elle ne se fit heureusement aucun mal, et les mêmes circonstances qui avaient peut-être contribué à sa chûte, lui épargnèrent la petite confusion, qui en est ordinairement la suite: car le chemin par lequel ils passaient alors, bordé de haies vives, était si étroit, si couvert d'arbres,

que la lune n'aurait pu y faire pénétrer qu'une bien faible lumière ; elle était d'ailleurs alors tellement voilée par un nuage, que jamais obscurité ne fut plus profonde ; ainsi, la modestie de notre héroïne n'eut point à souffrir, elle remonta lestement à cheval, et en fut quitte pour un peu de frayeur.

Le jour parut enfin dans tout son éclat, et les jeunes dames qui traversaient alors une prairie commune aux habitans du village voisin, se trouvant à côté l'une de l'autre, purent se distinguer ; au même moment leurs yeux se fixèrent, leurs chevaux s'arrêtèrent, et toutes deux parlant ensemble, prononcèrent avec une égale joie, l'une le nom de Sophie, l'autre celui d'Henriette.

Cette rencontre inattendue les surprit beaucoup plus qu'elle ne surprendra, je crois, le lecteur pénétrant qui doit avoir imaginé que la dame étrangère ne pouvait être que mistriss Fitz Patrick, cousine de miss Western, dont nous avons raconté la

brusque sortie de l'auberge, peu de minutes après elle.

La surprise et la joie de ces deux cousines qui avaient été autrefois les plus intimes amies, et de plus avaient demeuré long-temps ensemble chez leur tante Western, furent telles, qu'il serait impossible de répéter ici la moitié des félicitations qu'elles se prodiguèrent mutuellement avant de s'être fait l'une et l'autre une question très-naturelle, savoir, où elles allaient.

Enfin ce fut mistriss Fitz Patrick qui la fit la première; mais toute simple et toute naturelle que cette question puisse paraître, Sophie trouva quelque difficulté à y faire une réponse prompte et claire; elle pria donc sa cousine de suspendre sa curiosité jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à quelqu'auberge qui, je suppose, dit-elle, ne doit pas être fort éloignée; et croyez-moi, Henriette, j'ai autant de peine que vous à suspendre la mienne, car j'ai tout lieu de croire que notre surprise doit être à peu près égale.

La conversation qui eut lieu entre les deux dames pendant le reste de la route, mérite peu d'être rapportée, beaucoup moins encore sans doute celle des deux femmes de chambre qui se firent aussi de grands complimens l'une à l'autre. Quant aux guides, ils furent privés du plaisir de la conversation, l'un étant placé à l'avant-garde, et l'autre obligé de défendre l'arrière-garde.

Ils voyagèrent dans cet ordre pendant plusieurs heures, et arrivèrent enfin à une route large et bien battue, qui les conduisit bientôt, en détournant sur la droite, à une auberge d'une très-belle apparence, où ils s'arrêtèrent tous; mais Sophie était si fatiguée, elle avait eu tant de peine à se tenir à cheval pendant les cinq ou six derniers milles, qu'elle était hors d'état d'en descendre seule. L'aubergiste qui s'était emparé de la bride de son cheval, s'en étant apperçu, s'offrit à l'enlever de dessus la selle, ce qu'elle accepta très-volontiers. Il semble en vérité que la fortune eût résolu

de faire rougir Sophie ce jour-là, et son malin projet réussit mieux la seconde fois que la première; car l'aubergiste n'eut pas plutôt reçu la jeune dame entre ses bras, que ses pieds récemment fort mal traités par la goutte, lui manquèrent, et qu'il tomba; mais en même temps, avec non moins de dextérité que de galanterie, il eut la présence d'esprit de se placer sous son charmant fardeau, en sorte que lui seul reçut quelque contusion de la chûte, et que le plus grand mal qui en arriva à Sophie, fut l'atteinte portée à sa modestie, lorsque, se relevant, elle observa sur le visage de la plupart des spectateurs un sourire malin et très-marqué qui lui fit soupçonner ce qui était réellement arrivé, et que nous ne rapporterons pas ici, dussions nous déplaire à ceux de nos lecteurs qui sont capables de rire des outrages faits à la délicatesse d'une jeune femme: nous n'avons jamais pu nous amuser des accidens de cette nature, et nous ne nous ferons pas un scrupule d'avancer que c'est avoir une idée très-imparfaite

de la modestie d'une femme jeune et belle, que de ne pas craindre de l'immoler au sot plaisir d'en rire un moment.

Cet effroi, cet embarras, joints à l'excessive fatigue d'un long voyage avaient presque épuisé les forces de Sophie, et elle en eut à peine assez pour se traîner, en chancelant, jusque dans l'intérieur de l'auberge, appuyée sur le bras de sa femme de chambre; elle n'y fut pas plutôt assise, qu'elle demanda un verre d'eau, que mistriss Honora, très-judicieusement suivant moi, changea en un verre de vin.

Mistriss Fitz Patrick, instruite par mistriss Honora, que Sophie ne s'était point couchée les deux dernières nuits, et observant qu'elle était pâle, défaite, et accablée de fatigue, la conjura instamment de se rafraîchir en prenant un peu de sommeil; elle ne savait encore rien de son histoire ni de ses craintes; mais quand elle en aurait été instruite, elle lui eût donné le même conseil; car le repos lui était visiblement nécessaire, et la longue route qu'elles avaient faite par des

chemins détournés, éloignait si évidemment tout danger de se voir poursuivies, qu'elle était elle-même parfaitement tranquille à cet égard.

Sophie n'eut pas de peine à consentir à suivre le conseil de son amie, que sa femme de chambre avait secondée de tout son pouvoir. Mistriss Fitz Patrick s'offrit de plus à tenir compagnie à sa cousine, ce que Sophie accepta avec beaucoup de complaisance.

La maîtresse ne fut pas plutôt au lit, que la femme de chambre se mit en devoir de suivre son exemple; elle commençait à faire beaucoup d'excuses à sa camarade Abigaïl, de la laisser seule dans un aussi vilain lieu qu'une auberge; mais l'autre l'arrêta tout court, et aussi disposée qu'elle à faire un léger somme, la pria de lui accorder l'honneur d'être sa camarade de lit. La femme de chambre de Sophie y consentit, en prétendant néanmoins que tout l'honneur était de son côté. Enfin, après bien des politesses et des complimens, les deux femmes de chambre se mirent au lit comme leurs maî-

tresses avaient fait un moment auparavant.

C'était l'usage de notre aubergiste, et c'est celui, je crois, de toute la confrairie, d'interroger soigneusement tous les cochers, laquais, postillons et autres, sur le nom de tous ses hôtes, la valeur de leurs terres, et les lieux où elles étaient situées; il ne paraîtra donc pas surprenant que la foule de petites circonstances particulières où se trouvaient nos voyageuses, et notamment le parti qu'elles venaient de prendre en se retirant toutes pour se livrer au sommeil à une heure si extraordinaire que celle de dix heures du matin, eût excité sa curiosité. En conséquence, aussitôt que les guides entrèrent dans la cuisine, il se mit à s'informer d'eux, qui étaient ces dames, et d'où elles venaient; mais les guides, quoiqu'ils racontassent fidèlement tout ce qu'ils savaient, loin de lui donner toute la satisfaction qu'il desirait, enflammèrent plutôt qu'ils n'éteignirent sa curiosité.

Cet aubergiste avait, parmi tous ses voisins, la réputation d'un homme d'une sa-

gacité extraordinaire. Il passait pour avoir plus de profondeur et pour pénétrer le fond des choses plus habilement qu'aucun autre homme dans la paroisse, sans en excepter le curé lui-même. Peut-être son regard n'avait-il pas peu contribué à lui procurer cette réputation; car il avait quelque chose d'étonnamment grave et significatif, sur-tout quand il avait une pipe à la bouche, ce qui lui arrivait presque toujours. Sa conduite servait aussi beaucoup à propager la haute opinion qu'on avait de sa sagesse; il y avait quelque chose de solennel et même de sombre dans toutes ses manières. Quand il parlait, ce qui lui arrivait rarement, il s'énonçait toujours avec lenteur, et quoique ses phrases fussent courtes, elles étaient encore interrompues par beaucoup de *hum*, ha, oui, non et autres monosyllables ou particules explétives : en sorte que, quoiqu'il accompagnât ses paroles de certains gestes interprétatifs, consistant à remuer la tête dans tous les sens, ou à porter l'index en avant, il laissait généralement ses audi-

teurs dans la persuasion qu'ils en avaient compris plus qu'il n'en avait dit ; et même il leur donnait le plus souvent à entendre qu'il en savait beaucoup plus qu'il ne jugeait à propos de leur en révéler. Cette dernière circonstance suffirait seule en effet pour nous donner le secret de sa réputation de sagesse : tant les hommes sont étrangement portés à admirer ce qu'ils n'entendent pas. Grand secret sur lequel beaucoup d'imposteurs se sont toujours reposés avec sécurité, lorsqu'ils ont entrepris de tromper le genre humain.

Ce grand politique prenant alors sa femme à part, lui demanda ce qu'elle pensait des dames qui venaient d'arriver. — « Ce que j'en pense, répondit la femme, et qu'en penserais-je ? — Je sais bien, repliqua-t-il, ce que j'en pense, moi. Les guides nous content d'étranges histoires ; l'un d'eux prétend arriver de Glocester et l'autre d'Upton, et ni l'un ni l'autre, autant que je puis voir, ne peut dire où elles vont. Mais qui s'est jamais avisé de venir à travers champs

d'Upton ici, surtout pour aller à Londres; car l'une des femmes de chambre, avant de descendre de cheval, a demandé si cette route-ci n'était pas la route de Londres? Maintenant que j'ai réuni toutes ces circonstances, je devine parfaitement qui elles sont. Voyons si vous serez aussi habile que moi. — Moi, répondit elle? non sans doute, vous savez que je n'ai pas la prétention de deviner toutes vos découvertes. — Voilà une bonne femme, repliqua-t-il, en lui donnant un petit coup sous le menton : je dois avouer que vous avez toujours reconnu la supériorité de mes connaissances en ces sortes de matières. Eh bien donc, comptez là-dessus, souvenez-vous de ce que je dis.... comptez là-dessus, ce sont certainement quelques-unes de ces femmes rebelles qui voyagent, dit-on, avec le jeune chevalier (1), et qui ont pris des chemins détournés pour échapper à l'armée du duc. »

(1) Nom qu'on donnait au prétendant.

« Mon mari, dit la femme, vous avez sûrement deviné juste, car l'une d'elles est mise aussi richement qu'une princesse, et certainement tout le monde la prendrait pour telle... mais cependant quand je considère une chose. — Quand vous considérez, s'écria l'aubergiste avec un ton de mépris, voyons, je vous prie, que je sache ce que vous considérez. — C'est, reprit sa femme, c'est qu'elle est trop polie, pour être une bien grande dame, car pendant que notre Betty bassinait son lit, elle ne l'appelait pas autrement que mon enfant, ma chère, mon cœur, et quand Betty s'est offerte pour lui ôter ses souliers et ses bas, elle n'a pas voulu le souffrir, et lui a dit qu'elle ne voulait pas lui en donner la peine. »

« Bah! répondit le mari, cela n'est rien; croyez-vous que parce que vous avez vu quelques grandes dames grossières et malhonnêtes envers les personnes qui ne sont pas tant qu'elles, il n'en existe pas qui soient honnêtes avec leurs inférieurs. Je crois que je

sais reconnaître les gens de qualité à la première vue; je le sais, je crois. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau en entrant; une femme d'une autre sorte aurait demandé une *goutte*; vous le savez vous-même. Si ce n'est pas une femme de très-grande qualité, tenez-moi pour un sot; mais, croyez-moi, si vous me vendiez pour tel, ceux qui m'acheteraient feraient un mauvais marché. Maintenant, une femme de sa qualité voyagerait-elle sans un laquais, si elle n'avait des motifs particuliers pour cela. — Non sûrement, mon mari, s'écria-t-elle, vous savez tout cela beaucoup mieux que moi et que bien d'autres encore. — Je crois que j'en sais quelque chose, dit-il. — Assurément, reprit la femme : la pauvre petite paraissait dans un état si pitoyable quand elle s'est assise sur cette chaise, je vous proteste que je n'ai pu m'empêcher d'avoir pitié d'elle, presqu'autant que si elle eût été une pauvre femme. Mais, mon mari, que faut-il faire? Si c'est une rebelle, je suppose que vous avez le projet de la

dénoncer à la cour : fort bien ; mais elle est d'un caractère si doux, d'un si bon naturel? qu'elle soit ce qu'elle voudra, je ne crois pas que je puisse m'empêcher de pleurer, quand j'entendrai dire qu'elle aura été pendue ou décapitée. — Bah! répondit le mari..... mais quant à ce que nous avons à faire, cela n'est pas si aisé à déterminer. J'espère qu'avant son départ nous aurons des nouvelles d'une bataille ; car si le chevalier la gagne, elle peut nous procurer du crédit à la cour et faire notre fortune sans que nous la trahissions. — Cela est vrai, reprit la femme, et j'espère de tout mon cœur qu'elle en aura le pouvoir. Certainement elle est bien douce et bien bonne, et ce serait une chose horrible que je me reprocherais toujours, s'il lui arrivait le moindre mal en sortant d'ici. —Bah! s'écria l'aubergiste, les femmes ont toujours le cœur si tendre ! Vous ne voudriez pas, j'espère, protéger les rebelles ; dites-moi, le voudriez-vous? — Non, certainement, répondit la femme ; mais quant à la dénoncer,

qu'il arrive ce qu'il voudra, personne ne peut nous blâmer : c'est ce que tout le monde ferait à notre place. »

Tandis que notre politique qui n'avait pas injustement, comme nous voyons, acquis parmi ses voisins la réputation d'un homme extrêmement *sage*, était occupé à raisonner à part-lui sur cette matière, car il faisait fort peu d'attention à tout ce que sa femme disait, il reçut la nouvelle que les rebelles avaient eu l'adresse d'éviter l'armée du duc et avaient gagné un jour de marche sur Londres. Bientôt après arriva un gentilhomme, fameux jacobite qui, montrant sur son visage toute la joie qu'il ressentait dans le cœur, prit l'aubergiste par la main, et lui dit, en la secouant fortement : « Tout est à nous, mon enfant : dix mille honnêtes français sont débarqués en Suffolk. Notre vieille Angleterre nous va revenir plus brillante que jamais. Dix mille français, mon brave garçon! je pars sur-le-champ pour les rejoindre et je vais m'en donner.

Ces nouvelles déterminèrent l'opinion

de notre grand politique, et il prit le parti de faire sa cour à la jeune dame dès qu'elle serait levée; car il avait, disait-il, découvert dans le moment qu'elle n'était autre que madame Jenny Cameron elle-même.

CHAPITRE III.

Très-court chapitre, où il y a cependant un soleil, une lune, une étoile et un ange.

Le soleil, qui se couche de bonne heure à cette époque de l'année, s'était retiré depuis quelque tems pour se reposer de sa course, quand Sophie se leva, rafraichie par un léger sommeil, qu'elle ne dut qu'à son extrême fatigue. Car bien qu'à son départ d'Upton, elle eût dit à sa femme de chambre, et peut-être à elle-même, qu'elle était parfaitement tranquille, il n'en est pas moins vrai que son esprit était un peu affecté de cette maladie qui est toujours accompagnée d'une fièvre continue et qui peut-être est la même que les médecins entendent, s'ils y entendent quelque chose, par fièvre morale.

Mistriss Fitz Patrick se leva aussi à la même heure, fit monter sa femme de

chambre et s'habilla sur-le-champ. C'était réellement une fort jolie femme qui aurait pu même passer pour belle, en toute autre compagnie que celle de Sophie. Mais dès que mistriss Honora fut venue de son propre mouvement, car sa maîtresse ne voulut pas permettre qu'on l'éveillât, et eut habillé notre héroïne, les charmes de mistriss Fitz Patrick, qui avait rempli les fonctions de l'étoile du matin, en précédant le soleil, partagèrent le sort de cette étoile et furent totalement éclipsés, dès que cet astre brilla sur l'horison.

Sophie n'avait peut-être jamais paru plus belle qu'en ce moment. Nous ne condamnerons donc pas l'hyperbole de la servante de l'auberge qui, quand elle descendit et eut allumé le feu, déclara et confirma par un serment, que si jamais il y avait eu un ange sur la terre, il était en ce moment dans la chambre d'en-haut.

Sophie avait instruit sa cousine de son dessein d'aller à Londres, et mistriss Fitz Patrick avait consenti à l'y accompagner;

car l'arrivée de son mari à Upton avait absolument dérangé son projet de se rendre à Bath ou chez sa tante Western. En conséquence, elles n'eurent pas plutôt pris leur thé, que Sophie proposa de se mettre en route. La lune était alors extrêmement brillante; et quant au froid, elle était déterminée à le braver; n'ayant aucune de ces frayeurs que beaucoup de jeunes femmes auraient ressenties à voyager la nuit; car elle avait, comme nous l'avons déjà observé, reçu de la nature une petite portion de courage, considérablement augmentée encore par sa situation présente qui tenait un peu du désespoir. D'ailleurs, comme elle avait déjà voyagé deux fois sans accident au clair de la lune, elle était d'autant plus enhardie à l'entreprendre une troisième.

Le caractère de mistriss Fitz Patrick était plus craintif; car, quoiqu'une plus grande terreur lui en eût fait surmonter une moindre, et que la présence de son mari l'eût forcée de quitter Upton à une heure aussi

indue, arrivée maintenant dans un lieu où elle se croyait à l'abri de sa poursuite, cette moindre terreur s'empara d'elle si fortement, qu'elle conjura sa cousine avec les plus vives instances de rester jusqu'au lendemain matin, et de ne pas l'exposer au danger de voyager la nuit.

Sophie, qui portait la complaisance à l'excès, n'ayant pu parvenir ni par le raisonnement, ni par la plaisanterie à dissiper les craintes de sa cousine, y céda enfin. Peut-être, si elle avait été instruite de l'arrivée de son père à Upton, eût-il été plus difficile de la persuader; car j'ai tout lieu de croire qu'elle n'éprouva pas en ce moment une bien grande terreur à l'idée d'être atteinte par Jones. Je dirai plus, s'il faut confesser la vérité, je penche à croire qu'elle le desirait plus vivement qu'elle ne le craignait; quoiqu'il eût été plus honnête à moi de cacher au lecteur ce desir, qui n'est que le résultat de l'une de ces secrètes et involontaires émotions de l'ame, auxquelles la raison est souvent étrangère.

Dès que nos jeunes dames furent déter-

minées à passer la soirée dans l'auberge, l'hôtesse monta pour demander ce que ces dames voulaient manger. Il y avait tant de charmes dans la voix, dans les manières, dans la conduite affable de Sophie, que l'hôtesse en fut ravie, et que la bonne femme, persuadée qu'elle était devant Jenny Cameron, devint en ce moment une déterminée jacobite, et fit dans le fond de son cœur des vœux pour le succès de la cause du jeune prétendant; le tout à cause de la grande douceur et de l'extrême affabilité que sa maîtresse supposée avait bien voulu avoir pour elle.

Les deux cousines commencèrent alors à s'avouer réciproquement la curiosité qui les pressait de connaître les évènemens extraordinaires qui avaient occasionné de part et d'autre une rencontre si singulière et si inattendue. Enfin, mistriss Fitz Patrick, après avoir obtenu de Sophie la promesse de lui tout révéler à son tour, se mit à raconter ce que le lecteur, s'il desire connaître son histoire, pourra lire dans le chapitre uivant.

CHAPITRE IV.

Histoire de mistriss Fitz Patrick.

Mistriss Fitz Patrick, après un silence de quelques minutes et un profond soupir, commença ainsi :

« Il est naturel aux malheureux d'éprouver une secrète tristesse, en se rappelant les époques de leur vie qui leur ont été les plus agréables. Le souvenir des plaisirs passés nous fait sentir une sorte de regret tendre, comme celui qui nous affecte pour les amis que nous avons perdus : on peut dire que les uns et les autres reviennent en quelque sorte errer dans notre imagination.

» C'est pour cette raison que je ne réfléchis jamais sans douleur sur ces jours, hélas ! les plus heureux de ma vie, que nous avons passés ensemble, quand nous étions toutes deux confiées aux soins de ma tante

Western. Hélas ! pourquoi miss *Graveairs* (1) et miss *Giddy* (2) ne sont-elles plus ? Vous vous souvenez, j'en suis sûre, du tems où nous ne nous appellions jamais par d'autres noms ; vous aviez, j'en conviens, de trop bonnes raisons pour me donner ce dernier ; j'ai éprouvé depuis combien je le méritais. Quant à vous, ma Sophie, vous m'avez toujours été supérieure en tout, et je souhaite de tout mon cœur que la destinée vous traite plus favorablement que moi. Je n'oublierai jamais les avis sages et presque maternels que vous me donnâtes un jour que je regrettais amèrement d'avoir manqué un certain bal, et vous n'aviez pas encore quatorze ans ! O ma Sophie ! combien devais-je être heureuse alors, puisque je pouvais regarder cette petite contrariété comme un malheur, et lorsque c'était le plus grand que j'eusse jamais connu. »

« Et cependant, ma chère Henriette,

(1) Sérieuse.
(2) Etourdie.

répondit Sophie, c'était alors une affaire sérieuse pour vous. Consolez-vous donc, en pensant que ce qui vous désole aujourd'hui, quel qu'en soit la cause, peut vous paraître par la suite aussi frivole et aussi méprisable qu'un bal vous le paraît aujourd'hui. »

« Hélas ! ma Sophie, répliqua sa cousine, vous penserez vous-même bien différemment de la situation où je me trouve; car il faudrait que votre cœur fût bien changé, si mes infortunes ne vous arrachaient pas quelques soupirs et même quelques larmes. La connaissance que j'ai de votre sensibilité pourrait seule, au contraire, me détourner de vous raconter ce qui, j'en suis convaincue, vous affectera à tel point..... » Ici mistriss Fitz Patrick s'arrêta ; mais les instances réitérées de Sophie l'engagèrent à continuer.

« Quoique vous deviez avoir beaucoup entendu parler de mon mariage, poursuivit-elle, cependant comme il est probable que les faits vous auront été présentés sous

un faux jour, je remonterai aux commencemens de ma malheureuse connaissance avec mon mari, qui se fit à Bath, aussitôt après que vous eûtes quitté ma tante et que vous fûtes retournée chez votre père.

M. Fitz Patrick était un de ces jeunes agréables, qui viennent peupler Bath dans cette saison ; il était beau, bien fait, extrêmement galant, et dans sa parure beaucoup plus recherché encore que tous les autres. En un mot, ma chère, si vous aviez le malheur de le voir à présent, je ne pourrais vous le peindre mieux, en vous disant qu'il est maintenant le contraire de ce qu'il était alors ; car il a pris depuis si long-tems un ton rustique et des manières campagnardes, qu'il est absolument devenu un sauvage d'Irlande. Mais, pour continuer mon histoire, les qualités qu'il possédait alors le recommandèrent si avantageusement, que, quoique les gens de condition fissent alors société à part, et en eussent exclu ceux d'un rang inférieur, M. Fitz Patrick trouva les moyens de s'y faire admettre. Il n'était peut-être

pas facile de l'éviter, car il n'exigeait pas beaucoup d'invitation, il savait même s'en passer dans le besoin; comme il était beau et bien fait, il ne lui était pas très-difficile de se mettre bien avec les femmes, et comme il avait d'ailleurs fréquemment tiré l'épée, les hommes n'osaient pas l'insulter publiquement. Sans quelques motifs de cette nature, il est probable qu'il n'eût pas tardé à être chassé par son propre sexe; car assurément il n'avait aucun titre positif pour être préféré à la petite noblesse d'Angleterre; aussi ne paraissait-elle disposée à lui accorder aucune faveur extraordinaire. Tous les hommes disaient du mal de lui en son absence, ce qui procédait vraisemblablement d'un sentiment d'envie, car toutes les femmes l'accueillaient fort bien, et il en était très-particulièrement distingué.

» Quoique ma tante ne fût pas une personne de condition, comme elle avait toujours vécu à la cour, elle était de cette société; car, quelques moyens que l'on

ait employés pour s'introduire parmi les grands, quand on y est une fois parvenu, l'on a acquis un mérite suffisant, par cela seul que l'on y est. Toute jeune que vous étiez, vous ne pouviez vous empêcher de faire cette observation au sujet de ma tante, qui était libre ou réservée avec tout le monde, suivant que l'on avait plus ou moins de cette sorte de mérite.

» Ce fut, je crois, ce mérite qui mit principalement M. Fitz Patrick dans ses bonnes grâces. Il parvint si adroitement à s'y insinuer, qu'il était toujours de ses parties les plus intimes; il faut convenir qu'il savait se montrer reconnaissant d'une pareille distinction; car il lui prodigua bientôt ses soins et ses attentions avec un zèle si marqué, que le club de la médisance commença à en parler, et que les personnes les moins malveillantes arrangeaient déjà un mariage entr'eux. Quant à moi, je ne doutai pas, je l'avoue, que ses vues ne fussent tout-à-fait honorables, comme on dit communément, c'est-à-dire qu'il n'eût le

projet de voler la fortune d'une femme en l'épousant; ma tante n'était, pensai-je en moi-même, ni assez jeune ni assez belle pour inspirer une passion criminelle, mais elle possédait en grande abondance les charmes matrimoniaux.

» Le respect extraordinaire qu'il ne cessait de me témoigner depuis le premier moment de notre connaissance, me confirma encore dans mon opinion. Je crois que c'était un moyen qu'il employait pour tâcher de diminuer, s'il était possible, l'éloignement que mon intérêt personnel pouvait lui faire supposer que je devais avoir pour ce mariage, et je ne saurais dire jusqu'à quel point ce moyen lui réussit; car, satisfaite de la fortune dont je jouissais, et moins esclave que personne de l'ambition, je ne pouvais guères être l'ennemie d'un homme de la conduite duquel je n'avais personnellement qu'à me louer, d'autant plus qu'il me montrait un respect dont il se dispensait absolument pour le plus grand nombre des femmes de qualité.

» Quelqu'agréable que me fût cette conduite, il en changea bientôt, et lui en substitua une autre qui me le fut peut-être davantage. Il y mit beaucoup de douceur et de tendresse, languit, prodigua les soupirs. De temps à autre cependant il s'abandonnait à sa bonne humeur accoutumée : je ne saurais dire si c'était un jeu joué, ou s'il était entraîné par son caractère naturel, mais il ne s'y livrait jamais que dans la société générale, et avec les autres femmes; car même dans une contredanse, quand il n'était pas mon *partner*, il prenait un air sérieux; et aussitôt qu'il se rapprochait de moi, son regard était le plus doux qu'on puisse imaginer. Enfin il avait en tout des soins si marqués pour moi, qu'il aurait fallu que je fusse aveugle pour ne pas m'en appercevoir; et...et...et... — Et vous étiez encore plus charmée, ma chère Henriette, s'écria Sophie; il n'est pas nécessaire d'en rougir, ajouta-t-elle en soupirant, car il y a dans la tendresse des charmes irrésistibles, et nous serions trop heureuses, si les hommes

étaient plus sincères. — Cela est trop vrai, répondit sa cousine ; des hommes qui dans toute autre circonstance n'ont pas le sens commun, sont de vrais Machiavels dans l'art d'aimer. Je voudrais bien ne pas en avoir la preuve ! La médisance continua-t-elle, commença à s'attacher à moi avec autant d'acharnement, qu'elle avait poursuivi ma tante, et quelques femmes bienveillantes ne se firent aucun scrupule d'affirmer que M. Fitz Patrick avait une intrigue avec nous deux à la fois.

» Mais ce qui peut paraître étonnant, c'est que ma tante ne vit pas et ne parut pas le moins du monde soupçonner ce qui, je pense, était assez visible dans notre conduite mutuelle. On croirait réellement que l'amour aveugle entièrement une vieille femme. Dans le fait, elles dévorent avec tant d'avidité les complimens qu'on leur fait, que, comme un gourmand affamé, elles ne se donnent pas le temps d'observer ce que les autres font à la même table. J'ai fait cette remarque dans beaucoup d'autres occasions

encore, et ma tante l'a si exactement vérifiée, que, quoiqu'elle nous trouvât souvent ensemble à son retour des eaux, le moindre mot de sa part, pourvu qu'il roulât sur l'impatience où il était de la revoir, dissipait entièrement, et au moment même, tous les soupçons qu'elle aurait pu concevoir. Un des artifices qui lui réussissaient admirablement près d'elle, était de me traiter comme un petit enfant, et de ne m'appeler jamais en sa présence par aucun autre nom que par celui de la jolie petite personne. Je conviens que cela lui nuisit un peu auprès de votre humble servante; mais je pénétrai bientôt cet artifice, surtout lorsque je me fus apperçue qu'il se conduisait à mon égard en son absence d'une manière toute différente. Cependant, si je ne trouvais pas désobligeante pour moi une conduite dont j'avais découvert le but, j'en étais d'ailleurs cruellement la victime; car ma tante me prenait réellement pour ce que celui qu'elle croyait son amant affectait de me prendre lui-même, et me traitait si bien comme un enfant, que

je m'étonne en vérité qu'elle n'ait pas pensé à me faire reprendre mes lisières.

» A la fin, mon amant, car il l'était, crut convenable de me découvrir de la manière la plus solennelle, un secret que je savais depuis long-tems; il me fit entendre qu'il ressentait pour moi tout l'amour qu'il avait affecté pour ma tante. Il gémissait en termes très-pathétiques de l'encouragement qu'elle lui avait donné et se faisait un grand mérite auprès de moi des heures ennuyeuses qu'il avait péniblement passées à l'écouter. Que vous dirai-je, ma chère Sophie!... je sens que je ne puis vous cacher la vérité. Il me plaisait; j'étais charmée de ma conquête; je jouissais d'être la rivale de ma tante, j'étais enchantée d'être la rivale de tant d'autres femmes. En un mot, je crains de ne pas m'être conduite comme je l'aurais dû, dès le premier jour qu'il me fit sa déclaration... j'aurais bien voulu ne pas lui avoir donné des encouragemens presque positifs avant notre séparation.

» Tout Bath parla alors hautement, et je

pourrais presque dire tonna contre moi. Plusieurs jeunes femmes affectèrent de m'éviter et de ne me plus connaître, moins peut-être parce qu'elles croyaient aux propos dont j'étais l'objet, que par le desir de me bannir d'une société où j'accaparais trop exclusivement leur favori. Je ne peux m'empêcher ici d'exprimer la reconnoissance que je dois à la bonté particulière de M. Nash, qui me prit un jour à part et me donna un conseil que j'aurais été bienheureuse d'avoir suivi. Mon enfant, me dit-il, je vois avec peine la familiarité qui subsiste entre vous et un homme qui est tout-à-fait indigne de vous et qui, je le crains bien, causera votre perte. Quant à votre vieille sorcière de tante, si cela ne devait pas vous faire tort, ainsi qu'à ma charmante Sophie Western (je répète, je vous assure, ses propres mots), je serais charmé de tout mon cœur qu'il se mît en possession de tout ce qui lui appartient. Je ne donne jamais de conseils aux vieilles femmes; car si elles se sont mis dans la tête d'aller au diable, il n'est pas plus

possible que ce n'est la peine de les en empêcher. L'innocence, la jeunesse, la beauté sont dignes d'un meilleur sort et je voudrais les sauver de ses griffes. Permettez-moi de vous conseiller, ma chère enfant, de ne pas souffrir plus long-tems la familiarité de cet homme. Il me dit encore beaucoup d'autres choses que j'ai oubliées en ce moment et auxquelles je confesse que je fis bien peu d'attention alors; car mon penchant contrariait tous ses discours. Je ne pouvais d'ailleurs me persuader que des femmes de qualité daignassent descendre jusqu'à se familiariser avec un homme tel que M. Nash me le dépeignait.

» Mais je crains bien, ma chère, de vous fatiguer par des détails si minutieux. Pour abréger, imaginez-moi mariée, imaginez-moi avec mon mari aux pieds de ma tante, imaginez celle-ci une femme plus folle que toutes celles enfermées à Bedlam, dans le plus violent accès de fureur, et votre esprit ne vous suggerera rien de plus que la vérité.

» Le lendemain même ma tante quitta Bath, en partie pour éviter de voir M. Fitz Patrick ou moi, et non moins peut-être pour éviter de voir personne ; car bien que l'on m'ait dit qu'elle ait formellement tout désavoué, je crois qu'elle fut alors un peu confuse d'avoir été ainsi trompée dans ses espérances. Depuis ce tems je lui ai écrit plusieurs lettres mais je n'ai jamais pu obtenir de réponse : ce qui, je dois l'avouer, est d'autant plus dur pour moi, qu'elle-même a été, quoiqu'innocemment, la cause de tous mes malheurs. Car, sans le prétexte de lui faire sa cour, M. Fitz Patrick n'eut pas trouvé assez d'occasions pour parvenir à s'assurer de mon cœur qui, dans toute autre circonstance, je m'en flatte encore, n'eût pas été une conquête facile pour un homme tel que lui. Je crois même que je n'aurais pas erré aussi grossièrement dans mon choix, si je m'en étais fiée à mon propre jugement. Mais je m'en rapportai entièrement à l'opinion des autres et je crus, le plus sottement du monde, au mérite

d'un homme que je voyais si universellement bien reçu des femmes. Quelle est la raison, ma chère, pour laquelle, nous, qui avons autant de bon sens et d'intelligence que les plus sages des hommes, faisons si souvent le choix des plus sots d'entr'eux pour amans et pour époux. Je ne ressens jamais une plus vive indignation que quand je réfléchis au nombre de femmes sensées qui ont été victimes des sots. » Ici elle fit une pause de quelques momens, mais Sophie ne répondant point, elle continua, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Dans lequel l'histoire de mistriss Fitz Patrick est continuée.

Nous ne restâmes pas à Bath plus de quinze jours après notre mariage; car il n'y avait aucun espoir de reconciliation avec ma tante; et quant à ma fortune, je ne pus en toucher un denier jusqu'à l'époque de ma majorité pour laquelle il ne me manquait plus que deux ans; c'est pourquoi mon mari résolut de partir pour l'Irlande. Je fis les plus vives remontrances contre ce départ, et insistai sur une promesse qu'il m'avait faite avant notre mariage, que je ne ferais jamais ce voyage sans mon consentement; et s'il faut l'avouer, j'avais le projet de n'y jamais consentir : personne, je crois, ne blâmera ma résolution; je n'en parlai pas cependant à mon mari, et me bornai à

lui demander le délai d'un mois; mais il avait fixé le jour, et il tenait obstinément à ne pas le changer.

Le soir qui précéda notre départ, comme nous disputions tous deux vivement sur ce sujet, il se leva précipitamment de son fauteuil, et me quitta brusquement, en me disant qu'il allait à la salle de société. A peine était-il sorti que je vis sur le parquet un papier qu'il avait, sans s'en appercevoir, laissé tomber en tirant son mouchoir de sa poche. Je ramassai ce papier : et voyant que c'était une lettre, je ne me fis aucun scrupule de l'ouvrir et de la lire. Je la lus en effet si souvent, que je peux vous la répéter presque mot pour mot. Voici donc cette lettre.

A M. Brian Fitz Patrick.

MONSIEUR,

« J'ai reçu la vôtre, et je suis surpris que vous me traitiez de cette manière, moi qui

n'ai jamais vu la couleur de votre argent, excepté pour un habit de Brocatelle, et votre mémoire monte à présent à plus de 150 liv. sterl. Considérez, Monsieur, combien de fois vous vous êtes moqué de moi avec votre mariage toujours prochain avec cette dame-ci, avec cette dame-là; mais je ne puis vivre de promesses ni d'espérances, et mon marchand de draps ne prendra pas de semblable monnaie en paiement. Vous me mandez que vous êtes sûr d'avoir ou la tante ou la nièce, et que vous auriez bien épousé préférablement la tante, dont le douaire est immense, mais que vous préférez la nièce à cause de son argent comptant. Je vous en prie, Monsieur, prenez une fois l'avis d'un sot, et épousez la première que vous pourrez. Vous me pardonnerez de vous soumettre mon avis, sachant que je desire sincèrement votre bonheur. Je tirerai sur vous par le prochain courier une lettre de change à l'ordre de MM. Jean Drugget et compagnie, à quatorze jours de

date, et je ne doute pas que vous n'y fassiez honneur ». Je suis,

Monsieur,

Votre humble serviteur,

SAM. COSGRAVE.

« Voilà la lettre mot pour mot : vous devinez, ma chère amie, combien elle m'affecta. *Vous préférez la nièce à cause de son argent comptant!* Si chacun de ces mots eût été un poignard, je les aurais enfoncés dans son cœur avec plaisir. Je ne vous raconterai pas dans quels accès de démence je tombai en cette occasion. La source de mes larmes était presque épuisée à son retour, mais l'enflure de mes yeux en offrait des traces remarquables. Il se jeta sur son fauteuil avec beaucoup d'humeur, et nous gardâmes long-temps le silence. A la fin il me dit d'un ton impérieux : J'espère, Madame, que vos gens ont fait tous vos paquets, car la voiture sera prête à six heures du matin. Ma patience fut mise

entièrement à bout par cette provocation, et je répondis : non, Monsieur, voici encore une lettre qui n'est pas empaquetée ; et la lui jetant sur la table, je me mis à l'accabler des reproches les plus piquans.

» Je ne saurais dire s'il fut retenu par le sentiment de sa faute, par la honte ou par la prudence ; mais quoiqu'il soit le plus violent des hommes, il ne se mit pas en fureur en cette occasion ; il tâcha au contraire de m'appaiser par les moyens les plus doux ; il jura que la phrase de la lettre dont je me plaignais principalement, n'était pas de lui, et qu'il n'avait jamais rien écrit de semblable. Il avouait cependant qu'il avait fait mention de son mariage, et de la préférence qu'il m'avait donnée, mais il désavoua avec une foule de sermens, qu'il en eût jamais apporté une raison pareille. Il s'excusait d'en avoir même fait mention sur l'embarras où il se trouvait pour avoir de l'argent ; embarras provenant, disait-il, de ce qu'il avait négligé trop long-temps les terres qu'il avait en Irlande ; et ce motif, ajouta-t-il, qu'il

n'avait pu prendre sur lui de me découvrir, était le seul qui l'avait fait insister si fortement sur notre voyage. Il employa alors les expressions les plus tendres, me fit les caresses les plus passionnées, et s'épuisa en protestations de l'amour le plus vif et le plus durable.

» Il y avait une circonstance qui, quoiqu'il ne la relevât pas, fut cependant d'un grand poids pour moi, et plaida en sa faveur, ce fut le mot *douaire* qui se trouvait dans la lettre du tailleur, d'autant plus que ma tante n'avait jamais été mariée, ce que M. Fitz Patrick savait fort bien. M'imaginant donc que cet homme avait sans doute employé ce mot de lui-même, ou sur quelque ouï-dire, je me persuadai aisément qu'il s'était également permis cette odieuse phrase sans y être mieux fondé. Quel pauvre raisonnement, ma chère! mais n'étais-je pas plutôt son avocat que son juge?.... Je ne sais pourquoi je rappelle cette circonstance. Puis-je me justifier du pardon que je lui accordai alors! Enfin, eût-il été vingt fois aussi cou-

pable qu'il l'était réellement, la moitié de la tendresse, la moitié de l'amour qu'il me témoigna en ce moment aurait suffi pour que je lui pardonnasse. Je ne fis plus dès-lors aucune objection contre notre départ. Nous nous mîmes en route le lendemain matin, et huit à dix jours après nous arrivâmes au château de M. Fitz Patrick.

» Votre curiosité voudra bien me permettre de lui épargner les détails de notre voyage, car il me serait aussi désagréable de me les rappeler, qu'à vous de les entendre.

» Ce château donc est une ancienne maison seigneuriale; et si j'étais dans un de ces momens de bonne humeur où vous m'avez vue si souvent, je pourrais vous en faire la description la plus ridicule. Il avait l'air d'avoir été jadis occupé par quelque gentilhomme campagnard; il était assez vaste, surtout en proportion des meubles, car il y en avait très-peu. Une vieille femme qui paraissait de l'âge du bâtiment, et ressemblait beaucoup à celle dont *Chamont* parle

dans l'*Orpheline*, nous reçut à la porte, et avec un cri, qui ne ressemblait en rien à la voix humaine, et était absolument inintelligible pour moi, elle complimenta son maître sur son heureuse arrivée. En un mot, toute cette scène fut si sombre et si mélancolique, que je me sentis accablée et prête à m'évanouir : mon mari s'en apperçut; mais au lieu de me rassurer, il prit à tâche d'augmenter mes peines par deux ou trois observations malignes. Vous voyez, Madame, me dit-il, qu'il y a de bonnes maisons ailleurs qu'en Angleterre; mais vous préféreriez peut-être un chétif logement à Bath.

» Heureuse ma chère, mille fois heureuse la femme qui, dans quelqu'état que ce soit, a un compagnon aimable et sensible pour la soutenir et la consoler; mais il semble que je ne réfléchisse sur les situations heureuses de la vie que pour aggraver mon malheur. Mon mari, loin de s'occuper à égayer ma solitude, me convainquit trop tôt que j'étais condamnée à être malheu-

reuse avec lui dans tous les temps et dans toutes les positions. En un mot, il était d'une arrogance insupportable, et d'un caractère tel que vous n'en avez peut-être jamais rencontré dans le monde; car une femme ne peut en trouver d'exemple que dans un père, un frère ou un mari, et votre père n'est pas de ce caractère. Il y avait si peu de temps que cet insolent personnage m'avait paru tout autre! Bon dieu! comment est-il possible que les hommes puissent mentir ainsi constamment lorsqu'ils sont dans le monde, et semblent se faire un plaisir de ne découvrir la triste vérité que dans leur intérieur! C'est-là, ma chère, qu'ils se dédommagent de la contrainte pénible qu'ils s'imposent dans la société; car j'ai observé que plus mon mari avait été aimable et gai en compagnie, plus j'étais sûre de le trouver triste et morose, lorsque nous nous retrouvions seuls. Comment pourrais-je vous dépeindre sa dureté? il ne répondait à mon amour que par la froideur et l'insensibilité; il n'écoutait qu'avec dé-

dain mes petites plaisanteries que ma Sophie et nos autres amies avaient la bonté de trouver si agréables. Dans les momens où j'étais le plus sérieuse, il chantait et sifflait; et toutes les fois que j'étais abattue et malheureuse, il se mettait en colère, et me maltraitait; car quoiqu'il ne se plût jamais à me voir de la gaîté, et qu'il ne l'attribuât pas au bonheur qu'il me procurait, mon abattement l'offensait toujours, et il ne manquait jamais de l'imputer à mon repentir d'avoir épousé un irlandais.

» Vous concevez aisément, ma chère Graveairs (pardon si je m'oublie ainsi) que quand une femme fait un mariage imprudent selon le monde, c'est-à-dire, quand elle n'est pas l'esclave stupide de l'intérêt, il faut nécessairement qu'elle ait de l'inclination et de l'affection pour son mari. Vous croirez facilement aussi que cette affection peut diminuer, et je peux vous assurer que le mépris finit par la détruire entièrement. Je commençai alors à sentir ce mépris pour mon mari, que je m'apperçus être, il faut

que je tranche le mot, un sot, dans toute la force du terme. Vous vous étonnerez peut-être que je n'eusse pas fait cette découverte long-temps auparavant; mais je ne sais où les femmes vont chercher cette foule de raisonnemens dont elles se servent pour excuser la sottise de ceux qu'elles aiment, outre que l'œil le plus pénétrant suffit à peine pour discerner un sot, à travers le masque de la gaîté, et de ce qu'on appelle le bon ton.

» On croira aisément que quand une fois je méprisai mon mari, comme je vous avoue que cela arriva bientôt, je dus me déplaire dans sa compagnie. Je conviens que j'avais le bonheur d'en être très-peu importunée; car notre maison était alors élégamment meublée, notre cellier rempli de vins: nous avions une foule de chiens et de chevaux; et comme Monsieur aimait à remplir grandement avec ses voisins les devoirs de l'hospitalité, ses voisins venaient chez lui avec beaucoup de plaisir; en sorte que la chasse et la table consumaient une

si grande partie de son temps, que je n'avais pour ma part qu'une petite partie de sa conversation, c'est-à-dire, de sa mauvaise humeur.

» Je me serais encore trouvée heureuse, si j'avais pu aussi facilement me soustraire à toute autre compagnie désagréable. Mais hélas! dans ma solitude, je ne pouvais en écarter une qui me tourmentait constamment, d'autant plus que je n'entrevoyais aucun espoir d'en être à jamais délivrée. Cette compagnie était mes propres pensées qui m'importunaient, me déchiraient et me poursuivaient, comme des fantômes, la nuit et le jour. Dans cette situation il m'arriva un événement dont toute l'horreur ne peut ni se peindre ni s'imaginer. Pensez, ma chère, figurez-vous, si vous le pouvez, tout ce qu'il m'a fallu souffrir. Je devins mère, et je devais ce titre à l'homme que je méprisais, que je haïssais, que je détestais. Je passai par toutes les angoisses, par toutes les douleurs d'un accouchement (dix fois plus pénible dans une circonstance sem-

blable que tout ce que l'on peut souffrir pour un homme qu'on aime) et cela dans un désert, au milieu d'une scène continuelle de débauches et de tous les genres d'excès, sans une amie, sans une compagne, et sans aucune de ces distractions agréables qui soulagent souvent et font quelquefois peut-être plus que compenser les souffrances de notre sexe dans un pareil moment.

CHAPITRE VI.

Une méprise de l'hôte jette Sophie dans la plus affreuse consternation.

Mistriss Fitz Patrick continuait son récit, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée du dîner, au grand chagrin de Sophie; car les infortunes de son amie avaient excité en elle le plus vif intérêt et ne lui laissaient plus d'autre besoin que celui que mistriss Fitz Patrick allait satisfaire en achevant son histoire.

L'hôte se tenait auprès de la table, une assiette sous le bras, avec un maintien aussi respectueux que si ces dames fussent arrivées dans un carosse à six chevaux.

La dame mariée paraissait moins affectée de ses propres malheurs que ne l'était sa cousine; car la première mangea de fort bon appétit, tandis que l'autre pouvait à peine avaler un morceau. Sophie paraissait

aussi plus triste et plus accablée que mistriss Fitz Patrick qui, s'en étant apperçue, pria son amie de prendre courage, en lui disant : « Tout cela finira peut-être mieux que ni vous ni moi ne nous y attendons. »

L'hôte crut alors trouver une occasion favorable pour ouvrir la bouche, et prit le parti de ne pas la laisser échapper. « Je suis fâché, Madame, dit-il, que votre grandeur ne puisse manger, car, sûrement, vous devez en avoir besoin après un si long jeûne. J'espère que votre grandeur n'a aucune inquiétude; car, comme dit Madame qui est là, tout peut finir mieux qu'on ne s'y attend. Un gentilhomme qui était ici tout à l'heure a apporté d'excellentes nouvelles; et peut-être quelques personnes, qui se sont adroitement échappées, pourront gagner Londres avant qu'on ait pu les atteindre; et dans ce cas, je ne fais aucun doute, qu'elle n'y trouvent des gens très-bien disposés à les recevoir. »

Tous ceux qui ont des motifs de crainte convertissent en de nouvelles craintes tout

ce qu'ils voient et tout ce qu'ils entendent. Sophie conclut donc aussitôt du discours précédent qu'elle était connue et poursuivie par son père : elle fut sur-le-champ frappée de la plus cruelle consternation et ne put pendant quelques minutes articuler un seul mot. Elle n'eut pas plutôt recouvré la parole, qu'elle pria l'hôte de renvoyer les domestiques qui étaient là, et s'adressant à lui : « Je vois, Monsieur, lui dit-elle, que vous savez qui nous sommes; mais j'ose espérer.... oui, je suis même convaincue, que si la pitié ou la bonté ne sont pas étrangères à votre cœur, vous ne nous trahirez pas. »

« Moi! trahir votre grandeur, dit l'hôte! non. Et il appuya ce *non* des sermens les plus énergiques : je me ferais plutôt couper en dix mille morceaux. Je hais toute espèce de trahison, moi! je n'ai encore jamais trahi personne de ma vie, et sûrement je ne commencerai point par une aussi jolie dame que vous. Tout le monde me blâmerait extrêmement, puisqu'il sera

sitôt au pouvoir de votre grandeur de me récompenser. Ma femme peut l'affirmer pour moi, j'ai reconnu votre grandeur du moment où elle est entrée dans la maison, j'ai dit tout de suite que c'était votre grandeur, avant de vous avoir enlevée de votre cheval, et j'emporterai au tombeau les contusions que j'ai gagnées à votre service. Mais qu'importe, lorsque j'ai eu le bonheur de sauver votre grandeur. Il est sûr que ce matin il était venu dans l'idée de quelques gens de gagner une récompense, mais jamais une telle pensée ne m'est venue dans la tête. Je mourrais plutôt de faim que d'accepter aucune récompense pour trahir votre grandeur. »

« Je vous promets, Monsieur, dit Sophie, que s'il est jamais en mon pouvoir de vous récompenser, vous n'aurez pas à vous repentir de votre générosité. »

« Ouais, Madame, répondit l'hôte, et qui doute que ce ne soit en votre pouvoir? Le ciel puisse-t-il vous en inspirer également la volonté! Je crains seulement que

votre grandeur n'oublie un aussi pauvre homme qu'un aubergiste; mais si votre grandeur ne l'oubliait pas, je la supplie de se souvenir quelle récompense j'ai refusée; refusée, c'est-à-dire, que j'aurais refusée, et sûrement on peut bien appeler cela refusée, car j'aurais pu l'avoir certainement, et sans doute vous auriez pu aller, vous, dans certaines maisons.... mais quant à moi, je ne voudrais pas, je crois, pour tout l'or du monde, que votre grandeur fût injuste envers moi, au point d'imaginer que j'aye jamais pensé à la trahir, même avant d'avoir appris les bonnes nouvelles. »

« Quelles nouvelles, je vous prie! dit Sophie un peu vivement. »

« Votre grandeur n'en a-t-elle donc pas encore entendu parler, répondit l'hôte! Eh mais! cela peut-être : car il n'y a que quelques minutes que j'en suis instruit moi-même : et quand je n'en aurais jamais entendu parler, que le diable m'emporte à l'instant si j'aurais trahi votre grandeur; non, si je l'avais fait, puissé-je!... Il ajouta

ici quelques imprécations effroyables que Sophie interrompit à la fin, en lui demandant ce qu'il voulait dire par ses nouvelles. Il allait répondre quand mistriss Honora se précipitant dans la chambre, pâle et sans respiration, s'écria : « Madame, nous sommes toutes perdues, notre ruine est assurée, ils sont arrivés, ils sont arrivés. » Ces mots glacèrent presque tout le sang de Sophie : mais mistriss Fitz Patrick demanda à Honora quels étaient ceux qui étaient arrivés. « Les français, répondit elle : plusieurs centaines de milliers d'hommes de cette nation sont débarqués, et nous allons toutes être massacrées et...

Comme un malheureux qui ayant dans quelque grande ville une chétive maison de la valeur de vingt schellings, si le tocsin d'alarme lui apprend la nouvelle d'un incendie, devient pâle et tremblant en songeant à la perte qui le menace, mais qui, dès qu'il est instruit que le feu ne consume que les superbes palais et que sa pauvre petite maison est en sûreté, revient aussitôt à

lui-même et sourit à son bonheur, ou, comme une tendre mère (car il y a quelque chose que nous n'aimons pas dans notre première comparaison) qui, frappée d'effroi en apprenant que son cher enfant est noyé, tombe sans mouvement et presque morte; mais qui, dès qu'elle apprend qu'il a été retiré de l'eau sain et sauf, et que douze cents braves seulement ont été noyés et perdus avec la bataille, elle reprend le sentiment et la vie, l'amour maternel jouissant de se sentir soulagé de toutes ses craintes, et la bienveillance générale, qui dans un autre tems l'aurait profondément affectée à la nouvelle de cette cruelle catastrophe, demeurant entièrement assoupie dans le fond de son cœur.

De même Sophie, dont le cœur tendre était plus fait qu'aucun autre pour sentir vivement les calamités de sa patrie, se trouva en un moment si heureuse d'être délivrée de la crainte que son père ne fût sur ses pas, que l'arrivée des Français ne fit presqu'aucune impression sur elle. Elle gronda bien doucement sa femme de chambre pour l'ef-

froi qu'elle lui avait causé, et dit : qu'elle était charmée qu'il ne fût rien arrivé de pis, d'autant plus qu'elle avait craint l'arrivée de quelqu'autre personne.

« Oui, oui, dit l'hôte en souriant, milady sait mieux que nous ce qui en est; elle n'ignore pas que les Français sont nos meilleurs amis, et ne viennent ici que pour notre bien. Voilà le peuple qui fera refleurir la vieille Angleterre. Milady pensait, j'en suis sûr, que le duc était arrivé, et cela suffisait pour lui causer de l'effroi. J'allais dire les nouvelles à milady quand sa femme de chambre m'a interrompu. Le Roi, que le ciel le protège, a échappé adroitement au duc, et marche en ce moment aussi vîte qu'il peut vers Londres, et dix mille Français sont débarqués pour aller le joindre sur la route. »

Sophie ne fut pas très-satisfaite de cette nouvelle, ni de l'homme qui les lui racontait; mais comme elle croyait encore qu'il savait qui elle était, car elle ne pouvait avoir aucun soupçon de la vérité, elle n'osa lui

témoigner aucun mécontentement. L'hôte ayant ôté la nape, se retira alors, non sans avoir répété plus d'une fois en sortant, qu'il espérait bien n'être pas oublié par la suite.

Le cœur de Sophie n'était pas du tout tranquille : car elle se supposait connue dans cette maison, et s'appliquait encore beaucoup de choses que l'hôte avait adressées à Jenny Cameron ; elle ordonna, en conséquence, à sa femme de chambre de tâcher de savoir de lui par quels moyens il était parvenu à la connaître, et qui lui avait offert une récompense pour la trahir ; elle ordonna aussi que les chevaux fussent prêts à quatre heures du matin, heure à laquelle mistriss Fitz Patrick s'engagea à l'accompagner ; et se remettant ensuite du mieux qu'elle put, elle pria sa cousine de continuer son histoire.

CHAPITRE VII

Mistriss Fitz Patrick termine son histoire.

Pendant que mistriss Honora était allé commander un bowl de punch, et inviter l'hôte et l'hôtesse à en venir prendre leur part avec elle, mistriss Fitz Patrick continua son récit en ces termes :

« La plupart des officiers qui étaient en garnison dans une ville de notre voisinage, étaient de la connaissance de mon mari. De ce nombre était un lieutenant, assez joli homme, dont la femme était d'un caractère et d'une conversation si agréables, que dès les premiers momens de notre connaissance, c'est-à-dire, peu de tems après que je fus accouchée, nous devînmes compagnes presque inséparables; car j'eus également le bonheur de lui plaire.

» Le lieutenant, qui n'était ni ivrogne,

ni chasseur, était fréquemment de nos parties. Il faut convenir qu'il n'était que très-peu avec mon mari, et qu'il ne le voyait qu'autant que la politesse l'exigeait d'un homme qui passait presque toute sa vie dans notre maison. M. Fitz Patrick témoignait souvent beaucoup d'humeur de ce que le lieutenant préférait ma compagnie à la sienne ; il était fort en colère contre moi à ce sujet, et me maudissait de tout son cœur, de ce que je lui enlevais sa société, en disant que je devrais être damnée pour avoir gâté un des plus jolis garçons du monde, et en avoir fait un lâche et un efféminé.

» Vous vous tromperiez bien, ma chère Sophie, si vous imaginiez que le courroux de mon mari provînt de ce que je lui enlevais la compagnie du lieutenant, car ce n'était pas un homme dont la société pût plaire à un sot ; et, quand cela eût été possible, mon mari avait d'autant moins le droit de m'attribuer cette perte, que le plaisir de ma société était, je n'en doute point, le seul motif qui attirât le lieutenant dans notre

maison. Non, mon enfant, c'était l'envie, la pire espèce d'envie, celle qui pardonne le moins, l'envie qu'inspire la supériorité d'esprit. Le misérable ne pouvait souffrir que ma conversation fût préférée à la sienne par un homme dont il ne pouvait, sous aucun rapport, concevoir la moindre jalousie. O ma chère Sophie! vous êtes une personne pleine de sens et d'esprit; si jamais vous épousez, comme cela est extrêmement probable, un homme qui ait moins de mérite que vous, éprouvez son caractère avant le mariage, et voyez s'il peut prendre sur lui de se soumettre à tant de supériorité. Promettez-moi, Sophie, de suivre cet avis, vous en reconnaîtrez l'importance par la suite. — Il est très-probable que je ne me marierai pas, répondit Sophie; j'espère au moins que je n'épouserai jamais un homme qui me paraîtrait manquer de bon sens; mais si cela m'arrivait, je vous promets que je renoncerais plutôt au mien, que de m'exposer à d'aussi fâcheux résultats. — Renoncer à votre propre bon

sens, répliqua mistriss Patrick, fi donc, mon enfant! je ne vous jugerai pas si défavorablement. On pourrait m'amener à faire l'abandon de tout autre avantage, mais jamais de celui-ci. La nature n'aurait jamais accordé à la femme cette supériorité qu'elle a en tant d'occasions, si elle avait voulu que nous en fissions l'abandon à nos maris; les hommes de sens eux-mêmes n'attendent point cela de nous, et le lieutenant dont je viens de vous parler en est un exemple remarquable; car, bien qu'il eût une raison parfaite, il avouait toujours, ce qui était très-vrai, que sa femme en avait encore davantage, et c'était peut-être un des motifs de la haine que mon tyran avait pour elle. Il disait qu'avant de se laisser gouverner par une femme, et surtout par une femme aussi laide (car ce n'était pas en effet une beauté régulière, quoiqu'elle fût très-agréable) il enverrait toutes les femmes au diable, expression qui lui était très-familière. Il s'étonnait, ajoutait-il, que je pusse être si charmée de sa société. Depuis que

cette femme, poursuivait-il, est venue chez nous, vous avez laissé là votre chère lecture, que vous prétendiez aimer au point de ne pouvoir trouver le tems de rendre des visites aux dames de ce pays. Je dois avouer en effet, que je me suis rendue coupable de quelque grossièreté à leur égard; mais les dames de ce pays ne valent guères mieux que les campagnardes du nôtre, et je crois n'avoir pas besoin d'autre excuse pour m'être refusée à toute intimité avec elles.

» Cette liaison dura cependant une année entière, pendant tout le tems même que le lieutenant était obligé de demeurer à sa garnison; il est vrai que pour pouvoir m'y livrer je m'étais résignée à payer à mon mari la taxe assez désagréable de me laisser traiter par lui de la manière dont je vous ai déjà parlé; je veux dire quand il était à la maison, car il s'absentait fréquemment un mois de suite pour aller à Dublin, et fit une fois un voyage de deux mois à Londres. Je regardais comme un bonheur qu'il n'exigeât pas une seule fois que je l'accompagnasse

dans tous ses voyages, et même par le ton dont il parlait des hommes qui ne pouvaient voyager sans avoir, pour me servir de ses propres expressions, une femme toujours sur leurs talons ; il me faisait suffisamment entendre que quand j'aurais desiré de l'accompagner, je n'aurais formé que des souhaits inutiles ; mais le ciel m'est témoin que de pareils souhaits étaient bien loin de ma pensée.

» Enfin mon amie fut éloignée de moi, et je fus encore replongée dans ma solitude et abandonnée à la compagnie importune de mes propres réflexions. Les livres seuls me fournissaient quelques consolations ; je lisais presque tout le jour. Combien croyez-vous que j'aie lu de volumes dans l'espace de trois mois ? — En vérité, cousine, je ne ne peux pas le deviner, répondit Sophie..... Combien ? dix ou douze. — Dix ou douze ! un demi millier, mon enfant, répliqua mistriss Fitz Patrick ; j'ai lu beaucoup de l'Histoire de France de Daniel, beaucoup des Vies de Plutarque, l'Atlantide, l'Homère

de Pope, les comédies de Dryden, Chillingworth, la comtesse d'Aunois, et l'Entendement humain de Locke.

» Durant cet intervalle, j'écrivis à ma tante trois lettres très-soumises, et j'osais le penser, très-touchantes; mais comme je ne reçus de réponse à aucune, mon orgueil blessé m'interdit de m'adresser dorénavant à elle. Ici elle s'arrêta; et regardant fixement Sophie : il me semble, ma chère, lui dit-elle, que je lis dans vos yeux le reproche d'avoir négligé de m'adresser à une autre qui m'aurait accordé un plus tendre retour. — Ah! ma chère Henriette, répondit Sophie, votre histoire sert d'excuse à toute espèce de négligence, et je sens que je me suis rendue coupable de la même faute envers vous, sans en avoir eu une aussi bonne raison; mais continuez, je vous prie, car malgré mes craintes, je brûle de savoir la fin de votre histoire.

» Mistriss Fitz Patrick poursuivit donc en ces termes : Mon mari fit alors un second voyage en Angleterre où il demeura

plus de trois mois. Durant la plus grande partie de ce temps, je menai une vie que rien ne pouvait me rendre tolérable, si ce n'est le souvenir d'en avoir mené une pire encore ; car la solitude absolue ne peut jamais convenir à un être sociable tel que je le suis naturellement, que quand elle vous délivre de la compagnie de ceux que vous haïssez. Ce qui ajoutait encore à mon malheur était la perte de mon enfant ; non que je prétende avoir eu pour lui cette tendresse folle dont je crois que j'aurais été capable dans d'autres circonstances, mais j'étais résolue à remplir dans toutes les occasions les devoirs de la plus tendre mère, et ce soin m'avait empêchée de sentir le poids de ce qu'il y a de plus pesant sur la terre, quand personne ne nous aide à le supporter.

» J'avais passé deux mois et demi presqu'entièrement seule, n'ayant vu pendant tout ce tems que mes domestiques, et reçu un petit nombre de visites, quand une jeune dame, parente de mon mari, vint du fond de l'Irlande pour me voir ; elle

avait déjà passé une fois huit jours chez moi, et je l'avais alors invitée d'une manière pressante à y revenir; car c'était une femme d'un esprit agréable et naturel, encore augmenté par une éducation parfaite. Je la reçus donc avec le plus grand plaisir.

Peu de jours après son arrivée, me voyant très-abattue, cette jeune femme, sans m'en demander la cause qu'elle connaissait en effet parfaitement bien, se mit à plaindre ma situation, et me dit que, quoique la discrétion m'eût empêché de me plaindre aux parens de mon mari de sa conduite envers moi, ils s'en étaient tous très-bien apperçus, en ressentaient le plus vif chagrin, mais que nul n'y était plus sensible qu'elle: et après quelques propos plus généralisés sur ce sujet, que je ne pus, je l'avoue, m'empêcher d'appuyer, après beaucoup de détours et de précautions préalables, elle me communiqua comme un profond secret, qu'elle m'enjoignait de garder avec le plus grand soin .... que mon mari entretenait une maîtresse.

» Vous imaginez sans doute qne je reçus cette nouvelle avec la plus profonde insensibilité... S'il en est ainsi, je vous réponds que votre imagination vous abuse. Le mépris n'avait pas tellement éteint ma colère contre mon mari, que ma haine ne reprit le dessus en cette occasion. Quelle peut être la raison de ceci ? Sommes-nous donc si horriblement égoïstes que nous puissions être affligées de voir d'autres personnes en possession de ce que nous méprisons ; ou plutôt ne sommes-nous pas horriblement vaines, et n'est-ce pas là l'outrage le plus sensible que l'on puisse faire à notre vanité ? Qu'en pensez-vous Sophie ?

« Je ne sais, répondit Sophie : je ne me suis jamais occupée de ces profondes méditations, mais je crois que la dame fit très-mal de vous révéler un pareil secret. »

« Et cependant, ma chère, cette conduite est naturelle, reprit mistriss Fitz Patrick ; et quand vous en aurez vu et lu autant que moi, vous serez convaincue de cette vérité. »

« Je suis fâchée de vous entendre dire que cette conduite soit naturelle, répliqua Sophie, car je n'ai besoin ni de lecture, ni d'expérience, pour me convaincre qu'elle est malhonnête et prouve un mauvais cœur. Je dis plus, il est aussi malhonnête de dire à un mari les fautes de sa femme, et respectivement à une femme les fautes de son mari, que d'accuser en face chacun d'eux de celles qu'ils pourraient avoir commises personnellement. »

« Enfin, continua mistriss Fitz Patrick, mon mari revint ; et, si je ne me fais pas illusion, je le haïssais alors plus que jamais, mais je le méprisais un peu moins ; car certainement rien n'affoiblit davantage le mépris qu'un outrage fait à l'orgueil ou à la vanité.

» Il eut dès ce moment avec moi une conduite si différente de celle qu'il avait eue depuis quelque tems, et si ressemblante à celle de la première semaine de notre mariage, que si j'avais conservé dans le cœur une seule étincelle d'amour pour lui, ma

première passion aurait pu se rallumer; mais, quoique la haine puisse succéder au mépris et même l'emporter sur lui, je ne crois pas que cet effort soit possible à l'amour. La vérité est que la passion de l'amour ne peut subsister long-tems dans l'oubli et l'abandon de l'objet aimé; mais on ne peut pas plus avoir un cœur sensible sans aimer, que des yeux sans voir. Quand donc un mari cesse d'être l'objet de cette passion, il est certainement probable que quelqu'autre homme... je veux dire, ma chère, si votre mari devient indifférent pour vous.... si vous en venez une fois à le mépriser.... je veux dire.... c'est-à-dire.... si vous avez dans le cœur la passion de l'amour... Dieu! je me suis tellement troublée.... mais il est si facile, en s'occupant de ces idées abstraites, de perdre l'enchaînement des idées, comme dit M. Locke.... En un mot, la vérité est.... en un mot, je sais à peine ce que je veux dire. Mais comme je disais, mon mari revint, et sa conduite, dans les premiers momens de son retour,

me surprit extrêmement; mais il m'en apprit bientôt le motif, et je suis le prix que je devais y mettre. En un mot, il avait dépensé et perdu tout ce que je lui avais apporté d'argent comptant; et, comme il ne pouvait engager son propre bien plus qu'il ne l'était déjà, il desirait se procurer de l'argent pour de nouvelles extravagances, en vendant une petite terre à moi, ce qu'il ne pouvait faire sans mon adhésion. Le seul et unique but de la tendresse excessive qu'il me témoignait alors, était donc d'obtenir de moi cette faveur.

» Je la lui refusai de la manière la plus positive; je lui dis, et je lui dis avec vérité, que si dans les commencemens de notre mariage j'avais possédé tous les trésors des Indes, il aurait pu en disposer; que ma maxime constante avait été qu'une femme devait déposer toute sa fortune entre les mains de l'homme en faveur duquel elle avait disposé de son cœur, mais que, comme il avait été assez bon depuis long-tems pour me rendre l'un, j'étais également résolue

à conserver le peu qui me restait de l'autre.

» Je ne vous peindrai pas la fureur où le jetèrent ces paroles, et la fermeté avec laquelle je les prononçai ; je ne vous importunerai pas non plus du détail de la scène qui s'ensuivit entre nous. Vous pouvez bien imaginer que l'histoire de la maîtresse n'y fut pas passée sous silence ; elle y figura avec tous les embellissemens que la colère et le dédain purent y ajouter.

» M. Fitz Patrick en parut un peu étourdi et plus confus qu'il ne l'avait encore été, quoiqu'en général, Dieu le sait, ses idées soient toujours assez confuses. Il ne chercha cependant pas à se disculper, mais il employa une méthode qui me confondit presqu'autant ; ce n'était rien moins qu'une récrimination : il affecta d'être jaloux.... Il peut, quoique je l'ignore, avoir un penchant naturel à la jalousie, il faut même que cela soit ainsi, ou je ne sais quel démon la lui aura mise en tête, car je défie tout le monde de jeter le moindre blâme sur ma conduite ; je dis plus, les langues les plus

médisantes n'ont jamais osé effleurer ma réputation ; grâce au ciel elle a toujours été aussi pure que ma vie ; et que la calomnie elle-même m'accuse, si elle l'ose. Non, ma chère Graveairs, quoique provoquée, quoique maltraitée, quoiqu'outragée dans mon amour, j'ai toujours été dans la ferme résolution de ne pas donner le plus léger prétexte à la médisance. Et cependant, ma chère, il y a des gens si méchans, il y a des langues si envenimées, que l'innocence même ne peut leur échapper ; le mot le plus vague, le regard le plus indifférent, la moindre familiarité, la liberté la plus innocente, sont mal interprêtés, aggravés, changés en je ne sais quoi par certaines personnes. Mais je méprise, ma chère Graveairs, je méprise toutes ces calomnies ; ce genre de méchanceté ne m'a jamais donné, je vous assure, un seul moment de trouble ni d'inquiétude. Non, non, je vous proteste que je suis au-dessus de tout cela... Mais où en étais-je, laissez-moi m'en souvenir. Je vous disais que mon mari était jaloux...

et de qui, je vous prie?... De quel autre que du lieutenant dont je vous parlais tout à l'heure. Il fut obligé de se reporter à un an et par delà pour trouver un prétexte à cette passion que rien ne pouvait justifier, si tant est qu'il la sentît réellement et ne fût pas un impudent hypocrite, pour s'arroger le droit de me maltraiter.

» Mais je vous ai déjà fatiguée de trop de détails, je vais maintenant me hâter de terminer mon histoire. En un mot, après beaucoup de scènes qui ne valent assurément pas la peine d'être répétées, et dans lesquelles ma cousine prit mon parti avec tant de courage, que M. Fitz Patrick finit par la mettre à la porte, quand il vit que ni par prières ni par menaces il ne pouvait m'amener à ses fins, il prit avec moi les mesures les plus violentes. Vous en conclurez peut-être qu'il me battit: mais quoiqu'il en ait été très-près, il ne se le permit pas. Il me renferma dans ma chambre, sans me permettre d'avoir plume, encre, papier ni livre. Une servante seulement venait tous les

jours faire mon lit, et m'apportait à manger.

» Après une semaine de prison, il me fit une visite; et prenant le ton d'un maître d'école, ou ce qui est fort souvent la même chose, d'un tyran, il me demanda si je voulais céder. Je répondis très-courageusement que je mourrais plutôt. — Eh bien donc, vous mourrez, et que le diable vous emporte, s'écria-t-il, car vous ne sortirez jamais vivante de cette chambre.

» J'y demeurai encore quinze jours; et s'il faut dire la vérité, ma constance était presque à bout, et je commençais à penser à la soumission, quand un jour, en l'absence de mon mari qui n'était sorti que pour un moment, par le plus grand bonheur du monde, un accident arriva. Je... au moment où je commençais à m'abandonner au plus violent désespoir... tout devient excusable dans une circonstance pareille... en ce même moment je reçus... mais il faudrait une heure entière pour vous conter cela en détail... En un mot donc, car je

ne veux point vous fatiguer; l'or, le passe-partout de toutes les serrures ouvrit ma porte et me rendit la liberté.

» Je me hâtai aussitôt de me rendre à Dublin, où je m'embarquai sur-le-champ pour l'Angleterre. J'allais sans m'arrêter, à Bath, pour me mettre sous la protection de ma tante, ou de votre père, ou de quelqu'autre de mes parens, qui voudrait bien me l'assurer. Mon mari m'a rejoint la nuit dernière à l'auberge où je couchais, et que vous avez quittée quelques minutes avant moi; mais j'ai eu le bonheur de lui échapper et de vous suivre.

» Ainsi, ma chère, finit mon histoire; elle est assurément fort tragique pour moi, mais peut-être devrais-je vous demander excuse de l'ennui qu'elle vous a causé.

» Sophie poussa un profond soupir, et répondit : Henriette, en vérité, je vous plains de toute mon ame; mais que pouviez-vous espérer? Pourquoi, pourquoi épousiez-vous un irlandais?

» Je vous proteste, répliqua sa cousine,

que votre critique est injuste; il y a parmi les irlandais des hommes qui ont autant de mérite et d'honneur que parmi les anglais; et même, s'il faut dire la vérité, la grandeur d'ame est peut-être plus commune chez eux. J'ai eu aussi plusieurs preuves qu'il y a de bons maris; et si je ne me trompe, il n'y en a pas beaucoup en Angleterre. Demandez-moi plutôt ce que je pouvais espérer en épousant un sot, et je vous dirai une grande vérité, c'est que je ne savais pas qu'il en fût un. — Croyez-vous, dit Sophie d'une voix très-faible et considérablement altérée, qu'un homme qui n'est pas un sot ne puisse faire en aucun cas un mauvais mari? — En aucun cas, répondit mistriss Fitz Patrick, ce serait peut-être trop affirmer, mais je pense qu'aucun ne doit l'être plus probablement qu'un sot. Parmi tous ceux que je connais, les plus sots sont aussi les plus mauvais maris, et j'oserai mettre en fait qu'un homme de sens se conduit rarement très-mal envers une femme qui se conduit très-bien avec lui.

CHAPITRE VIII.

Alarme épouvantable dans l'auberge, causée par l'arrivée inattendue d'un ami de mistriss Fitz Patrick.

Alors Sophie, à la prière de sa cousine, raconta... non ce qui suit, mais ce qui s'est passé de relatif à elle dans le cours de cette histoire. Je suppose que, pour cette raison, le lecteur voudra bien m'excuser de ne pas le lui répéter.

Je ne peux m'empêcher, cependant, de faire une remarque sur son récit; c'est que depuis le commencement jusqu'à la fin, elle ne fit pas plus mention de Jones que si un pareil personnage n'eût pas existé sur la terre. Je n'essayerai ni d'expliquer ni d'excuser cette réticence; il faut convenir que si l'on y trouve une sorte de mauvaise foi, elle paraît d'autant plus inexcusable, que sa

cousine semblait s'être confiée entièrement à elle, et avoir mis dans son récit la plus grande sincérité; mais enfin cela fut ainsi.

Au moment même où Sophie était à la fin de son histoire, on entendit dans la chambre un bruit assez semblable à celui d'une meute de chiens qu'on vient de lâcher de leur chenil, ou à celui des chats quand ils se livrent à leurs combats amoureux, ou aux cris perçans des chouettes, ou plus semblable encore, car quelle voix d'animal peut ressembler à la voix humaine, à ces sons qui sortent de la bouche, et souvent du nez de ces belles nymphes de rivière, autrefois appelées Nayades, et vulgairement nommées Poissardes; car lorsque, au lieu des anciennes libations de lait, de miel et d'huile, la nourrissante distillation de la graine de genièvre, ou peut-être de l'orge a coulé en grande abondance pour satisfaire la dévotion matinale de leurs ferventes adoratrices, si quelque langue audacieuse prenait la licence sacrilège de profaner, c'est-à-dire de déprécier l'huître grasse et déli-

cate de Milton, la plie ferme et fraîche, le carrelet aussi vivant que s'il était encore dans l'eau, la chevrette aussi grasse qu'un langoustin, la belle morue qui vivait encore quelques heures auparavant, ou tout autre de ces trésors différens que ces divinités des eaux, qui pêchent dans la mer et dans les rivières, ont confiés aux soins des nymphes, les Nayades courroucées élèvent leurs voix immortelles, et le malheureux profane est frappé de surdité pour prix de ses blasphêmes.

Tel était le bruit qui sortait avec éclat d'une des salles d'en-bas; et bientôt ce tonnerre, qui depuis long-temps grondait dans le lointain, commença à s'approcher progressivement de plus près, jusqu'à ce qu'ayant monté l'escalier, il entra enfin dans l'appartement où étaient les deux dames. En un mot, pour laisser là toute métaphore et toute figure, mistriss Honora, après avoir querellé violemment au bas de l'escalier et continué de criailler en entrant arriva toute en fureur dans la chambre de sa maîtresse,

en s'écriant : « Madame l'aurait-elle pensé ? Auriez-vous imaginé que cet impudent maraut, le maître de cet auberge, a eu l'impudence de me dire, et même de me soutenir en face, que Madame était cette salope, cette vilaine p..... , on l'appelle, je crois, Jenny Cameron, qui court le pays avec le prétendant. Le menteur, l'effronté coquin n'a-t-il pas eu même l'audace de me dire que Madame elle-même le lui avait avoué ; mais j'ai rossé le scélérat d'importance, et lui ai laissé les marques de mes ongles sur son impudent visage. Ma maîtresse, lui dis-je, effronté bélître, ma maîtresse n'est point un gibier à prétendant ; c'est une jeune dame aussi distinguée, d'aussi bonne famille et d'aussi grande fortune qu'il y en ait dans Somerset-Shire. N'avez-vous jamais entendu parler du grand seigneur Western ? Misérable, elle est la seule fille, elle est la seule héritière de tous ses grands biens. Ma maîtresse appelée une vilaine p.... écossaise par un tel misérable !.... Ah ! sans doute j'aurais voulu lui avoir fait sau-

ter la cervelle avec le bowl de punch. »

La plus grande inquiétude de Sophie en cette occasion fut causée par mistriss Honora elle-même, qui avait dans sa fureur découvert qui elle était. Cependant, comme la méprise de l'hôte expliquait suffisamment quelques passages de son discours que Sophie avait d'abord mal interprétés, elle devint un peu plus tranquille sous ce rapport, et ne put même s'empêcher de sourire. Honora entra de nouveau en fureur, et s'écria: « Certes, Madame, je ne pensais pas que Madame eût pu trouver là le mot pour rire. Etre appelée p.... par un vil et impudent coquin de cette espèce! Madame est sans doute fâchée contre moi de ce que j'ai pris son parti; je n'en vois pas d'autre raison, sinon qu'un service pèse, dit-on, à la reconnaissance. Mais, j'en conviens, je n'ai jamais pu souffrir qu'on appelât devant moi ma maîtresse une p...., et je ne le souffrirai jamais. Je suis sûre que Madame est aussi vertueuse qu'aucune autre dame d'Angleterre, et j'arracherai les yeux du premier

vilain, quel qu'il soit, qui osera avoir l'audace de dire le plus petit mot du contraire. Personne n'a jamais pu dire le moindre mal de la conduite d'aucune des dames que j'ai servies. »

Hinc illæ lacrimæ (1). Dans le fait, Honora avait autant d'attachement pour sa maîtresse que la plupart des domestiques en ont, c'est-à-dire.... mais d'ailleurs, son orgueil l'obligeait à soutenir l'honneur de la dame qu'elle servait, car elle pensait que le sien y était fortement attaché. Elle s'imaginait que son importance augmentait en proportion de celle de sa maîtresse, et que l'une ne pouvait être diminuée sans que l'autre en souffrît également.

A ce sujet, lecteur, il faut que je m'arrête un moment pour te conter une histoire. La fameuse Éléonor Gwynn sortant un jour d'une maison où elle venait de faire une petite visite, vit une grande foule assemblée, et son laquais tout couvert de sang et de

(1) Delà ces larmes.

boue. Sa maîtresse lui ayant demandé la raison pour laquelle il était en cet état, il lui répondit : « C'est que je me suis battu, Madame, avec un impudent coquin qu' appelait Madame une p.... — Sot que vous êtes, répliqua mistriss Gwynn, en ce cas vous vous battrez tous les jours de votre vie ; mais, imbécille, tout le monde le sait. —Tout le monde le sait-il ? s'écria le laquais en murmurant, et après avoir fermé la portière de la voiture; quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, on ne m'appellera pas un laquais de p.... ».

La colère de mistriss Honora peut donc paraître assez naturelle, même quand elle n'aurait pas eu d'autre motif. Mais, dans le fait, il en existait un autre, pour lequel nous prierons le lecteur de se rappeler une circonstance dont nous avons fait mention dans la précédente comparaison. Il y a véritablement certaines liqueurs qui, jetées sur nos passions ou sur le feu, produisent des effets précisément contraires à ceux que l'eau produit, puisqu'elles servent à allumer

et à enflammer plutôt qu'à éteindre. Dans ce nombre, on peut compter la liqueur forte que l'on appelle punch. Ce n'était donc pas sans raison que le savant docteur Cheney avait coutume de dire que boire du punch était verser du feu liquide dans son gosier.

Or, mistriss Honora avait malheureusement versé tant de ce feu liquide dans son gosier, que la fumée commença à en monter à son péricrâne et obscurcit les yeux de la raison, qu'on suppose faire là sa résidence, tandis que le feu, en passant de l'estomac au cœur, y enflamma la noble passion de l'orgueil ; ensorte que nous cesserons de nous étonner de l'extrême fureur de la femme de chambre, quoique nous soyons obligés de confesser qu'à la première vue, la cause semble moindre que l'effet.

Sophie et sa cousine firent tout leur possible pour éteindre ces flammes qui avaient menacé d'incendie toute la maison; elles y parvinrent enfin, ou, sans quitter la métaphore précédente, le feu, après avoir con-

sumé toutes les matières combustibles que la langue peut fournir, c'est-à-dire, tous les termes les plus injurieux, s'éteignit de lui-même.

Mais quoique la tranquillité fût rétablie au premier, il n'en était pas ainsi au rez-de-chaussée, où l'hôtesse ressentant vivement le tort fait à la beauté de son mari par les ongles de mistriss Honora, appelait à grands cris la vengeance et la justice. Quant au pauvre homme, qui avait le plus souffert dans le combat, il était parfaitement tranquille. Peut-être le sang qu'il avait perdu avait-il calmé sa colère, car son ennemie ne lui avait pas seulement appliqué les ongles sur les joues, mais lui avait encore donné un coup de poing sur le nez, qui en faisait couler des larmes de sang en grande abondance. Nous pourrions ajouter à cela les réflexions qu'il faisait sur sa méprise. Dans le fait rien n'imposait si absolument silence à son ressentiment, que la manière dont il découvrit alors son erreur; car la conduite de mistriss Honora n'avait fait que le confirmer da-

vantage dans son opinion; mais il venait d'être persuadé par une personne de grande apparence, qui avait une suite nombreuse, que l'une des dames était une femme de qualité et son amie intime.

L'hôte, obéissant aux ordres de cette personne, monta aussitôt, et instruisit nos belles voyageuses qu'un grand seigneur qui était en bas desirait leur faire l'honneur de les visiter. Sophie devint pâle et tremblante à ce message, quoique le lecteur, malgré la bévue de l'hôte, puisse penser qu'il était trop civil pour être de son père; mais la crainte commet tous les jours la même faute que nos juges de paix, et a du penchant à juger avec trop de précipitation sur les plus légères circonstances, sans prendre le tems d'entendre les témoins des deux parties.

Pour répondre donc à la curiosité du lecteur plutôt qu'à ses craintes, nous ne perdrons pas un moment pour l'instruire qu'un pair d'Irlande était arrivé la veille très-tard à l'auberge pour se rendre à Londres; ce seigneur s'étant levé de table en sursaut au

bruit dont nous venons de parler, avait vu la femme de chambre de mistriss Fitz Patrick, et en avait bientôt appris que sa maîtresse, avec laquelle il était lié très-particulièrement, était dans la maison; il n'en fut pas plutôt instruit, qu'il s'adressa lui-même à l'hôte, l'appaisa et l'envoya à la chambre de ces dames, avec des complimens beaucoup plus civils que ceux qui leur furent rendus.

On pourra s'étonner peut-être que la femme de chambre de mistriss Fitz Patrick n'eût pas été la messagère employée en cette occasion; mais nous sommes fâchés de le dire, elle n'était pas pour le moment en état de rendre ce service, ni aucun autre. Le rhum, car c'est ainsi que l'hôte aimait mieux appeler sa distillation d'orge, avait lâchement profité de l'avantage que lui donnait la fatigue du voyage sur cette pauvre fille, et avait donné le plus terrible assaut à ses nobles facultés, dans un moment où elles étaient tout-à-fait hors d'état de résister.

Nous ne peindrons pas cette scène tragique d'une manière trop forte, mais nous nous sommes crus obligés, par cette intégrité historique que nous professons, de rapporter, le plus brièvement possible, un fait que nous nous serions autrement fait un plaisir de taire; car une foule d'écrivains, faute de cette intégrité ou de cette exactitude, pour ne rien dire de pis, laissent souvent au lecteur la peine de démêler ces petites circonstances dans le sein des ténèbres, et le jettent ainsi dans la plus grande perplexité.

Sophie fut bientôt guérie de son effroi par l'entrée du noble pair, qui n'était pas seulement une connaissance intime de mistriss Fitz Patrick, mais réellement un ami très-particulier de cette dame; s'il faut dire la vérité, c'était à son secours qu'elle devait les moyens d'avoir échappé à son mari; car ce seigneur ressemblait à ces chevaliers renommés pour leur galanterie, dont l'histoire héroïque fait mention, et qui ont délivré de prison plus d'une beauté célèbre; il était

aussi acharné contre l'autorité tyrannique trop souvent exercée par les maris et les pères sur de jeunes et charmantes personnes de l'autre sexe, que jamais chevalier errant le fut contre le pouvoir barbare des enchanteurs. A dire vrai, j'ai souvent soupçonné que ces mêmes enchanteurs dont fourmillent tous les romans, n'étaient réellement autres que les maris d'alors, et que le mariage lui-même était peut-être le château enchanté dans lequel on disait que ces beautés étaient renfermées.

Ce seigneur avait une terre dans le voisinage de Fitz Patrick, et s'était lié depuis quelque tems avec la dame. Il n'eut donc pas plutôt été instruit de son emprisonnement, qu'il s'occupa vivement de lui procurer la liberté; projet qu'il exécuta, non en donnant l'assaut au château, suivant l'exemple des héros anciens, mais en corrompant le gouverneur, conformément à la nouvelle tactique, où la ruse est réputée préférable à la valeur, et l'or considéré comme plus irrésistible que le plomb ou l'acier.

La dame n'ayant pas jugé cette circonstance assez importante pour en faire part à son amie, nous n'avions pas voulu alors en instruire le lecteur; nous avions préféré de le laisser un moment supposer qu'elle avait trouvé, ou fabriqué, ou s'était procuré par quelques moyens très-extraordinaires ou même surnaturels, l'argent dont elle s'était servi pour corrompre sa geolière, que d'interrompre son récit par un fait qui lui avait paru trop peu essentiel pour en faire mention.

Le pair, après une courte conversation, ne put s'empêcher de témoigner quelque surprise de rencontrer la dame en cet endroit, et ne put lui taire qu'il avait tout lieu de la croire actuellement à Bath. Mistriss Fitz Patrick lui répondit avec beaucoup de franchise, que l'exécution de son projet avait été arrêtée par l'arrivée d'une personne qu'il n'était pas nécessaire de nommer. « En un mot, ajouta-t-elle, j'ai été atteinte dans la route par mon mari; car, pourquoi affecterai-je de cacher ce que le

monde sait trop à présent ; j'ai eu le bonheur de lui échapper de la manière la plus surprenante, et je vais maintenant à Londres avec cette jeune dame, qui est une de mes proches parentes, et vient d'échapper à un tyran aussi cruel que le mien. »

Le lord concluant de ces derniers mots que ce tiran était encore un mari, fit un discours rempli de complimens pour les deux dames, et tout aussi abondant en invectives contre son propre sexe. Il se permit aussi, il faut le dire, quelques allusions détournées contre l'institution du mariage elle-même, et l'injuste pouvoir qu'elle donne à l'homme sur la portion la plus sensible et la plus parfaite de l'espèce humaine. Il termina son discours par l'offre de sa protection et de son carrosse à six chevaux, qui fut aussitôt accepté par mistriss Fitz Patrick, et enfin à sa vive sollicitation par Sophie.

Tout étant ainsi convenu, le lord se retira, et les dames se mirent au lit où mistriss Fitz Patrick n'entretint sa cousine que des

brillans éloges que méritait le caractère du noble pair, s'étendant surtout très-particulièrement sur le grand amour qu'il avait pour sa femme, disant entr'autres choses, qu'elle le croyait peut-être le seul mari de son rang qui fût réellement fidèle; je vous assure, ma chère Sophie, ajouta-t-elle, que c'est une vertu très-rare parmi les gens de qualité. Ne vous y attendez pas quand vous vous marierez, car, croyez-moi, si vous y comptez, vous serez certainement trompée.

A ces mots, Sophie poussa un léger soupir qui contribua peut-être à lui procurer un songe peu agréable; mais comme elle n'a jamais révélé ce songe à personne, le lecteur ne peut pas s'attendre à le trouver ici.

CHAPITRE IX.

Le matin donne lieu à une assez jolie description. Voiture publique. Politesse des femmes de chambre. Caractère héroïque de Sophie. Sa générosité. La reconnaissance qui en est la suite. Départ de la compagnie, et son arrivée à Londres. Quelques remarques à l'usage des voyageurs.

Ceux des membres de la société qui sont nés pour procurer aux autres les jouissances de la vie, commençaient à allumer leurs chandelles, et se mettaient en devoir de reprendre leurs travaux journaliers pour l'utilité de ceux qui sont nés pour posséder ces jouissances : le vigoureux valet de charrue assiste en ce moment au lever de son camarade de labour, le bœuf. L'artisan industrieux, l'ouvrier diligent quittent leur dur matelas, et la servante joyeuse com-

mence à remettre en ordre les meubles de la salle à manger que les bruyans convives de la veille avaient renversés, tandis que les auteurs de ce désordre se retournent et s'agitent dans leurs lits, ne goûtant qu'un léger sommeil sans cesse interrompu, comme si le duvet même était trop dur pour qu'ils pussent jouir du repos.

Pour me servir d'une phrase plus simple, l'horloge n'eut pas plutôt frappé sept heures, que les dames furent prêtes à se mettre en route, et que, suivant leur desir, milord et son équipage étaient préparés pour les recevoir.

Il s'éleva alors une petite difficulté; c'était de savoir comment milord lui-même ferait la route; car quoique dans les voitures publiques où les voyageurs sont tout simplement considérés comme autant de paquets, l'ingénieux cocher ait le talent d'en faire tenir une demi-douzaine parfaitement à l'aise, bien qu'il n'y ait réellement place que pour quatre; quoiqu'il ait calculé que la grasse aubergiste ou l'alderman bien nourri ne doivent pas tenir plus de place que la

jeune fille la plus menue, ou le petit-maître le plus svelte, cependant, dans ces sortes de voitures, que par distinction on appelle carrosses de maîtres, cette méthode d'empaqueter les gens n'est jamais mise en usage, quoiqu'elles soient souvent beaucoup plus larges que les autres.

Milord voulait terminer sur-le-champ cette difficulté, en faisant la proposition extrêmement galante de monter à cheval, mais mistriss Fitz Patrick n'y voulut pas absolument consentir. Il fut donc arrêté que les abigaïls se relaieraient chacune à leur tour sur l'un des chevaux de milord sur lequel on mit en conséquence une selle de femme.

Tout étant réglé à l'auberge, les dames renvoyèrent leurs premiers guides, et Sophie fit un présent à l'hôte, en partie pour le dédommager de la contusion qu'il avait reçue dans la chute qu'elle lui avait fait faire en descendant de cheval, et de ce qu'il avait souffert de la fureur et des ongles de sa femme de chambre. Ce fut dans ce moment que Sophie s'apperçut pour la prem ère fois d'une perte qui lui causa quelque

chagrin; c'était celle d'un billet de banque de cent livres sterlings, que son père lui avait donné à leur dernière entrevue, et qui, joint à son argent de poche, montant à une somme bien légère, était le seul trésor qu'elle possédât pour le moment; elle chercha partout, remua et secoua tous les meubles, mais inutilement, le billet ne put se retrouver; elle se persuada enfin qu'il était tombé de sa poche dans la chute qu'elle avait eu le malheur de faire en passant par le sentier obscur dont nous avons parlé. Fait qui paraissait d'autant plus probable, qu'elle se souvint alors du dérangement qu'elle avait apperçu dans ses poches, et de l'extrême difficulté avec laquelle elle en avait tiré son mouchoir pour rendre service à mistriss Fitz Patrick, au moment même qui avait précédé sa chute.

Des infortunes de ce genre, quelques inconvéniens qui en puissent résulter, ne peuvent abattre un esprit dans lequel il y a quelque force, si l'avarice ne s'en mêle. Sophie, quoique cet accident ne pût venir plus mal à propos, surmonta sur-le-champ son cha-

grin, et avec sa sérénité, et même son enjouement accoutumés, rejoignit la compagnie. Milord conduisit les dames à sa voiture, ainsi que mistriss Honora, qui après beaucoup de politesses, et un plus grand nombre encore de *chères Mesdames*, céda enfin aux civiles importunités de sa camarade abigaïl, et voulut bien accepter l'honneur de faire le premier relai dans la voiture, où, à dire vrai, elle aurait consenti par la suite à demeurer tout le voyage, si sa maîtresse, après plusieurs avis infructueux, ne l'eût enfin obligée de monter à cheval à son tour.

La voiture se trouvant alors remplie, partit accompagnée par un grand nombre de domestiques, et par deux capitaines de retour de leur garnison, qui avaient accompagné jusque là milord dans sa voiture, et qui l'auraient quittée pour un motif beaucoup moins important que celui d'être utile à deux dames. En ceci ils se conduisirent uniquement comme des hommes bien nés; mais dans toutes les occasions ils étaient prêts à remplir les fonctions de laquais, ou

même de plus viles encore, pour avoir l'honneur de la compagnie de milord, et la jouissance de sa table.

L'hôte était si charmé du présent qu'il avait reçu de Sophie, qu'il se réjouissait plutôt qu'il ne se plaignait de sa contusion et de ses égratignures. Le lecteur sera peut-être curieux de savoir le *quantum* de ce présent, mais nous ne pouvons satisfaire sa curiosité. Quel qu'il fut, il suffit à l'hôte pour l'indemniser complètement, mais il était au désespoir de n'avoir pas su plutôt le peu de cas que Sophie faisait de son argent; car sûrement, disait-il, on aurait pu doubler chaque article de dépense, et elle n'aurait pas chicané sur le mémoire.

Cependant sa femme était loin de tirer la même conséquence de la générosité de Sophie; soit qu'elle ressentît l'injure faite à son mari, plus vivement que lui-même, il est certain qu'elle était moins satisfaite que lui. Allez; mon cher, lui dit-elle, cette dame sait mieux que vous ne l'imaginez le parti qu'on peut tirer de son argent; elle a fort bien pu penser qne nous n'aurions pas

laissé là cette affaire sans quelque satisfaction, et la justice lui aurait coûté infiniment plus cher que cette misérable petite bagatelle qu'elle vous a donnée, et que je m'étonne que vous ayez pu accepter. — Vous êtes toujours fort sage, répliqua son mari, mais aussi vous êtes bien cruelle ; il lui en aurait coûté davantage, j'en conviens, croyez-vous que je ne le sais pas aussi bien que vous ? mais cette somme, ou même une égale à celle que j'ai reçue, serait-elle entrée dans notre poche ? Certainement si mon fils Tom l'avocat vivait encore, je me serais fait un plaisir de mettre une jolie affaire de cette nature entre ses mains ; il en aurait tiré un bon parti ; mais je n'ai plus de parent avocat, et à quoi bon plaiderions-nous pour faire du bien à des gens qui nous sont étrangers ? — Non, sans doute, reprit-elle, vous devez en savoir plus que moi. — Je le crois, reprit-il ; j'imagine que je flaire aussi bien qu'un autre les occasions où il y a de l'argent à gagner. Tout le monde, permettez-moi de vous le dire, n'aurait pas eu l'éloquence nécessaire pour se faire don-

ner cette somme. Notez cela, je vous prie; tout le monde ne serait pas parvenu comme moi à tirer d'elle autant d'argent, notez cela. » La femme applaudit alors à la sagacité de son mari, de concert avec lui ; et ainsi finit la petite conversation qu'ils eurent ensemble à ce sujet.

Nous allons donc prendre congé de ces bonnes gens, et suivre milord ainsi que ses belles compagnes ; ils furent si bien servis sur la route, qu'ils firent quatre-vingt-dix milles en deux jours, et parvinrent le lendemain au soir à Londres, sans qu'il leur fût rien arrivé que la dignité de cette histoire nous permette de raconter à nos lecteurs. Notre plume courra donc sur le papier aussi vîte que nos voyageurs sur la route, et notre histoire arrivera à Londres aussitôt qu'eux. Les bons écrivains doivent imiter en cela le voyageur, qui voulant véritablement s'instruire, proportionne son séjour en chaque endroit aux beautés, aux agrémens et aux curiosités qui s'y trouvent. A Eshur, à Stowe, à Wilton, à Eastbury et au parc de Prior, l'imagination ravie ne trouve pas les

jours assez longs pour admirer tout ce que le pouvoir étonnant de l'art est parvenu à ajouter à la nature. Dans quelques-uns de ces beaux lieux, c'est surtout l'art qui excite notre admiration ; dans d'autres, la nature le dispute à l'art ; mais dans le dernier, elle semble triompher tout-à-fait ; elle s'y montre dans sa plus riche parure, tandis que l'art vêtue avec la simplicité la plus modeste, n'y paraît que pour relever les grâces de son aimable souveraine ; elle y a répandu, en effet, avec le goût le plus exquis, ceux de ses trésors les plus précienx qu'elle a prodigués à cet univers ; ensorte que les beautés qui s'offrent à la vue dans une partie du parc, ne peuvent être surpassées que par celles que l'on rencontre dans un autre.

Le même goût, la même imagination qui s'enivre de volupté à la vue de ces tableaux charmans, peut encore se plaire à des objets d'un mérite inférieur. Les bois, les rivières, les sentiers de Devon et de Dorset attirent les regards et rallentissent la marche du voyageur ; mais bientôt il regagne le tems perdu, en traversant au galop les tristes

bruyères de Bagshot, et cette plaine agréable qui s'étend à l'ouest de Stockbridge, où nul autre objet ne se présente à la vue, dans l'espace de seize milles, qu'un seul arbre, à moins que par pitié pour notre ennui, le ciel ne permette obligeamment aux nuages de se dessiner en formes variées et agréables.

Ce n'est point ainsi que voyagent le commerçant dévoré de la soif de l'or, le juge de paix au regard pénétrant, le docteur élevé à quelque dignité, le marchand de bestiaux lourdement vêtu, et tous les nombreux enfans de l'opulence et de la sottise; ils se laissent cahoter sur leurs chevaux d'un pas absolument égal, à travers les prés fleuris ou les bruyères incultes, ceux-ci mesurant quatre milles et demi par heure avec la plus grande exactitude, les yeux de la bête et ceux de son maître, également dirigés en avant et employés à contempler les mêmes objets, de la même manière. C'est avec une égale admiration que ces bons voyageurs regardent les plus orgueilleux chefs-d'œuvre de l'architecture et ces lourds bâtimens, dont quelque personnage ignoré a embelli

nos villes à riches manufactures, et où des masses de briques amoncelées sont autant de monumens qui attestent que des sommes d'argent y ont été autrefois amoncelées.

Mais, mon cher lecteur, comme nous sommes en ce moment fort pressés de suivre notre héroïne, nous laisserons à ta sagacité le soin de faire l'application de tout ceci. Tu t'en tireras très-facilement sans notre secours; car, quoique nous consentions toujours à te prêter notre assistance dans les endroits difficiles, n'attendant pas de toi, comme quelques autres auteurs, que tu aies recours à la magie pour decouvrir notre pensée, nous n'encouragerons pas cependant ta paresse toutes les fois que ton attention seule pourra suffire à nous comprendre; car tu te trompes beaucoup, si tu t'imagines qu'en commençant ce grand ouvrage nous ayons eu l'intention de ne rien laisser à faire à ta sagacité, ou que, sans exercer quelquefois ce rare talent, tu puisses suivre le cours de cette histoire, avec quelque plaisir ou quelque profit.

CHAPITRE X.

Contenant une ou deux réflexions sur la vertu, et quelques-unes de plus sur le soupçon.

Notre compagnie, à son arrivée à Londres, descendit à l'hôtel de milord. Pendant qu'elle se reposait de la fatigue du voyage, il ordonna à ses domestiques d'aller à la recherche d'un logement pour les deux jeunes dames; car milady n'étant point en ville, mistriss Fitz Patrick ne voulut pas absolument consentir à accepter un lit dans l'hôtel.

Quelques lecteurs condamneront peut-être cette délicatesse extraordinaire, si j'ose le dire, comme l'excès d'une vertu trop circonspecte et trop scrupuleuse; mais nous devons accorder quelqu'indulgence à sa situation, qui, nous sommes forcés de l'avouer, était extrêmement délicate; et,

quand on réfléchit à la malice des langues médisantes, on doit convenir que si elle commit une faute, cette faute était honorable, et telle que toute femme dans la même situation fera bien de l'imiter. Le plus brillantes apparences de vertu, lorsqu'elles ne sont que des apparences, pourront peut-être paraître moins recommandables que la vertu elle-même dénuée de ces apparences; mais cependant elles seront plus généralement approuvées, et tout le monde m'accordera, je crois, qu'excepté dans quelque cas particulier, les femmes ne doivent pas plus négliger les apparences de la vertu que la vertu elle-même.

Un logement s'étant trouvé tout prêt, Sophie accompagna sa cousine pour cette nuit; mais elle était résolue de s'informer dès le lendemain matin en se levant, où logeait la dame sous la protection de laquelle, comme nous l'avons dit précédemment, elle avait eu le projet de se mettre, lorsqu'elle quitta la maison de son père. Son empressement à remplir ce devoir s'é-

tait encore accru à la suite de quelques observations qu'elle avait faites dans la voiture pendant son voyage.

Comme nous ne voudrions, en aucune manière avilir le caractère de Sophie, en la peignant sous les traits odieux d'une personne soupçonneuse, nous sommes presqu'effrayés de l'obligation où nous nous trouvons de découvrir à nos lecteurs les pensées qui remplissaient son esprit relativement à mistriss Fitz Patrick, sur le compte de laquelle elle avait alors très-certainement des soupçons; mais comme ils sont de la nature de ceux qui entrent très-facilement dans l'esprit des hommes les plus malveillans, nous ne croyons pas devoir nous expliquer plus clairement à cet égard, avant d'avoir dit un mot ou deux à nos lecteurs, touchant le soupçon en général.

Il m'a toujours semblé qu'il y en avait de deux espèces distinctes; je fais dériver la première du cœur, l'extrême rapidité de son discernement paraissant dénoter quelqu'impulsion intérieure qui la précède; et ce qui

me le confirme, c'est qu'elle crée souvent son propre objet, voit ce qui n'est pas, et dans ce qui est, toujours plus qu'il n'y a réellement. C'est cette pénétration également profonde et rapide, à laquelle la plus légère apparence de mal ne peut échapper, qui observe non-seulement les actions, mais les paroles et les regards des hommes. Comme elle sort du fond du cœur de l'observateur, elle s'introduit sans résistance dans le cœur de celui qu'elle observe, elle y épie le mal lorsqu'il n'y est pas encore développé; faculté admirable, si elle était infaillible, mais comme il n'y a sur la terre qu'un seul mortel qui ait osé prétendre à ce degré de perfection, l'incertitude d'un discernement aussi subtil, a amené mille malheurs affreux, et les plus cruelles persécutions pour l'innocence et pour la vertu. Je ne peux donc m'empêcher de regarder ce rapide et profond apperçu du mal comme un excès et un mal très-pernicieux lui-même, et je penche d'autant plus vers cette opinion, que pour les raisons que je viens d'énoncer,

j'ai tout lieu de craindre qu'une si vaste pénétration ne provienne d'un mauvais cœur: je pourrais ajouter encore une autre raison, c'est que je ne me suis jamais apperçu que les bons cœurs possédassent cette faculté; en conséquence, j'acquitte absolument Sophie de cette première espèce de soupçon.

La seconde espèce me paraît dériver de la tête; elle n'est autre chose en effet que la faculté de voir ce qui est sous nos yeux, et d'en tirer des conséquences; double faculté que possède nécessairement quiconque a des yeux et du bon sens; elle est aussi ennemie du crime que l'autre l'est de l'innocence, et je ne peux l'envisager sous un jour défavorable, quoiqu'elle puisse se tromper quelquefois, car l'infaillibité n'est pas donnée à la nature humaine. Par exemple, si un mari surprenait sa femme sur les genoux ou dans les bras de quelques-uns de ces jolis petits Messieurs qui professent l'art de la galanterie, je ne crois pas que je le blâmasse beaucoup de conclure quelque chose de plus d'après les familiarités dont il aurait été le té-

moin ; familiarités qu'on traite sans doute avec trop d'indulgence, en les appellant *des libertés innocentes*. Le lecteur n'aura pas de peine à se rappeler un grand nombre d'exemples de ce genre. Je n'en ajouterai qu'un que quelques personnes pourront juger contraire à la morale chrétienne, et que je ne puis m'empêcher de croire facile à justifier ; c'est le soupçon qu'un homme est capable de faire ce qu'il a déjà fait : s'il faut dire la vérité, je crois que Sophie était coupable de cette espèce de soupçon, et d'après cela elle avait en effet conçu l'opinion que sa cousine n'était pas réellement plus sage qu'il ne fallait.

Voici le fait, à ce qu'il me semble. Mistriss Fitz Patrick avait sagement observé que la vertu d'une jeune femme dans le monde, est dans la même situation qu'un pauvre lièvre, qui toutes les fois qu'il se hasarde dans la plaine, est sûr de rencontrer des ennemis : elle ne se fut donc pas plutôt déterminée à saisir la première occasion de se dérober à son mari, qu'elle prit le parti

de se mettre sous la protection d'un autre : et qui pouvait-elle choisir aussi convenablement pour son protecteur, qu'un homme de qualité, fort riche, rempli d'honneur, et qui indépendamment de cette disposition courageuse qui porte les hommes à la chevalerie errante, c'est-à-dire, à se déclarer les champions de la beauté malheureuse, avait souvent témoigné le plus vif attachement pour elle, et lui en avait déjà donné toutes les preuves qui étaient en son pouvoir.

Mais comme la loi a imprudemment omis de créer cet emploi de vice-mari, ou gardien d'une femme échappée à son mari; et comme la malveillance est toujours disposée à donner une dénomination plus défavorable à celui qui se charge de remplir cette fonction volontairement, il fut convenu que milord rendrait toutes sortes de bons offices à la dame, mais en secret et sans se charger publiquement du rôle de son protecteur; il fut arrêté en outre, que pour ôter tout soupçon, elle se rendrait sur-le-champ à Bath, et que milord irait d'abord à Londres, d'où

il repartirait pour aller la rejoindre par ordonnance du médecin.

Sophie fut bientôt instruite de tout cet arrangement, non que mistriss Fitz Patrick le lui eût dit ou le lui eût fait connaître par sa conduite, mais par milord, infiniment moins expert que la bonne dame à garder un secret : et peut-être le secret exact que mistriss Fitz Patrick avait gardé sur ce sujet dans son récit, ne servit-il pas peu à fortifier les soupçons qui venaient de s'élever dans l'esprit de sa cousine.

Sophie trouva très-aisément la dame qu'elle cherchait ; car il n'y avait pas dans toute la ville un porteur de chaise à qui sa maison ne fût parfaitement bien connue. Ayant reçu, en réponse à son premier message, la plus pressante invitation, elle se hâta de l'accepter. Il faut avouer que mistriss Fitz Patrick ne poussa pas plus loin que la civilité ne l'exigeait, les instances qu'elle fit à sa cousine pour la retenir, soit qu'elle se doutât du soupçon dont nous venons de parler, et qu'elle lui en sût mauvais gré,

soit par tout autre motif, il est certain qu'elle avait autant de désir de se séparer d'avec Sophie, que Sophie elle-même pouvait en avoir de la quitter.

Notre héroïne, au moment où elle vint prendre congé de sa cousine, ne put s'empêcher de lui donner un petit conseil; elle la conjura, au nom du ciel, de prendre garde à elle, et de considérer dans quelle situation délicate elle était; espérant, ajouta-t-elle, qu'on pourrait trouver quelque moyen de la reconcilier avec son mari. Vous devez vous rappeler, ma chère, lui dit-elle, la maxime que ma tante Western nous a si souvent répétée : que toutes les fois que l'union conjugale est troublée, et la guerre déclarée entre le mari et la femme, il y a toujours de l'avantage à celle-ci à faire la paix, quelques conditions qui lui soient imposées; ce sont les propres mots de ma tante, et vous savez qu'elle a beaucoup d'expérience du monde. Mistriss Fitz Patrick lui répondit avec un sourire de mépris : ne craignez rien, mon enfant, et prenez garde

à vous-même, car vous êtes plus jeune que moi; j'irai vous voir dans quelques jours; mais, ma chère Sophie, permettez-moi de vous donner à mon tour un petit conseil: gardez votre rôle de *Graveairs* pour la campagne; croyez-moi, vous auriez extrêmement mauvaise grâce à le jouer en cette ville.

Ainsi se séparèrent les deux cousines, et Sophie se rendit sur-le-champ chez lady Bellaston, où elle reçut l'accueil le plus tendre et le plus poli. Cette dame avait pris beaucoup d'inclination pour elle lorsqu'elle l'avait vue chez sa tante Western. Elle éprouva réellement la joie la plus vive à la revoir, et ne fut pas plutôt instruite des raisons qui l'avaient engagée à quitter son père et à s'enfuir à Londres, qu'elle applaudit hautement à son bon sens et à son courage. Après avoir beaucoup remercié Sophie de la bonne opinion qu'elle avait conçue d'elle, et dont elle lui donnait des preuves en choisissant sa maison pour asile,

elle lui promit toute la protection qui dépendait d'elle.

Maintenant que nous avons remis Sophie en mains sûres, je suppose que le lecteur nous permettra de l'y laisser en dépôt pour quelque tems, et de jeter un regard sur les autres personnages, notamment sur le pauvre Jones, que nous avons laissé assez longtems faire pénitence de ses fautes passées, qui, comme cela est dans la nature du vice, étaient elles-mêmes une suffisante punition pour lui.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

TOM JONES.

LIVRE XII

Contenant le même espace de tems que le précédent.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on distingue ce qui doit être considéré comme plagiat dans un auteur moderne, de ce qui doit être considéré comme une prise légitime.

Le lecteur instruit doit avoir observé que dans le cours de cet important ouvrage, je me suis souvent approprié des passages des meilleurs auteurs anciens, sans citer les originaux, et sans faire la moindre mention des livres d'où je les avais empruntés.

Cette manière d'écrire est placée sous un jour très-convenable par l'ingénieux abbé Bannier, dans la préface de sa Mythologie, ouvrage d'une grande érudition et rempli de jugement. On remarquera aisément, dit-il, que j'ai souvent eu beaucoup plus d'égard pour le lecteur que pour ma propre réputation; car un auteur est sans doute infiniment honnête pour le lecteur, quand, à sa considération, il supprime les citations savantes qui se trouvent sur son chemin, et qui ne lui auraient coûté que la peine de les transcrire.

Remplir un ouvrage de morceaux ainsi détachés, c'est à mon sens, se rendre coupable d'une filouterie manifeste envers les savans, qui, induits en erreur par de tels moyens, achètent une seconde fois par fragmens et en détail ce qu'ils ont déjà en gros, sinon dans leur mémoire, au moins sur les tablettes de leur bibliothèque. Cela est encore plus cruel pour les ignorans, qui sont ainsi exposés à payer pour ce qui ne peut leur être d'aucune utilité. Un écrivain qui entremêle ses ouvrages d'une grande quantité de grec et de latin, traite nos dames et nos jolis messieurs

comme le font les huissiers-priseurs, qui souvent arrangent les lots de leurs ventes de manière que, pour vous procurer ce dont vous avez besoin, vous êtes obligé d'acheter à la fois ce qui ne vous sera jamais d'aucun usage.

Cependant comme il n'est pas de conduite si belle et si désintéressée qui ne puisse être mal interprêtée par l'ignorance, ou présentée sous un faux jour par la méchanceté, j'ai quelquefois été tenté de sauver ma réputation aux dépens de mes lecteurs, et de transcrire l'original, ou au moins de citer le chapitre et le vers, toutes les fois que j'ai fait usage de la pensée ou de l'expression d'un autre. Je ne sais pas même en vérité si je n'ai pas souvent souffert par la méthode contraire, et si en supprimant le nom de l'auteur original, je n'ai pas été plutôt soupçonné de plagiat que loué pour avoir agi conformément au motif estimable qui dirigeait le français justement célèbre que je viens de citer.

Pour obvier désormais à tous les reproches de cette nature, je confesse ici la vérité du fait, et vais tâcher de m'en justifier. Les anciens peuvent être considérés comme de ri-

ches communes, où quiconque a la plus pétite propriété sur le Parnasse, a le droit et la liberté d'aller engraisser sa muse; ou bien, pour mieux éclaircir la chose, nous autres modernes sommes aux anciens ce que le pauvre est au riche. Par pauvre, j'entends ici ce corps nombreux et respectable que nous appelons, en anglais, la populace: or, quiconque a eu l'honneur d'être admis à un certain dégré d'intimité auprès de cette populace, doit savoir que c'est une de ses maximes établies de piller sans aucun scrupule leurs riches voisins, et que cela n'est considéré parmi eux ni comme un péché, ni comme une chose honteuse. Ils agissent si constamment et avec un tel concert d'après cette maxime, que, dans presque toutes les paroisses du royaume, il y a une espèce de confédération toujours subsistante contre une certaine personne opulente, nommée le seigneur, dont la propriété est considérée par tous ses voisins pauvres, comme un butin qu'ils sont libres de partager: et comme ils se sont persuadés qu'il n'y a pas le plus léger mal à de pareilles déprédations, ils regardent comme un point d'hon-

meur et une obligation morale de ne jamais se dénoncer les uns les autres, et de se préserver ainsi réciproquement en toute occasion du châtiment qui leur serait infligé.

Ainsi les anciens, tels qu'Homère, Virgile, Horace, Cicéron et beaucoup d'autres, doivent être considérés par nous autres écrivains, comme autant de riches seigneurs chez qui nous autres pauvres du Parnasse, réclamons la coutume immémoriale de prendre tout ce qui peut nous convenir. Je demande cette liberté pour moi, et ne suis pas moins prêt à l'accorder à mes pauvres voisins. Tout ce que j'exige de mes frères, et je leur fais la même promesse, c'est de nous garder mutuellement cette inviolable fidélité qui distingue la populace. Nous voler les uns les autres serait en effet nonmons criminel qu'indécent; car, je ne crains point de le dire, ce serait, dans toute la force du terme, voler le pauvre et quelquefois peut-être de plus pauvres que nous, ou, pour représenter ce crime sous ses couleurs les plus odieuses, ce serait voler l'hôpital.

Puisqu'après l'examen le plus sévère, ma-

conscience ne me reproche aucun larcin de cette misérable espèce, je me borne donc à me confesser coupable de la première accusation, et je déclare que je ne me ferai jamais le moindre scrupule de m'approprier tout passage à ma convenance, que je trouverai dans un ancien auteur, sans citer le nom de l'auteur dont je l'aurai pris. Je dis plus, je réclame absolument la propriété de tous les passages de cette nature, dès le moment que je les ai transcrits dans mes ouvrages, et j'attends de tous mes lecteurs qu'ils les regardent dorénavant comme entièrement à moi. Je ne desire d'ailleurs leur consentement à ma demande qu'à une seule condition, c'est que je garderai la plus parfaite fidélité à mes pauvres frères, et que si jamais je leur emprunte quelque chose du peu qu'ils possèdent, je ne manquerai jamais d'y mettre leur marque, afin que dans tous les tems ce peu soit toujours prêt à être rendu au légitime propriétaire.

On ne saurait trop blâmer l'omission de cette formalité dans un M. Moore, qui ayant précédemment emprunté quelques vers de Pope et compagnie, prit encore la liberté

d'en copier six, qu'il mit dans sa comédie des *Modes Rivales*. M. Pope les retrouva très-heureusement dans ladite comédie, et s'en ressaisissant avec violence comme d'une propriété à lui, il les retransporta dans ses propres ouvrages; et pour surcroît de punition, il emprisonna ledit Moore dans l'affreux dongeon de la Dunciade, où sa malheureuse mémoire reste encore et restera éternellement; punition que méritait à juste titre un procédé aussi déloyal que le sien dans le commerce poétique.

CHAPITRE II,

Où, quoique M. Western ne trouve pas sa fille, il trouve quelque chose qui met fin à sa poursuite.

Il faut nous en retourner maintenant à l'auberge d'Upton, d'où nous suivrons les pas de M. Western. Comme son voyage ne sera pas long, nous aurons alors tout le loisir de nous occuper de notre héros.

Le lecteur voudra bien se rappeler que M. Western quitta l'auberge dans un transport de fureur pour se mettre à la poursuite de sa fille. Le valet d'écurie l'ayant informé qu'elle avait traversé la Savern, il passa aussi cette rivière avec sa suite et prit le grand galop, jurant la plus terrible vengeance contre la pauvre Sophie, s'il pouvait parvenir à la rejoindre.

Il arriva bientôt à un carrefour en forme

de croix ; il s'y arrêta un moment pour y tenir un petit conseil de guerre, après lequel il laissa au hasard le soin de le diriger dans sa poursuite, et prit sur-le-champ la route de Worcester.

Il avait fait deux milles environ sur cette route, quand il se mit à se lamenter très-amèrement, en s'écriant à plusieurs reprises : « Quel désespoir ! sûrement il n'y a jamais eu d'hommes aussi malheureux que moi ; » et puis il lâcha une bordée de juremens et d'imprécations.

Le ministre qui l'accompagnait essaya de le consoler en cette occasion. « Ne vous chagrinez pas, lui dit-il, comme ceux qui n'ont plus d'espérance. Quoique nous n'ayons pas encore pu rejoindre notre jeune dame, nous devons déjà regarder comme un bonheur d'avoir réussi à suivre ses traces jusqu'ici. Probablement elle sera bientôt fatiguée et s'arrêtera dans quelqu'auberge pour y reprendre de nouvelles forces, et dans ce cas, d'après toutes les présomptions morales, vous serez très-incessamment *compos voti* (1). »

(1) Au comble de vos vœux.

« Ah! bien oui, répondit Western, que le diable emporte la coquine; je déplorais la perte d'une si belle matinée pour la chasse. Il est cruellement dur de perdre un des jours les plus beaux de la saison, suivant toute apparence, et surtout après une aussi longue gelée. »

Soit que la fortune, qui montre de tems en temps quelque compassion pour les malheureux qu'elle persécute de mille manières plus bizarres les unes que les autres, eût pris pitié de M. Western, soit qu'ayant résolu de ne pas le laisser rejoindre sa fille, elle eût eu le projet de l'en dédommager de quelqu'autre manière, à peine eût-il prononcé les paroles que nous venons de rapporter, qu'une meute de chiens fit entendre sa voix mélodieuse à peu de distance. Le cheval de M. Western et son cavalier dressèrent aussitôt tous deux les oreilles, et M. Western s'écria : « La bête est passée, elle est passée; le diable m'emporte si elle n'est pas passée. » Tout en disant ces mots il enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval, qui n'en avait pas besoin, ayant à cet égard, il faut le dire, la même inclination que son maître: alors toute la compagnie

traversant un champ de blé, se mit à galopper droit aux chiens, en faisant un concert de *tayaut*, *tayaut*, tandis que le pauvre ministre faisait l'arrière-garde, en se récriant sur cette folle diversion.

Ainsi la belle Grimalkin que, si l'on en en croit la fable, Vénus, à la prière d'un amant passionné, métamorphosa de chatte en jolie femme, n'apperçut pas plutôt une souris, que se rappelant ses anciens jeux, et conservant encore ses anciennes habitudes, elle sauta du lit de son mari pour poursuivre le petit animal.

Que devons-nous entendre par cette fable? non, que la jolie mariée fut mécontente des caresses de son nouvel époux, encore ivre d'amour : car, bien qu'on ait remarqué que les chats sont sujets à l'ingratitude, il est de certaines occasions où les chattes (1) sont reconnaissantes. La vérité est, comme l'ingénieux sir Roger l'Estrange l'observe dans ses profondes réflexions, que, si vous chassez la nature par la porte, elle reviendra par la fe-

(1) Le texte dit : Women too.

nêtre, et qu'une chatte, quoique devenue femme, continuera à prendre des souris. Nous ne devons donc pas accuser M. Western de manquer d'amour pour sa fille, car il en avait réellement beaucoup, mais considérer qu'il était gentilhomme et chasseur, et nous pouvons ensuite lui appliquer la fable ci-dessus et les judicieuses réflexions auxquelles elle a donné lieu.

Les chiens couraient ventre à terre, comme on dit, et M. Western les poursuivait en franchissant haies et fossés, avec ses vociférations, son ardeur et sa gaîté accoutumées. L'idée de Sophie ne vint pas même une seule fois se mêler au plaisir qu'il goûtait à cette chasse, l'une des plus belles, disait-il, qu'il eût jamais vues : elle mériterait, ajouta-t-il en jurant, qu'on fit cinquante milles pour en jouir. M. Western ayant oublié sa fille, nous n'aurons pas de peine à croire que les domestiques oublièrent leur maîtresse : et le ministre, après s'être dit à lui-même en latin combien il était étonné de tout cela, finit comme tous les autres par oublier la jeune dame, et tout en trottant à quelque distance de la com-

pagnie, se mit à méditer sur un point de doctrine dont il devait entretenir ses paroissiens le dimanche suivant.

Le gentilhomme à qui les chiens appartenaient, fut extrêmement charmé de l'arrivée de son confrère gentilhomme et chasseur. Car tous les hommes approuvent dans les autres le genre de mérite qu'ils possèdent eux-mêmes, et personne n'était plus versé que M. Western dans la science de poursuivre un animal dans la plaine, et ne possédait à un plus haut dégré le talent d'encourager les chiens par ses cris et d'animer la chasse par ses *tayaut*, *tayaut*.

Les chasseurs, dans la chaleur de l'action, sont beaucoup trop préoccupés pour songer le moins du monde à être polis, et même à remplir les devoirs de l'humanité les uns envers les autres. Car s'il arrive à l'un d'eux de tomber dans un fossé ou dans une rivière, les autres passent sans y prendre garde et l'abandonnent communément à sa fatale destinée. Il ne faut donc pas s'étonner si les deux gentilshommes, quoique galoppant souvent côte à côte, ne se dirent pas un seul mot. Cepen-

dant le maître de la chasse appercevait clairement et admirait le jugement exquis que montrait l'étranger à redresser les chiens quand ils étaient en faute, et concevait delà une très-haute opinion de son mérite : le nombre de ceux qui le suivaient ne lui inspirait pas un respect moins profond pour sa qualité. Aussitôt donc que la chasse fut finie par la mort du petit animal qui en avait été l'objet, les deux gentilshommes vinrent à la rencontre l'un de l'autre, se saluèrent et se complimentèrent à la manière des gentilshommes campagnards.

Leur conversation fut assez piquante, et telle que nous la rapporterons peut-être dans un supplément ou quelqu'autre part, mais comme elle ne concerne aucunement cette histoire, nous ne pouvons prendre sur nous de lui donner place ici. Elle se termina par une seconde chasse et celle-ci par une invitation à dîner. Le dîner fini, l'on se mit à boire avec courage, et M. Western s'endormit profondément.

Il ne se trouva pas ce soir-là de force à soutenir la concurrence de son hôte, ni du

ministre Supple. La fatigue violente qu'avait éprouvée son esprit, ausi bien que son corps, suffisait pour l'excuser, sans déroger le moins du monde à sa haute réputation de buveur intrépide. Dès la troisième bouteille, il était en effet, pour me servir d'une expression vulgaire, ivre mort, et tellement anéanti, que quoiqu'on ne le portât au lit que long tems après, le ministre le considéra dès-lors comme absent, et qu'après avoir instruit leur hôte de tout ce qui concernait Sophie, il profita de la circonstance pour l'engager à le seconder, lorsqu'il presserait le lendemain matin M. Western de retourner chez lui ; ce qui lui fut promis.

Le lendemain matin en effet M. Western ne fut pas plutôt réveillé qu'il demanda un verre de sa boisson accoutumée et ses chevaux pour recommencer sa poursuite. M. Supple se mit aussitôt à l'en dissuader et leur hôte le seconda si utilement qu'ils l'emportèrent enfin et que M. Western consentit à retourner chez lui; il céda surtout à cet argument : c'est qu'il ne savait quel chemin prendre et qu'il pouvait tout aussi bien, et

plus probablement encore, s'éloigner de sa fille que s'en rapprocher. Il prit alors congé de son confrère le chasseur, et après avoir témoigné une grande joie de ce que la gelée était finie, motif le plus puissant de tous peut-être pour lui faire hâter son retour, il se remit en route, ou plutôt il reprit celle de Somerset-Shire, non sans avoir d'abord dépêché une partie de sa suite à la recherche de Sophie, à laquelle il adressa, par la même occasion, les plus violentes imprécations que sa rage put inventer.

CHAPITRE III.

Jones quitte l'auberge d'Upton : ce qui se passe sur la route entre Partridge et lui.

Enfin nous voilà encore revenus à notre héros et, à dire vrai, nous avons été obligés de le quitter si long-tems, que, considérant l'état où nous l'avons laissé, je crains bien que beaucoup de nos lecteurs n'en aient conclu que nous avions le projet de l'abandonner pour toujours; sa situation étant de la nature de celles dans lesquelles les gens prudens cessent assez communément de demander des nouvelles de leurs amis, de peur d'avoir le chagrin d'apprendre qu'ils se sont pendus.

Mais dans le fait, si nous n'avons pas toutes les vertus, je dirai hardiment que nous n'avons pas non plus tous les vices d'un caractère prudent; et quoiqu'il ne soit pas aisé de concevoir une situation beaucoup plus misérable que celle où se trouve en ce moment le pauvre Jones, nous allons revenir à lui et lui

enir aussi fidelle compagnie que si la fortune l'avait placé dans la position la plus brillante.

Or donc, M. Jones et son compagnon Partridge quittèrent l'auberge peu de minutes après le départ de M. Western, et suivirent la même route à pied, le valet d'écurie leur ayant dit qu'il n'y avait pas moyen de se procurer, pour le moment, des chevaux à Upton. Ils marchaient tous deux, le cœur également oppressé; car quoique leur chagrin provînt de causes fort différentes, tous deux étaient réellement malheureux, et si Jones soupirait amèrement, Partridge grognait tristement à chaque pas.

Quand ils arrivèrent à ce chemin en croix où Western s'était arrêté pour tenir conseil, Jones s'arrêta aussi, et se tournant vers Partridge, lui demanda son opinion sur la route qu'il fallait suivre. « Ah Monsieur! répondit Partridge, je souhaiterais que Monsieur voulût suivre mon conseil. — Pourquoi ne le suivrais-je pas, reprit Jones? Que m'importe maintenant où je vais et ce que je deviendrai? — Mon avis donc, dit Partridge, est que vous fassiez sur-le-champ volte-face et que

vous vous en retourniez à la maison. Car quiconque a une maison comme celle de Monsieur où il peut s'en retourner, doit-il ainsi courir les champs comme un vagabond. Je vous demande pardon, *sed vox ea sola reperta est* (1). »

« Hélas ! s'écria Jones, je n'ai plus de maison où je puisse m'en retourner. Mais quand mon ami, mon père voudrait me recevoir, pourrais-je supporter le pays que Sophie a quitté. Cruelle Sophie ! Cruelle ? non ; je ne dois blâmer que moi seul : non, c'est toi, maraut, que je dois blâmer. Que le diable t'emporte, sot, imbécille que tu es. Tu m'as perdu et je veux t'arracher l'ame. » A ces mots il saisit avec fureur le pauvre Partridge au collet et le secoua plus rudement qu'aucun accès de fièvre ou de peur n'avait encore fait auparavant.

Partridge tomba à genoux, tremblant, et cria miséricorde, en jurant qu'il n'avait pas eu de mauvaise intention ; Jones, après l'a-

(1) Mais je ne trouve pas autre chose à vous conseiller.

voir regardé un moment d'un œil farouche, le lâcha et tourna sa rage contre lui-même, avec un tel excès que si elle fût tombée sur son compagnon, elle eût certainement mis fin à son existence ; ce que la crainte seule de cet accident avait presque déjà fait.

Nous prendrions volontiers la peine de décrire en détail toutes les folies que fit Jones en cette occasion, si nous étions bien assurés que le lecteur voulût aussi prendre la peine de les lire : mais comme nous craignions qu'après tout le travail que nous aurait coûté la peinture de cette scène, ledit lecteur n'eût quelque propension à ne pas la lire, nous nous sommes épargné cet embarras. S'il faut tout dire, c'est par cette seule raison que nous nous sommes fait la très-grande violence de mettre des bornes à l'extrême fécondité de notre génie, et que nous avons retranché de notre ouvrage une foule d'excellentes descriptions qui s'y seraient trouvées sans cela. Et ce soupçon, il faut avoir l'honnêteté d'en convenir, provient, ce qui arrive assez généralement, de la corruption de notre cœur : car,

il nous est arrivé à nous même de nous trouver dans l'affreuse nécessité de sauter un grand nombre de pages, en parcourant nos historiens volumineux.

Il nous suffira donc de dire tout simplement que Jones, après avoir joué le rôle d'un fou pendant quelques momens, revint peu à peu à lui même, et qu'ensuite se tournant vers Partridge, il lui demanda franchement pardon de la manière dont il l'avait traité dans la violence de sa colère, mais il finit par le prier de ne lui plus reparler de son retour; car il était résolu de ne jamais revoir le lieu où il était né.

Partridge pardonna sans peine et promit de tout son cœur d'obéir à l'injonction qui venait de lui être faite. Jones alors s'écria vivement : « Puisqu'il m'est absolument impossible de suivre plus loin les traces de mon ange, je veux suivre celles de la gloire. Allons, mon brave garçon, partons sur-le-champ pour l'armée. C'est une cause glorieuse, pour laquelle je sacrifierais volontairement ma vie, même quand j'estimerais qu'elle valût la peine d'être conservée. » En disant ces mots, il

prit sur-le-champ la route contraire à celle que M. Western avait suivie, et par un pur hasard, il se trouva dans celle que Sophie avait prise.

Nos voyageurs marchèrent un mille entier sans se dire un seul mot, quoique Jones murmurât je ne sais quoi entre ses dents. Quant à Partridge, il gardait le plus profond silence; car il n'était peut-être pas parfaitement revenu de son premier effroi. D'ailleurs il craignait de provoquer son ami à un second accès de fureur, d'autant plus qu'il commençait à former un soupçon qui ne causera pas peut-être beaucoup d'étonnement au lecteur. En un mot, il commençait à croire que Jones était absolument fou.

Enfin, Jones, fatigué de son monologue, s'adressa à son compagnon et lui reprocha sa taciturnité. Le pauvre homme s'en excusa très-honnêtement sur sa crainte de l'offenser. Jones ayant de son mieux dissipé cette crainte par les promesses les plus fortes, Partridge redonna l'essor à sa langue, qui peut-être n'eut pas moins de plaisir à recouvrer sa liberté qu'un jeune poulain à qui l'on ôte la

bride du col et qu'on lâche dans un pâturage.

Comme il était interdit à Partridge de reprendre le sujet qui l'intéressait le plus, il se mit à traiter celui qui tenait immédiatement après le premier rang dans son esprit, je veux dire l'homme de la montagne. « Certainement, Monsieur, dit il, il n'a jamais existé d'homme qui s'habille et vive d'une manière si étrange et si différente des autres hommes. D'ailleurs sa nourriture, comme dit la vieille femme, est presqu'entièrement d'herbages, et c'est plutôt celle d'un cheval que d'un chrétien. De plus, l'aubergiste d'Upton prétend que tous les voisins ont de lui des idées très-effrayantes. Il me roule dans la tête une pensée assez singulière, c'est que ce doit être quelque esprit qui peut-être nous aura été envoyé pour nous donner un avertissement utile. Et qui sait si tout ce qu'il nous a raconté du combat où il a été, du malheur qu'il a eu d'y être fait prisonnier, du grand danger qu'il a couru d'être pendu, n'était pas une sorte d'avertissement pour nous, dans la circonstance où nous nous trouvons. Ajoutez à cela que je n'ai rêvé que de combats toute la nuit

dernière et qu'il me semblait que le sang coulait de mon nez comme le vin d'un robinet. En vérité, Monsieur, *infandum, regina, jubes, renovare dolorem* (1). »

« Ton histoire, Partridge, répondit Jones, est presqu'aussi mal appliquée que ton latin. Rien ne doit arriver plus probablement que la mort à ceux qui vont au combat. Peut-être y succomberons-nous tous deux.... et qu'importe? — Qu'importe, reprit Partridge? comment donc? quand je serai mort, tout sera fini pour moi. Que m'importe la cause pour laquelle on se bat, ou de quel côté restera la victoire, si je suis tué? Je n'en tirerai aucun avantage. Toutes les sonneries de cloches, tous les feux d'artifice ne sont plus rien pour celui qui est à six pieds sous terre. Ce sera donc la fin du pauvre Partridge? — Et la fin du pauvre Partridge, s'écria Jones, ne doit-elle pas arriver un jour ou l'autre. Puisque vous aimez le latin, je vais vous dire

(1) Puisque vous l'ordonnez, j'obéis, grande reine,
Mais c'est renouveler mes mortelles douleurs.

quelques beaux vers d'Horace qui inspireraient du courage au plus poltron :

Dulce et decorum est pro patriâ mori.
Mors et fugacem persequitur virum,
Nec parcit imbellis juventæ
Poplitibus, timido que tergo.

« Je vous prie de m'en faire la construction, dit Partridge, car Horace est un auteur difficile, et je ne puis comprendre ses vers, de la manière dont vous les récitez. »

« Je vais t'en dire une mauvaise imitation, ou plutôt une paraphrase de ma façon, dit Jones, car je ne suis qu'un poëte médiocre.

Il est doux, il est beau de mourir pour la gloire;
A son pays heureux de laisser la victoire.
Dans l'ardeur des combats, la cruelle Atropos
Poursuit, d'un pas égal, le lâche et le héros.

« Cela est très-certain, dit Partridge, oui, sans doute, *mors omnibus communis* (1), mais il y a une grande différence entre mourir dans son lit après un grand nombre d'années, comme de bons chrétiens, au milieu

(1) La mort est pour tout le monde.

de tous nos amis qui pleurent autour de nous, ou d'être tué d'un coup de fusil aujourd'hui ou demain, comme un chien enragé, ou peut-être haché en vingt morceaux à coups de sabre, et cela avant de nous être repentis de tous nos péchés. O Dieu! ayez pitié de nous. Il faut convenir que les soldats sont une méchante race d'hommes. Je n'ai jamais aimé avoir à faire avec eux : j'ai toujours eu de la peine à les regarder comme des chrétiens : on n'entend parmi eux que des juremens et des imprécations. Je desire que Monsieur se repente de son projet, je souhaite de tout mon cœur que vous vous en repentiez avant qu'il soit trop tard, et que vous ne pensiez plus à aller vous fourrer parmi eux. La mauvaise compagnie corrompt les bonnes mœurs : voilà ma principale raison. Or, quant à ce que nous disions tout à l'heure, je n'ai pas plus peur qu'un autre, non. Quant à cela, je sais que tout homme doit mourir; mais cela n'empêche pas qu'un homme ne puisse vivre un grand nombre d'années. Moi, par exemple, je suis un homme de moyen âge et je puis vivre encore long-tems. J'ai lu

qu'il y avait des gens qui avaient vécu cent ans, et quelques-uns en assez grande quantité par delà cent ans. Non que j'espère, je veux dire, que je me promette d'arriver à ce grand âge; mais quand je n'irais qu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix, le ciel en soit loué, ce serait encore avoir fait un beau chemin. Je n'ai pas plus peur de mourir qu'un autre; mais sûrement, tenter la mort, avant que notre heure soit venue, me paraît une audace et une impiété affreuses. Encore, s'il en devait résulter quelque bien; mais quelque soit la cause pour laquelle on se bat, quel grand bien peuvent y faire deux personnes? Quant à moi, je n'y entends rien du tout; je n'ai pas tiré un coup de fusil dix fois en ma vie; encore, il n'était pas chargé à balle. Quant à l'épée, je n'ai jamais appris à faire des armes, et je ne saurais la manière de m'en servir. Et puis il y a des canons sur le chemin desquels on peut bien dire qu'on ne peut aller se fourrer sans la présomption la plus impardonnable. Il n'y a qu'un fou.... Je vous demande pardon; sur mon ame, je n'avais pas le projet de vous offenser : n'allez pas vous mettre une

seconde fois en colère, je vous en conjure. »

« Ne crains rien, Partridge, dit Jones, je suis maintenant si bien convaincu de ta poltronnerie, que tu ne peux plus m'offenser en aucune façon. — Monsieur, répondit-il, peut m'appeler poltron ou tout ce qu'il lui plaira; si un homme est un lâche pour aimer à dormir dans sa peau toute entière, *non immunes ab illis malis sumus* (1); je n'ai jamais lu dans la grammaire, qu'un homme ne puisse être un homme de bien sans combattre : *vir bonus est quis? qui consulta patrum, qui leges jura que servat.* (2) Pas un mot de combats, et je suis si sûr que l'Écriture est entièrement contraire à cette manie, qu'un homme ne me persuadera jamais qu'il soit bon chrétien, tandis qu'il verse le sang des chrétiens. »

---

(1) Nous ne sommes pas exempts de ce défaut.

(2) Quel est l'homme vertueux? Celui qui suit les conseils de ses pères, qui observe les lois et les usages de son pays.

CHAPITRE IV.

Aventure d'un mendiant.

Partridge avait à peine prononcé les derniers mots de cette sage et pieuse doctrine, qui termine le chapitre précédent, que les deux voyageurs arrivèrent à un chemin en croix, où ils trouvèrent un pauvre boiteux couvert de haillons, qui leur demanda l'aumône. Partridge le repoussa avec beaucoup de dureté, en lui disant que chaque paroisse devait avoir soin de ses pauvres. Jones alors éclata de rire, et demanda à Partridge s'il n'avait pas honte de n'avoir aucune charité dans le cœur, quand il avait tant de charité à la bouche. « Votre religion, lui dit-il, vous sert seulement à excuser vos fautes, mais ne vous excite aucunement à la vertu. Un homme qui est réellement chrétien peut-il s'abstenir de

soulager un de ses frères dans une situation aussi misérable ! » et en même tems mettant la main à sa poche, il donna un scheling au pauvre malheureux.

« Monsieur, dit le mendiant après l'avoir remercié, j'ai dans ma poche une chose curieuse, que j'ai trouvée à deux milles d'ici : s'il vous faisait plaisir de l'acheter. Je ne me hasarderais pas de la faire voir à tout le monde, mais comme vous êtes un gentilhomme si bon et si charitable pour les pauvres, vous ne soupçonnerez pas un homme d'être un voleur, par cela seul qu'il est pauvre.» Il tira alors de sa poche un petit portefeuille à filets d'or, et le remit entre les mains de Jones.

Jones l'ouvrit aussitôt, et, devinez, lecteur, ce qu'il éprouva, en voyant à la première page les mots *Sophie Western*, écrits de sa belle main ? Il n'eut pas plutôt lu ce nom, qu'il le pressa contre ses lèvres, et ne put s'empêcher, malgré les spectateurs, de se livrer aux transports les plus extravagans ; mais peut-être ces transports-là même lui firent-ils oublier qu'il n'était pas seul.

Tandis que Jones baisait et dévorait en

quelque sorte ce porte-feuille (1), il en tomba à terre un morceau de papier, que Partridge ramassa et remit à Jones, qui apperçut aussitôt que c'était un billet de banque. C'était le même que Western avait donné à sa fille le soir qui précéda son départ. Il était de cent livres sterlings, et il n'y a pas un juif qui n'eût cru faire une bonne affaire en l'achetant à cinq schelings de perte.

Les yeux de Partridge petillèrent de joie en apprenant cette nouvelle, que Jones proclama sur-le-champ à haute voix. Il en fut ainsi, quoiqu'avec quelque différence, de ceux du pauvre qui avait trouvé le porte-feuille, et qui, par principe d'honnêteté, j'espère, n'avait pas cru devoir l'ouvrir. Mais ce ne serait pas nous-même agir honnêtement avec le lecteur, si nous omettions de l'instruire d'un fait, qui peut être ici de quelqu'importance, c'est que cet homme ne savait pas lire.

---

(1) As if he had an excellent brown butter'd crust in his mouth, or as if he had really been a bookworm or an author, who had nothing to eat, but his own works.

Jones, qui n'avait ressenti d'abord qu'une joie aussi pure que vive à l'ouverture du porte-feuille, éprouva quelque chagrin à cette nouvelle découverte. Son imagination lui suggéra aussitôt que celle à qui le billet appartenait pourrait peut-être en avoir besoin, avant qu'il eût pu la rejoindre pour le lui remettre. Il informa alors celui qui l'avait trouvé qu'il connaissait la dame à qui le porte-feuille appartenait, et qu'il allait faire tous ses efforts pour la retrouver le plutôt possible et le lui rendre,

Ce porte-feuille était le dernier présent que mistriss Western eût fait à sa nièce. Il avait coûté vingt-cinq schelings, ayant été acheté chez un fameux tabletier. Mais la valeur réelle de l'argent doré contenu dans son agraffe, était d'environ dix-huit sols, et ledit tabletier, attendu que ledit portefeuille était tout aussi bon que lorsqu'il sortit pour la première fois de sa boutique, n'en aurait pas donné pour lors un sol de plus. Une personne prudente aurait pu en conséquence profiter adroitement de l'ignorance du pauvre, et ne lui aurait pas offert plus d'un scheling, ou

peut-être un demi scheling; quelques-uns même peut-être ne lui auraient rien donné du tout, et ne lui auraient laissé que son droit de trouvaille, droit que quelques huissiers instruits doutent qu'il eût pu faire valoir, dans la position où il était.

Mais Jones, dont le caractère était d'outrepasser la générosisé, et que sans injustice on aurait pu soupçonner d'extravagance, lui donna sans hésiter une guinée en échange du porte-feuille. Le pauvre homme, qui depuis bien long-tems ne s'était trouvé le maître d'un aussi riche trésor, fit mille remercîmens à Jones, et les muscles de son visage laissèrent appercevoir une joie presqu'aussi vive que celle que Jones venait de ressentir en lisant le nom de Sophie Western.

Ce malheureux consentit très-volontiers à accompagner nos voyageurs à l'endroit où il il avait trouvé le porte-feuille. Ils y allèrent donc ensemble sur-le-champ, mais pas aussi vîte que Jones l'eût desiré; car son guide avait encore le malheur d'être boiteux, et ne pouvait pas faire plus d'un mille par heure. Or, comme malgré l'assurance qu'il en avait

donnée, l'endroit en question était à plus de trois milles de distance, nous n'avons pas besoin de dire au lecteur combien de tems ils mirent à faire le chemin.

Jones ouvrit le porte-feuille cent fois pendant la route, le baisa tout autant de fois, se parla beaucoup à lui-même, et parla fort peu à ses compagnons. Le guide témoigna surtout cela quelqu'étonnement à Partridge, qui secoua plus d'une fois la tête, en disant : « Le pauvre jeune homme ! *orandum est ut sit mens sana in corpore sano* (1). »

Enfin ils arrivèrent au même lieu où Sophie avait malheureusement laissé tomber le porte-feuille, et où l'homme l'avait heureusement trouvé. Jones alors se disposa à prendre congé de son guide et à doubler le pas; mais celui-ci, dans l'esprit duquel la vivacité de la surprise et de la joie qu'il avait ressentie d'abord en recevant la guinée, était pour lors considérablement amortie, et qui avait eu assez de tems pour revenir à lui, prit un air mécontent, et dit, en se grattant la tête, qu'il

(1) Prions qu'il ait l'esprit aussi sain que le corps.

espérait que Monsieur lui donnerait quelque chose de plus. Monsieur, ajouta-t-il, voudra bien prendre en considération que si je n'avais pas été un honnête homme, j'aurais fort bien pu garder le tout. (Et en effet, le lecteur doit avouer que rien n'était plus vrai). Si le papier que vous tenez vaut cent livres, il est sûr que celui qui l'a trouvé mérite plus d'une guinée. D'ailleurs, supposez que Monsieur ne doive jamais revoir la dame, et ne puisse conséquemment le lui rendre.... Et quoique Monsieur ait bien l'air et le langage d'un gentilhomme je n'ai que la parole de Monsieur; et certainement, si la propriétaire légitime ne peut pas se retrouver, le porte-feuille appartient tout entier à celui qui l'a trouvé le premier. J'espère que Monsieur voudra bien considérer tout cela: je ne suis qu'un pauvre homme, c'est pourquoi je ne desire pas avoir tout, mais il est bien raisonnable que j'en aie ma part. Monsieur a l'air d'un honnête homme, et voudra bien, j'espère, avoir égard à mon honnêteté; car j'aurais pu garder jusqu'au dernier sol, sans que jamais on n'en eût rien su. — Je te promets sur mon honneur, répon-

dit Jones, que j'en connais la propriétaire légitime, et que je le lui rendrai. — Quant à cela, reprit le pauvre, Monsieur peut faire tout ce qu'il lui plaira ; et s'il veut me donner seulement ma part, c'est-à-dire la moitié de l'argent, Monsieur peut garder le reste, si cela lui fait plaisir. » Il conclut en jurant ses grands dieux qu'il n'en prononcerait jamais une parole à aucun homme vivant.

« Je vous réponds, mon ami, lui dit Jones, que la propriétaire légitime aura dans toute son intégrité le portefeuille qu'elle a perdu. Quant à une gratification plus considérable, je ne puis réellement vous la donner à présent : mais dites-moi votre nom et votre adresse, et il est extrêmement probable que vous aurez par la suite de nouveaux motifs de vous réjouir de l'aventure de ce matin. »

« Je ne sais, dit le pauvre, ce que vous entendez par aventure, il me semble que c'est moi qui mets à l'aventure si vous remettrez ou non à la dame l'argent qui lui appartient. Mais j'espère que Monsieur fera attention... Allons, allons, dit Partridge, dites à Mon-

sieur votre nom et votre adresse, et je vous garantis que vous ne vous repentirez pas d'avoir remis cet argent entre ses mains. » Le pauvre ne voyant plus d'espérance de recouvrer la possession du porte-feuille consentit enfin à donner son nom et le lieu de sa résidence, que Jones écrivit sur un morceau de papier avec le crayon de Sophie. Puis, plaçant le papier à la même page où elle avait écrit son nom, il s'écria : « Maintenant, mon ami, vous êtes l'homme le plus heureux qui existe, j'ai joint votre nom à celui d'un ange. — Je ne connais rien aux anges, répondit le pauvre, mais je voudrais que vous me donnassiez un peu plus d'argent, ou que vous me rendissiez le porte-feuille. » Partridge alors se fâcha tout de bon, il donna au pauvre impotent les noms les plus vils et les plus injurieux; il se disposait même décidément à le battre, mais Jones ne voulut pas le souffrir, et après avoir dit au pauvre qu'il trouverait certainement quelqu'occasion de lui rendre service, il s'éloigna aussi rapidement qu'il lui fut possible. Partridge à qui l'idée des cent livres sterlings avait rendu de nou-

velles forces suivit son maître. Cependant le pauvre boiteux, qui était obligé de rester derrière, se mit à les maudire tous deux, ainsi que ses père et mère; car, disait-il, s'ils m'avaient envoyé à l'école de charité pour apprendre à lire, à écrire et à compter, j'aurais su aussi bien qu'un autre la valeur de ces sortes de choses-là.

CHAPITRE V

Contenant la suite des aventures de M. Jones et de son compagnon sur la route.

Nos voyageurs marchaient si vîte qu'ils n'avaient ni assez de tems, ni assez d'haleine pour faire la conversation. Jones pensait à Sophie et Partridge au billet de banque, qui, quoiqu'il lui fît quelque plaisir, lui donnait lieu en même tems de murmurer contre la fortune qui, dans tous ses voyages, ne lui avait jamais fourni une occasion semblable de montrer son honnêteté. Ils avaient fait plus de trois milles, quand Partridge, hors d'état de suivre Jones plus long-tems, invoqua sa pitié et le pria de ralentir un peu son pas. Il y consentit d'autant plus volontiers que depuis quelque tems il avait perdu toute trace de voiture et de chevaux, que le dégel lui avait permis de suivre pendant quelques

milles, et qu'il se trouvait alors sur une vaste commune traversée par plusieurs routes.

Il s'arrêta donc pour considérer laquelle il prendrait, quand tout-à-coup ils entendirent le son d'un tambour qui ne paraissait pas fort éloigné. Ce bruit fit revivre aussitôt les craintes de Partridge, qui s'écria : « Bon Dieu! ayez pitié de nous! Les voilà certainement qui viennent. — Qui donc, dit Jones? Car des idées plus douces avaient depuis long-tems chassé la crainte de son esprit, et notamment depuis son aventure avec le pauvre boiteux, il était uniquement occupé du soin de rejoindre Sophie. — Qui? s'écria Partridge, les rebelles. Mais pourquoi les appellerais-je rebelles? ils peuvent être de fort honnêtes gens. Je ne sais rien qui puisse me faire croire le contraire. Que le diable emporte quiconque les injurie, je ne dis que cela. Je proteste que s'ils n'ont rien à me dire, je n'ai de mon côté rien à leur dire, que des choses très-honnêtes. Pour l'amour de Dieu, Monsieur, ne les offensez pas, s'ils viennent, et peut-être ils ne nous feront aucun mal. Mais ne serait-il pas plus sage de nous fourrer dans quelques-

uns de ces buissons là-bas, jusqu'à ce qu'ils soient passés ? Que peuvent deux hommes désarmés contre cinquante mille peut-être? Certainement il n'y a qu'un fou.... J'espère que Monsieur ne s'en offense pas, mais certainement nul homme qui a *mens sana in corpore sano* (1).... » Jones interrompit ce débordement d'éloquence inspiré par la peur, en disant que le tambour lui faisait juger qu'ils étaient près de quelque ville. Il marcha alors droit au lieu d'où venait le bruit, engageant Partridge à prendre courage, lui promettant de ne lui faire courir aucun danger, et ajoutant qu'il était impossible que les rebelles fussent aussi près.

Cette dernière assurance soulagea un peu Partridge, et quoiqu'il eût pris plus volontiers le chemin contraire, il suivit son guide, son cœur battant la mesure, non comme celui d'un héros, et accompagnant le bruit du tambour, qui ne cessa pas jusqu'à ce qu'ils eussent traversé la commune et fussent entrés dans un sentier étroit.

(1) Un esprit sain dans un corps sain.

Alors Partridge, qui marchait le même pas que Jones, découvrit quelque chose de peint qui flottait dans l'air, à fort peu de distance devant lui. Croyant y distinguer les couleurs des drapeaux ennemis, il se mit à beugler : « Oh ! seigneur ! Monsieur, les voici : voilà la couronne et le cercueil. Oh ! seigneur ! je n'ai jamais rien vu de si terrible ; nous sommes déjà à la portée du fusil. »

Jones n'eut pas plutôt levé les yeux qu'il apperçut clairement ce qui faisait la méprise de Partridge. « Partridge, lui dit-il, je vous crois capable de combattre l'armée toute entière à vous tout seul. Car, aux couleurs du drapeau, je devine maintenant ce que c'est que le tambour que nous venons d'entendre et qui bat sans doute pour appeler des curieux à quelque spectacle de marionnettes. »

« Des marionnettes ! répondit Partridge, avec la plus grande vivacité, n'est-ce réellement que cela ? De tous les plaisirs du monde, ce sont les marionnettes que j'aime le plus. Oh ! Monsieur, vous êtes si bon, arrêtons-nous pour les voir. D'ailleurs je suis presque mort de faim, car il est nuit tout à l'heure

et je n'ai pas mangé un morceau depuis trois heures du matin. »

Tout en disant ces mots, ils arrivèrent à une auberge, ou plutôt à un cabaret dans lequel Jones consentit à s'arrêter, d'autant plus qu'il n'avait aucune certitude d'être dans la route qu'il desirait suivre. Ils entrèrent aussitôt tous les deux dans la cuisine, où Jones s'informa s'il n'était pas passé des dames dans la matinée. Partridge examina avec non moins de soin l'état des provisions, et il faut en convenir, le résultat de ses recherches fut plus heureux : car Jones ne put apprendre de nouvelles de Sophie, tandis que Partridge, à sa grande satisfaction, trouva de bonnes raisons pour espérer jouir dans peu de l'agréable vue d'une excellente omelette au lard.

Dans les tempéraimens forts et bien constitués, l'amour a un effet tout différent de celui qu'il produit sur les gens chétifs. Dans ces derniers il détruit généralement l'appétit qui tend à la conservation de l'individu. Mais dans les premiers, quoique souvent il fasse oublier et négliger, ainsi que tout le reste,

de prendre de la nourriture, essayez de placer devant un amant bien affamé une bonne pièce de bœuf cuite à point, et vous verrez qu'il manquera très-rarement de jouer son rôle à merveille. C'est ce qui arriva dans le cas dont il s'agit. Car quoique Jones eût peut-être besoin que quelqu'un l'y fît penser, quoiqu'il eût pu, s'il eût été seul, voyager encore plus loin avec l'estomac vuide, on ne lui eut pas plutôt servi l'omelette qu'il tomba dessus d'aussi bon cœur, et avec autant de voracité que Partridge lui-même.

Avant que nos voyageurs eussent fini leur dîner, la nuit survint, et comme la pleine lune était passée, il faisait extrêmement noir. Partridge n'eut donc pas de peine à obtenir qu'il resterait pour voir les marionnettes qui allaient commencer à l'instant, et auxquelles ils furent invités avec beaucoup d'empressement par le directeur du spectacle, qui assura que ses figures étaient les plus belles que le monde eût jamais produites et qu'elles avaient paru avec le succès le plus flatteur devant tous les grands et les seigneurs d'Angleterre, dans toutes les villes où il avait passé.

Les marionnettes furent jouées selon toutes les règles et avec toute la décence possible. On demanda les scènes les plus belles et les plus sérieuses de la comedie du *mari poussé à bout;* et c'était en effet un spectacle très-grave et très-sérieux, sans esprit, sans gaîté, sans plaisanterie, sans rien de *bas*, enfin, pour ne pas outrer la sévérité, sans rien de ce qui peut provoquer le rire. Tout l'auditoire fut extrêmement content. Une grave matrone dit au directeur qu'elle amènerait le lendemain soir ses deux filles, puisque son spectacle n'avait rien d'indécent : un clerc de procureur et un commis de la ferme déclarèrent tous deux que les rôles de lord et ladi Townley étaient très-bien rendus et parfaitement dans la nature. Partridge fut aussi de cette opinion.

Le directeur fut si glorieux de ces éloges qu'il ne put s'empêcher d'y en ajouter encore quelques-uns de sa façon. Il dit que dans le siècle présent rien ne s'était autant perfectionné que les marionnettes, que par la réforme absolue de Polichinelle, de sa femme madame Gigogne, et de toutes les autres bêtises de cette espèce, elles étaient enfin par-

venues à devenir un spectacle raisonnable. « Je me souviens, dit-il, que lorsque j'ai commencé mon entreprise, on disait beaucoup de sottises du genre le plus bas, fort bien imaginées pour faire rire le peuple : mais rien ne tendait à améliorer la morale des jeunes gens, ce qui certainement doit être le but principal des marionnettes. Car pourquoi ce moyen ne réussirait-il pas aussi bien que tout autre à donner des leçons sages et instructives? Mes figures sont grandes comme nature et représentent toutes les actions de la vie. Aussi je ne doute en aucune manière qu'on ne tire de mon petit spectacle autant de profit pour les mœurs que des grands théâtres. — Je n'ai assurément pas le projet, répondit Jones, de dépriser le mérite de votre profession; mais avec tout cela, j'aurais été charmé de revoir mon vieil ami, M. Polichinelle, et en le réformant, ainsi que sa joyeuse femme madame Gigogne, je trouve que, loin d'avoir perfectionné vos marionnettes, vous les avez absolument gâtées. »

Le maître à danser des fils d'archal conçut à ces mots un souverain mépris pour Jones;

il lui répliqua de l'air le plus dédaigneux : « Très-probablement, Monsieur, c'est là votre opinion; mais j'ai la satisfaction de savoir que les meilleurs juges en diffèrent entièrement, et il est impossible de plaire à tout le monde. Je conviens, à la vérité, qu'il y a deux ou trois ans, étant à Bath, quelques personnes de qualité me pressèrent instamment de remettre Polichinelle sur la scène. Je crois même que j'ai perdu quelqu'argent à n'y pas consentir; mais que les autres fassent ce qu'ils voudront, un peu de métal ne me corrompra pas au point de me faire dégrader ma profession et je ne consentirai jamais volontairement à souiller un théâtre aussi décent et aussi régulier que le mien, en y introduisant des sottises d'un genre aussi bas. »

« Vous avez raison, mon ami, s'écria le clerc de procureur, vous avez grandement raison; évitez toujours ce qui est bas. J'ai plusieurs de mes amis à Londres qui ont résolu d'épurer le théâtre de tout ce qui est bas. — Et rien n'est plus convenable, s'écria à son tour le commis de la ferme, en ôtant sa pipe de sa

bouche. Je me rappelle, ajouta-t-il, car je demeurais alors chez mon maître, que j'étais à la galerie des laquais, le jour que l'on donna pour la première fois cette comédie *du mari poussé à bout*. Il y avait un tas de sottises du genre le plus bas, au sujet d'un gentilhomme campagnard venu à la ville pour y demeurer en qualité de membre du parlement. Et voilà qu'ils font paraître sur le théâtre une partie de ses valets, je me rappelle son cocher entr'autres; mais nos messieurs de la galerie où j'étais ne purent souffrir quelque chose d'aussi bas et ils le sifflèrent. J'observe, mon ami, que vous avez supprimé tout cela et vous méritez qu'on vous en félicite.»

« Fort bien, Messieurs, dit Jones, je ne pourrais jamais soutenir mon opinion contre tant de monde. Il est sûr que si la plus nombreuse partie de l'auditoire n'aime pas Polichinelle, le savant directeur du spectacle peut avoir très bien fait de lui donner son congé. »

L'homme aux marionnettes commençait alors un second discours où il dit beaucoup de choses sur la grande force de l'exemple et cherchait à prouver avec quelle facilité les in-

férieurs seraient détournés du vice, si on leur faisait constamment observer combien il est odieux dans leurs supérieurs, quand il fut malheureusement interrompu par un incident que nous aurions peut-être omis dans un autre tems, mais que nous ne pouvons nous dispenser de raconter en ce moment : ce ne sera cependant pas dans ce chapitre.

CHAPITRE VI.

D'où l'on peut inférer que les meilleures choses sont sujettes à être mal entendues et mal interprétées.

Un tumulte violent se fit alors entendre à la porte, où la maîtresse de l'auberge maltraitait de son mieux sa servante tant avec le poing qu'avec la langue. Elle n'avait pas trouvé la coquine à son ouvrage, mais bien après l'avoir cherchée quelque tems, sur le théâtre des marionnettes, où elle était avec le compère, et dans une situation qu'il ne serait pas très-convenable de décrire.

Quoique Grâce, car tel était son nom, eût perdu toute modestie, elle n'eut pas assez d'impudence pour nier, ayant été prise sur le fait; elle se borna donc à essayer de pallier sa faute. « Pourquoi me battez-vous ainsi, Madame? dit-elle; si ce que je fais ne vous convient point, vous pouvez me mettre de-

hors. Si je suis une p.... , car l'autre lui avait libéralement donné ce titre, mes supérieures le sont aussi bien que moi. Qu'était autre chose cette belle dame qui vient de paraître tout à l'heure dans les marionnettes ? je suppose que ce n'est pas pour rien qu'elle a couché dehors et sans son mari. »

L'hôtesse se précipita alors dans la cuisine, et vomit mille injures, tant sur son mari que sur le pauvre directeur des marionnettes. « Vous voyez, mon mari, dit-elle, la conséquence de recevoir ces gens-là dans votre maison. Si l'on en boit un peu plus, cela compense à peine tout le désordre qu'ils causent; et puis voir faire de sa maison un mauvais lieu par toute cette vermine-là ! En un mot, j'exige qu'ils partent demain matin, car je ne veux plus tolérer de semblables choses. Voilà le vrai moyen d'apprendre à nos gens à être paresseux et impertinens; car on ne peut rien apprendre de mieux à tous ces spectacles frivoles. Je me souviens du tems où les marionnettes représentaient des sujets de l'Écriture Sainte, comme *le Vœu téméraire de Jephté*, et tel autre fait édifiant où les

méchans étaient emportés par le diable; il y avait quelque sens dans ces sortes de représentations: mais comme notre curé le disait dimanche dernier, personne ne croit plus au Diable à présent. Et vous nous amenez ici un tas de marionnettes vêtues comme de grands seigneurs et de grandes dames! Tout cela ne sert qu'à tourner la tête à nos pauvres paysannes, et quand leurs têtes sont une fois tournées sans dessus dessous, il ne faut pas s'étonner s'il en arrive autant du reste. »

Virgile nous dit, je crois, que quand la populace est en tumulte, et que toutes les espèces d'armes sont lancées de part et d'autre, si un homme grave et puissant se présente, le tumulte s'appaise aussitôt, et la populace, qui, lorsqu'elle est ainsi réunie en corps, peut fort bien être comparée à un âne, dresse ses longues oreilles pour écouter le discours de l'homme sage.

Au contraire, quand un cercle d'hommes graves et de philosophes est occupé à disputer; quand la sagesse elle-même peut en quelque sorte être considérée comme présente au milieu d'eux, et fournissant tour à tour des

argumens à chaque disputant; s'il s'élève un tumulte parmi la populace, ou si une femme en colère, qui fait à elle seule autant de bruit qu'une populace toute entière, se présente tout-à-coup au milieu desdits philosophes, leurs disputes cessent à l'instant, la sagesse renonce à remplir plus long-tems son ministère auguste, et l'attention de chacun se fixe uniquement sur cette femme en colère.

Ainsi le tumulte dont nous avons parlé plus haut, et l'arrivée de l'hôtesse, imposèrent silence au directeur des marionnettes, et mirent fin sur-le-champ à cette harangue grave et sublime, dont nous avons déjà donné au lecteur un échantillon suffisant. Rien ne pouvait en effet arriver plus mal à propos que cet accident? la fortune n'aurait pu imaginer un stratagême plus malin pour confondre le pauvre homme, au moment où il discourait d'une manière si triomphante sur la morale qu'on pouvait tirer de son spectacle. Sa bouche se trouva alors fermée aussi complètement que le serait celle d'un charla-

tan, si au beau milieu d'une savante déclamation sur la grande vertu de ses pillulles et de ses poudres, l'on apportait tout d'un coup et déposait devant son auditoire le cadavre d'un de ses martyrs, comme un témoignage de son habileté.

Cependant, au lieu de répondre à l'hôtesse, l'homme aux marionnettes courut vers son compère pour le rosser; et la lune commençant alors à répandre sa lumière argentée, comme disent les poëtes, quoiqu'en ce moment elle fût plutôt couleur de cuivre, Jones demanda le compte de sa dépense, et ordonna à Partridge que l'hôtesse venait de réveiller d'un profond sommeil, de se préparer à se remettre en route. Mais Partridge, qui venait tout nouvellement de l'emporter sur deux points, comme le lecteur l'a déjà vu, s'était enhardi à faire une troisième tentative, qui était d'engager Jones à prendre un logement pour la nuit dans la maison où il était alors. Il débuta par une surprise affectée de l'intention que M. Jones lui témoignait de quitter ce lieu, et après une foule

d'argumens excellens et de la plus grande force, il insista par-dessus tout, sur ce que cela ne pouvait avoir aucun but; car à moins que Jones ne sût quel chemin Sophie avait pris, chaque pas qu'il ferait pouvait d'autant plus l'éloigner d'elle. « Vous voyez bien, Monsieur, lui dit-il, par le rapport de tous les gens de la maison, qu'elle n'a pas passé par ici. Ne serait-il pas beaucoup mieux d'y rester jusqu'à demain matin, surtout lorsque nous pouvons espérer de rencontrer quelqu'un d'ici là qui pourra nous en donner des nouvelles?

Ce dernier argument produisit quelqu'effet sur Jones, et tandis qu'il le pesait, le maître de l'auberge vint mettre dans le même côté de la balance tout ce qu'il avait de rhétorique : « Sûrement, Monsieur, lui dit-il, votre domestique vous donne le meilleur conseil possible; car, qui pourrait dans cette saison entreprendre de voyager la nuit? Il se mit alors à prôner de son mieux et dans le style ordinaire toutes les commodités qu'on trouvait dans sa maison; l'hôtesse y joignit

des explications..... Mais pour ne pas arrêter le lecteur sur ce qui est commun à tous les maîtres d'auberge, mâles et femelles, il suffit de lui dire que Jones consentit enfin à rester, et à prendre quelques heures de repos, dont il faut convenir qu'il avait grand besoin ; ayant à peine fermé l'œil depuis qu'il avait quitté l'auberge où il avait eu le malheur d'avoir la tête cassée.

Aussitôt que Jones eut pris la résolution de ne pas aller plus loin cette nuit, il se retira pour se coucher avec ses deux compagnons de lit, le porte-feuille et le manchon ; mais Partridge, qui s'était rafraîchi de tems en tems par quelques petits sommes, était plus disposé à manger qu'à dormir, et plus encore à boire qu'à toute autre chose. L'orage que Grâce avait fait naître étant alors tout-à-fait passé, et l'hôtesse réconciliée avec l'homme aux marionnettes, qui de son côté lui pardonna les réflexions indécentes que la bonne femme s'était permises dans sa colère sur la morale de ses pièces ; une apparence de paix et de tranquillité régna

dans la cuisine, où étaient assis en rond autour du feu, l'hôte, l'hôtesse, le directeur de marionnettes, le clerc de procureur, le commis de la ferme et l'ingénieux M. Partridge. C'est en cette compagnie qu'eut lieu l'agréable conversation que l'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII

Contenant une ou deux remarques de notre façon et un beaucoup plus grand nombre de la part de la bonne compagnie assemblée dans la cuisine.

Quoique l'orgueil de Partridge ne lui permît pas de se reconnaître en qualité de domestique, il avait la condescendance d'imiter les manières de cette classe d'hommes, dans une foule d'occasions. Par exemple, il se plaisait à exagérer la fortune de son compagnon, car c'est ainsi qu'il appelait Jones. Telle est la coutume la plus ordinaire de tous les domestiques, lorsqu'ils se trouvent avec des étrangers, aucun d'eux ne voulant passer pour être au service d'un homme qui n'a rien; car plus la situation du maître est élevée, plus il semble au domestique que la sienne doit l'être. La vérité de cette observation est suffi-

samment confirmée par la conduite de tous les laquais des gens de qualité.

Mais quoique les titres et la fortune communiquent une sorte d'éclat à tout ce qui les entoure, quoique les laquais des gens de qualité et des riches croyent avoir des droits à une partie de ce respect que l'on a pour la qualité et les richesses de leurs maîtres, il est démontré qu'il n'en est pas ainsi à l'égard de l'esprit et de la vertu. Ces avantages sont strictement personnels et absorbent tout le respect qu'on leur accorde. A dire vrai, ce respect est si peu considérable, qu'il n'est pas susceptible de se partager. Or, comme l'esprit et la vertu ne réfléchissent aucun honneur sur le domestique, la plus déplorable privation de l'un et de l'autre dans son maître ne lui causent pas le moindre déshonneur. Il faut convenir qu'il en est autrement à l'égard du manque de ce qu'on appelle vertu dans une maîtresse; nous en avons vu ailleurs la conséquence; car dans ce déshonneur il y a une sorte de contagion qui, comme celle de la pauvreté, se communique à tout ce qui l'approche.

Nous ne devons donc pas nous étonner que les domestiques, je parle des mâles seulement, prennent un si grand intérêt à la réputation de leurs maîtres, sous le rapport de la richesse, et si peu ou même point du tout à celle qu'ils ont d'ailleurs, et que quoiqu'ils fussent honteux d'être les laquais d'un homme sans fortune, ils ne le soient pas de servir un mauvais sujet ou un sot, et ne se fassent conséquemment aucun scrupule de publier par-tout où ils se trouvent, et souvent avec beaucoup d'esprit et de gaité les iniquités et les folies de leurs maîtres. Dans le fait, un laquais est souvent un bel esprit et un fat, aux dépens de celui dont il porte la livrée.

Partridge, après avoir beaucoup exagéré l'immense fortune dont M. Jones devait hériter, communiqua très-franchement à la compagnie une crainte qu'il avait commencé à concevoir la veille, et à laquelle, comme nous l'avons alors fait entendre, la conduite de Jones avait donné assez de fondement. En un mot, il s'était assez bien confirmé dans l'opinion que son maître avait perdu l'esprit,

et c'était cette opinion dont il faisait part tout franchement à ceux qui faisaient cercle autour de la cheminée.

L'homme aux marionnettes ne manqua pas d'être aussitôt de ce sentiment. « J'avoue, dit-il, que ce gentilhomme m'a extrêmement surpris, quand je l'ai entendu parler des marionnettes d'une manière si absurde. On a vraiment peine à concevoir qu'un homme dans son bon sens puisse se méprendre à ce point. Ce que vous dites maintenant explique parfaitement comment il a des idées aussi monstrueuses. Le pauvre gentilhomme ! j'en suis fâché pour lui de tout mon cœur. En effet, il a quelque chose de singulièrement égaré dans les yeux; je n'en avais rien dit, mais je m'en étais bien apperçu auparavant. »

L'hôte approuva cette conclusion, et réclama le mérite de l'avoir aussi observé. « Et certainement, ajouta-t-il, cela doit être ainsi; car il n'y a qu'un fou qui ait pu penser à quitter une aussi bonne maison que la mienne, pour aller courir les champs à cette heure de la nuit. »

Le commis de la ferme ôtant sa pipe de sa

bouche, dit qu'il avait bien pensé que le gentilhomme avait quelque chose d'égaré dans les yeux et dans le langage. Puis, s'adressant à Partridge : « S'il est réellement fou, dit-il, on ne devrait pas le laisser courir ainsi les champs, car il serait possible qu'il fût la cause de quelque malheur. Il est vraiment pitoyable qu'on ne s'assure pas de lui, et qu'on ne le renvoie pas à ses parens. »

Quelques idées de cette nature s'étaient aussi fourrées dans l'esprit de Partridge. Comme il était persuadé que Jones s'était enfui de chez M. Allworthy, il se flattait de recevoir les plus grandes récompenses, s'il pouvait trouver quelque moyen de l'y ramener ; mais la crainte qu'il avait de Jones, dont il connaissait la fureur et la force, pour avoir éprouvé l'une et l'autre en plusieurs circonstances, lui avait fait envisager ce projet comme inexécutable, et l'avait absolument découragé. Mais il n'eut pas plutôt entendu l'opinion du commis de la ferme, qu'il saisit cette occasion de déclarer qu'elle était en tout la sienne, et témoigna le vif desir qu'on pût venir à bout de ce dessein.

« En venir à bout ! dit le commis ; il n'y a rien de plus aisé. »

« Ah ! Monsieur, répondit Partridge, vous ne savez pas quel diable d'homme c'est ; il pourrait me prendre d'une seule main et me jeter par la fenêtre ; et il le ferait infailliblement, s'il pouvait seulement soupçonner.... »

« Bah ! dit le commis, je crois que je le vaux bien ; d'ailleurs, nous sommes cinq ici. — Je ne sais ce que vous voulez dire par vos cinq, s'écria l'hôtesse ; mon mari n'a rien à faire là, et l'on ne fera violence à personne dans ma maison. Le jeune homme est un aussi joli jeune homme que j'en aie jamais vu de ma vie, et je ne le crois pas plus fou que le plus sage d'entre nous. Que venez-vous nous dire qu'il a les yeux égarés ? il a les plus beaux yeux que j'aie jamais vus, et le plus joli regard ; d'ailleurs c'est un jeune homme très-modeste et très-honnête. Je vous assure que je l'ai plaint de tout mon cœur, depuis que Monsieur qui est là dans le coin nous a dit qu'il était malheureux par l'amour. Certainement, cela suffit pour donner à un homme, surtout à un aussi joli jeune homme que ce-

lui-ci, un regard un peu différent de celui qu'il a coutume d'avoir. Quelle est donc cette dame? et que diable cette dame peut-elle espérer de mieux qu'un aussi bel homme avec une grande fortune? Je suppose que c'est une de vos dames de qualité, une de vos dames de la ville que nous avons vu représenter hier soir par les marionnettes, et qui ne savent jamais ce qu'elles veulent. »

Le clerc de procureur déclara aussi qu'il ne voulait être pour rien dans l'affaire avant qu'on eût consulté un homme de loi. « Supposez, dit-il, qu'on intente action contre nous pour un emprisonnement illégal, comment pourrions-nous nous défendre? Qui sait si les preuves de folie paraîtront suffisantes aux jurés? Mais je ne parle ici que pour mon compte; car il ne convient pas à un homme de loi de se mêler de ces sortes d'affaires, à moins que ce ne soit en sa qualité d'homme de loi. Les jurés nous sont toujours infiniment moins favorables qu'aux autres. Je n'ai cependant pas l'intention de vous décourager, M. Thomson, s'adressant au commis, ni Monsieur, ni personne de la compagnie. »

Le commis secoua la tête à ce discours, et l'homme aux marionnettes dit qu'il était quelquefois difficile aux jurés de prononcer sur la folie. « Car je me rappelle, ajouta-t-il, que je fus une fois présent à un procès en matière de folie, où vingt témoins jurèrent que l'homme était aussi fou qu'un lièvre dans le mois de mars, et vingt autres qu'il était aussi sensé qu'aucun autre homme en Angleterre. La vérité est que, suivant l'opinion du plus grand nombre, ce n'était qu'un tour de ses parens pour dépouiller le pauvre homme de ses biens. »

Cela est très-vraisemblable, dit l'hôtesse; j'ai connu moi-même un pauvre homme que sa famille retint toute sa vie dans une maison de fous, tandis qu'elle jouissait de tout son bien. Mais il ne porta pas bonheur à la famille; car, quoique la loi le lui eût donné, après tout, c'était le bien d'un autre. »

« Bah! s'écria le clerc de procureur avec un grand mépris; eh qui donc a d'autres droits que ceux que la loi lui donne? si la loi me donnait la plus belle terre de la province, je

ne m'embarrasserais pas beaucoup de savoir à qui elle appartiendrait de droit. »

« Si cela est ainsi, dit Partridge, *felix quem faciunt aliena pericula cautum* (1). »

L'hôte qui avait été obligé de sortir, pour répondre à un homme à cheval qui venait d'arriver, rentra alors dans la cuisine, et s'écria d'un air effrayé : « Les rebelles ont battu le duc et sont presqu'aux portes de Londres. Cela est certainement vrai, car un homme à cheval vient de me le dire tout à l'heure. »

« J'en suis charmé de tout mon cœur, s'écria Partridge; alors on ne se battra pas dans ce pays-ci. »

« J'en suis aussi charmé, dit le clerc de procureur, mais pour une meilleure raison; car je voudrais que le bon droit l'emportât toujours. »

« Oui; mais, répondit l'hôte, j'ai entendu dire que quelques personnes assuraient que cet homme n'avait aucun droit. »

« Je vais vous prouver le contraire sur-le-champ, s'écria le clerc de procureur. Si mon

(1) Heureux celui que le danger d'autrui rassure.

père meurt saisi d'un droit, me croyez-vous saisi de ce droit ? je vous le demande ; ce droit ne descend-il pas à son fils ? et y a-t-il quelque différence entre un droit et un autre ? »

« Mais comment ? A-t-il le droit de nous faire papistes, dit l'hôte ? »

« Ne craignez pas cela, s'écria Partridge. Quant au droit, Monsieur qui est là l'a prouvé clair comme le jour : et quant à la religion, il n'en est pas du tout question. Les papistes eux-mêmes ne s'attendent à rien de semblable : un prêtre papiste, que je connais très-bien, et qui est un très-honnête homme, m'a donné sa parole d'honneur qu'ils n'y pensaient en aucune façon. »

« Et un autre prêtre de ma connaissance, dit l'hôtesse, m'a dit la même chose. Mais mon mari a toujours si peur des papistes. Je connais beaucoup de papistes qui sont de très-honnêtes gens et qui dépensent leur argent fort libéralement : et cela a toujours été ma maxime, que l'argent d'un homme est tout aussi bon que celui d'un autre. »

« Cela est très-vrai, Madame, dit l'homme aux marionnettes, je ne m'embarrasse guères

de la religion que nous devons avoir, pourvu que les presbytériens n'ayent pas le dessus, car ce sont les ennemis des marionnettes. »

Ainsi donc vous sacrifieriez votre religion à votre intérêt, s'écria le commis de la ferme, et vous desirez voir revenir le papisme, n'est-il pas vrai ? »

« Non, en vérité, répondit l'autre, je hais le papisme autant que qui que ce soit; mais cependant c'est une consolation fort douce pour quelqu'un de pouvoir vivre sous son empire, ce que je ne pourrais faire sous celui des presbitériens. Ce qu'un homme estime avant tout, c'est son gagne-pain sans doute, on ne peut nier cela; et je suis sûr, si vous vouliez dire la vérité, que vous craigniez plus de perdre votre place que toute autre chose. Mais ne craigniez rien, mon ami, il y aura des douanes sous un autre gouvernement aussi bien que sous celui-ci. »

« Très-certainement, repliqua le commis, je serais un très-méchant homme, si je n'honorais pas le roi dont je mange le pain. Car que m'importe à moi qu'il y ait des douanes sous un autre gouvernement, puisque mes

protecteurs seraient sûrement chassés et que je ne pourrais m'attendre à rien de mieux qu'à les suivre. Non, non, mon ami, je ne renoncerai jamais à ma religion dans l'espérance de garder ma place sous un autre gouvernement; car je ne serais certainement pas mieux et très-probablement je serais encore pis. »

« Eh bien, voilà ce que je dis, s'écria l'hôte; on a beau dire, qui sait ce qui peut arriver? Morgué, ne serais-je pas un sot de prêter mon argent à je ne sais qui, parce qu'il pourrait arriver qu'il me le rendît un jour. Je suis sûr qu'il est en sûreté dans mon coffre et je suis résolu de l'y garder. »

Le clerc de procureur avait conçu une haute opinion de la sagacité de Partridge. Soit que cette confiance provînt de la grande connaissance que le premier avait des hommes et des choses, soit qu'elle provînt de la sympathie qui existait entre leurs deux esprits, car ils étaient tous deux jacobites par principes, ils se serrèrent la main cordialement et burent plusieurs verres de bierre forte à la santé de gens que nous croyons à propos de laisser dans l'oubli.

Les mêmes santés furent ensuite portées par tous ceux qui étaient présens et par l'hôte lui-même, quoiqu'il fît quelques façons : mais il ne put soutenir les menaces du clerc de procureur, qui jura qu'il ne remettrait jamais le pied dans sa maison, s'il refusait de boire les rasades qui eurent lieu en cette occasion et qui mirent bientôt fin à la conversation. Nous terminerons donc ici le chapitre.

CHAPITRE VIII.

Où la fortune semble avoir été de meilleure humeur pour Jones que nous ne l'avons vue jusqu'ici.

Comme il n'y a pas de potion plus salutaire que la fatigue pour provoquer au sommeil, il n'y en a guères non plus qui procure un sommeil plus profond : on peut bien dire que Jones en avait pris une très-forte dose et qu'elle opéra très-puissamment sur lui. Il avait déjà dormi neuf heures, et aurait peut-être dormi plus long-tems, s'il n'avait été réveillé par un bruit violent à la porte de sa chambre, où l'on frappait avec force en criant au meurtre. Jones sauta aussitôt de son lit et trouva le directeur de marionettes qui s'acharnait, sans miséricorde et sans modération, sur les épaules et sur les côtes de son pauvre compère.

Jones, plein de pitié pour la partie souffrante, s'interposa soudain entr'eux et colla l'insolent vainqueur contre la muraille. Car l'homme aux marionnettes n'était pas plus en état de se défendre contre Jones, que le pauvre compère ne l'avait été de résister à son maître.

Mais quoique le compère fût petit et assez foible, il ne laissait pas d'être colère. Il ne se vit donc pas plutôt délivré de son ennemi qu'il se mit à l'attaquer avec la seule arme dont il se servît aussi bien que lui; il lui lâcha d'abord une bordée consistant en grosses injures générales, et en vint ensuite à quelques accusations particulières : « Que l'enfer vous saisisse, scélérat que vous êtes, dit-il, non seulement c'est moi qui vous ai soutenu jusqu'ici, car c'est à moi que vous devez tout l'argent que vous gagnez, mais je vous ai encore sauvé de la potence. Vous souvenez-vous de la dame que vous vouliez dépouiller de son riche habit, pas plus tard qu'hier, dans un sentier ici derrière. Pouvez-vous nier que vous auriez voulu la tenir seule dans un bois pour la dépouiller, pour dépouiller l'une des plus belles

femmes qu'on ait jamais vues au monde. Et tout à l'heure vous êtes tombé sur moi et vous m'avez presqu'assassiné, quoique je n'eusse fait aucun mal à une fille d'aussi bonne volonté que moi, et seulement parce qu'elle m'aime mieux que vous. »

Jones n'eut pas plutôt entendu cela qu'il quitta le maître en lui faisant les plus fortes injonctions et la défense la plus positive de maltraiter davantage le compère : puis emmenant avec lui le pauvre malheureux dans son appartement, il sut bientôt des nouvelles de sa Sophie, que cet homme avait vu passer la veille, tandis qu'il accompagnait son maître avec son tambour. Il obtint aisément de lui qu'il viendrait lui montrer exactement l'endroit, et après avoir appelé Partridge il se hâta de se mettre en route.

Il était huit heures avant que tout fût prêt pour son départ, car Partridge ne se pressait pas, le compte n'était pas encore réglé, et quand tout fut arrangé à cet égard, Jones ne voulut pas quitter l'auberge, avant d'avoir reconcilié parfaitement le directeur des marionnettes et son compère.

Quand ce dernier débat fut heureusement terminé, il partit enfin et fut conduit par le fidèle compère à l'endroit où Sophie avait passé, et après avoir libéralement recompensé son conducteur, il poursuivit sa route avec plus d'ardeur que jamais, délicieusement occupé de la manière extraordinaire dont il avait appris des nouvelles de Sophie. Partridge n'en fut pas plutôt instruit que, d'un grand sérieux, il se mit à prophétiser et à promettre à Jones qu'il réussirait certainement dans son entreprise. Car, dit-il, deux évènemens de cette nature, tendant à le diriger sur les pas de sa maîtresse, n'auraient jamais eu lieu, si la providence n'avait pas enfin le dessein de les réunir. Ce fut la première fois que Jones prêta quelqu'attention à la doctrine superstitieuse de son compagnon.

Ils n'avaient pas fait plus de deux milles, quand ils furent surpris par une violente averse, et comme ils se trouvaient en même tems en face d'un cabaret, Partridge, après les instances les plus vives, obtint que Jones y entrât pour laisser passer la pluie. La faim est une ennemie, si l'on peut l'appeler ainsi,

qui tient plus du caractère anglais que du français; car, quoique vous remportiez souvent la victoire sur elle, elle revient toujours à la charge dès qu'elle en trouve l'occasion. C'est ce qui lui arriva avec Partridge, qui ne fut pas plutôt arrivé à la cuisine qu'il se mit à faire les mêmes questions qu'il avait faites la veille au soir. La réponse qu'il en reçut fut un excellent aloyau froid qui parut sur la table et sur lequel, non seulement Partridge, mais Jones lui-même firent un très-bon déjeûner, quoique ce dernier commençât à redevenir inquiet, en voyant que les gens de la maison ne pouvaient lui donner des nouvelles plus récentes de Sophie.

Le repas fini, Jones se précipita à la porte, malgré la violence de la pluie qui continuait toujours; mais Partridge demanda avec instance un autre pot de bierre, et enfin, jetant les yeux sur un jeune garçon établi auprès du feu de la cuisine où il venait d'entrer, et qui le fixait en ce moment avec la même attention, il se retourna soudain vers Jones et s'écria : « Monsieur, donnez-moi votre main, un pot ne suffira pas à présent pour faire le

tour. Voici encore des nouvelles de madame Sophie qui nous arrivent. Ce garçon qui est là près du feu est le même qui a couru à cheval devant elle. Je le reconnais à mon emplâtre que je vois sur son visage. — Que le ciel vous comble de bénédictions, Monsieur, s'écria le garçon, assurément c'est votre emplâtre. J'aurai toujours des raisons de me souvenir de votre bonté, car cette emplâtre m'a presqu'entièrement guéri.

A ces mots Jones se leva précipitamment, et après avoir ordonné au garçon de le suivre, passa de la cuisine dans un appartement séparé : car il était si délicat, lorsqu'il s'agissait de Sophie qu'il n'aurait jamais volontairement prononcé son nom en présence de plusieurs personnes; et quoiqu'il eût, d'abondance de cœur, comme on dit, porté un toast à sa santé, au milieu d'officiers dont il croyait impossible qu'elle fût connue, le lecteur peut se souvenir combien on eut de peine à obtenir de lui qu'il prononçât son nom de famille.

Il était donc cruel, peut-être même absurde, aux yeux d'un grand nombre de lec-

teurs remplis de sagacité, que Jones dût principalement son infortune actuelle à un prétendu manque de délicatesse, vertu qu'il possédait au suprême dégré : car, dans la vérité, Sophie était beaucoup plus offensée de la liberté avec laquelle elle croyait, et non sans de bonnes raisons, qu'il avait parlé d'elle, que d'aucune des familiarités que, dans la circonstance où il s'était trouvé, il avait pu se permettre avec une autre femme ; et, à dire vrai, je crois qu'Honora ne l'aurait jamais fait consentir à quitter Upton sans voir son cher Jones, si elle n'avait été armée de ces preuves de légèreté dans sa conduite, qui prouvent si peu de respect et sont si incompatibles avec le plus faible sentiment d'amour et de tendresse dans un cœur noble et délicat.

Mais enfin les choses étaient ainsi, et c'est ainsi que je dois les rapporter ; s'il est quelques lecteurs qui se trouvent choqués de ce qu'elles ne paraissent pas naturelles, je n'y saurais que faire. Je dois leur rappeler que je n'écris pas un système, mais une histoire, et je ne suis point obligé d'accorder les faits

avec les notions reçues de la vérité et de la nature. Mais quand cela même serait aisé, peut-être serait-il plus prudent à moi de ne pas l'entreprendre. Le fait présent, par exemple, tel que je viens de le rapporter, sans aucun commentaire, peut au premier abord offenser quelques lecteurs, mais d'après une plus mûre réflexion, il doit plaire généralement à tous : car les sages et les gens de bien peuvent regarder ce qui est arrivé à Jones, à l'auberge d'Upton, comme une juste punition de sa coupable conduite en amour, conduite dont cette punition était la conséquence immédiate : et les sots ainsi que les méchans pourront se complaire dans leurs vices, en se flattant au fond de leurs cœurs que les hommes doivent leurs réputations au hasard plutôt qu'à la vertu. Les réflexions que nous serions tentés de faire ici à cet égard contrediraient peut-être également ces deux conclusions et prouveraient que ces incidens ne servent qu'à confirmer la vérité de cette doctrine grande, utile et si rarement suivie, que le but de tout cet ouvrage est d'inculquer dans les esprits, et dont nous nous garderons

bien de remplir les pages de notre livre par de trop fréquentes répétitions, pour ne pas imiter ces orateurs vulgaires qui remplissent leurs sermons en répétant leur texte à la fin de chaque paragraphe.

Nous nous contenterons de laisser entrevoir que quoique Sophie se fût malheureusement trompée dans son opinion sur Jones, elle avait des raisons suffisantes pour fonder cette opinion, puisque toute jeune personne dans sa situation, se serait, je crois, trompée de la même manière. Je dis plus, si elle eût alors suivi son amant et fût entrée dans ce cabaret au moment qu'il le quitta, elle aurait trouvé l'hôte aussi bien instruit de son nom et de ce qu'elle était que la servante de l'auberge d'Upton avait paru l'être. Car tandis que Jones questionnait tout bas le petit garçon dans un cabinet retiré, Partridge qui n'était pas à beaucoup près si délicat, interrogeait tout haut dans la cuisine l'autre guide qui avait accompagné mistriss Fitz Patrick. Par ces moyens l'hôte, qui dans ces sortes d'occasions avait toujours l'oreille au guet, fut parfaitement instruit de la chute de che-

val que Sophie avait faite, de la méprise concernant Jenny Cameron, de toutes les conséquences du punch, en un mot de presque tout ce qui s'était passé à l'auberge d'où nous avons fait partir nos dames dans une voiture à six chevaux, la dernière fois que nous avons pris congé d'elles.

CHAPITRE IX.

Contenant peu de choses de plus que quelques observations assez singulières.

Jones était resté absent pendant une bonne demi-heure, quand il rentra précipitamment dans la cuisine pour demander à l'hôte qu'il lui fît savoir à l'instant ce qu'il avait à payer. Quant à Partridge, le chagrin qu'il éprouva d'être obligé de quitter le coin du feu et un verre d'excellente bierre, fut un peu compensé pas l'assurance de ne pas voyager plus loin à pied ; car Jones, avec des argumens dorés, avait obtenu du postillon qu'il l'accompagnerait jusqu'à l'auberge où il avait conduit Sophie. Mais il n'y avait consenti qu'à la condition que l'autre postillon l'attendrait au cabaret où ils se trouvaient, parce que, attendu que l'hôte d'Upton était l'intime ami de l'hôte de Glocester, il pourrait d'un jour

à l'autre revenir aux oreilles de ce dernier que ses chevaux avaient fait double course, et que par suite on pourrait lui redemander l'argent qu'il aurait reçu de la seconde, et qu'il avait sagement le projet de mettre dans sa poche.

Nous avons été obligés de rapporter cette circonstance, toute légère qu'elle peut paraître, parce qu'elle retarda considérablement le départ de M. Jones; car l'honnêteté du second postillon était plus grande, vu le prix qu'il y mettait, et aurait en effet coûté fort cher à Jones, si Partridge qui, comme nous l'avons dit, était un garçon subtil, ne lui avait pas adroitement donné une demi-couronne à dépenser dans ce même cabaret, pour l'aider à attendre son compagnon. L'hôte n'eut pas plutôt flairé cette demi-couronne, qu'il s'épanouit et débita avec force un discours si persuasif, que le postillon fut bientôt vaincu, et consentit à prendre une demi-couronne de plus pour attendre. Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici que puisqu'il y a tant de politique dans la classe la plus inférieure du peuple, les grands ont sou-

vent trop haute opinion d'eux-mêmes pour le rafinement qu'ils mettent dans leur dissimulation, talent dans lequel ils sont fréquemment surpassés par les derniers des hommes.

Les chevaux étant prêts, Jones sauta sur la selle de femme sur laquelle sa chère Sophie avait voyagé. Je dois avouer que le postillon eut la politesse de lui offrir la sienne, mais il préféra l'autre, probablement parce qu'elle était plus douce. Partridge cependant, quoique tout aussi efféminé que Jones, ne put supporter la pensée de dégrader sa qualité d'homme ; il accepta en conséquence l'offre du postillon, et Jones monté sur la selle de Sophie, le postillon sur celle de mistriss Honora, et Partridge, jambe de çà, jambe de là, sur le troisième cheval, se mirent en route et arrivèrent en quatre heures à l'auberge où le lecteur a déjà passé tant de tems. Partridge fut très-gai pendant tout le chemin, et rappelait souvent à Jones tous les présages de succès qui depuis peu lui avaient été si favorables, et que le lecteur le moins superstitieux doit convenir avoir été singulièrement heureux. D'ailleurs Partridge était plus charmé

de ce qui faisait l'objet de la poursuite actuelle de son compagnon, qu'il ne l'avait été de le voir poursuivre la gloire. Et d'après ces mêmes présages, qui promettaient du succès à notre pédagogue, il commençait à se faire une idée nette de l'amour de Jones et de Sophie, auquel il n'avait fait jusque-là que très-peu d'attention, ayant dans l'origine fort mal jugé les raisons de la fuite de Jones; et quant à ce qui s'était passé à Upton, il avait été beaucoup trop effrayé avant et après son départ de ce lieu, pour en rien conclure, sinon que le pauvre Jones était tout-à-fait fou; idée qui ne s'éloignait pas du tout de l'opinion qu'il avait d'abord conçue de sa bizarrerie extraordinaire. Il pensait d'ailleurs que sa conduite en quittant Glocester, répondait parfaitement bien à tout ce qu'on lui avait dit précédemment. Quoiqu'il en soit, il était alors assez satisfait de son expédition actuelle, et commençait à en concevoir une opinion plus favorable du bon sens de son ami.

Trois heures venaient de sonner quand ils arrivèrent, et Jones demanda sur-le-champ des chevaux de poste; mais malheureusement

on ne put se procurer un seul cheval dans le canton. Le lecteur ne s'en étonnera pas, s'il veut réfléchir au trouble qui régnait alors dans tout le royaume, et notamment dans cette province, où des couriers passaient et repassaient à toutes les heures du jour et de la nuit.

Jones fit tout ce qu'il put pour engager son premier guide à l'escorter jusqu'à Coventry, mais il le trouva inexorable. Tandis qu'il argumentait avec lui dans la cour de l'auberge, une personne vint à lui, et le saluant par son nom, lui demanda des nouvelles de toute la respectable famille de Somerset-Shire. Jones jetant les yeux sur cette personne, la reconnut aussitôt pour être M. Dowling, l'homme de loi avec lequel il avait dîné à Glocester, et lui rendit son salut avec beaucoup de politesse.

Dowling pressa très-vivement M. Jones de ne pas aller plus loin ce soir-là, et appuya ses instances d'une foule d'argumens sans réplique; de ceux-ci entr'autres: qu'il était presque nuit, que les chemins étaient très-gâtés, que sous tous les rapports il lui conviendrait beaucoup mieux de ne partir qu'à la pointe du

jour. Il y en ajouta beaucoup d'autres non moins victorieux, dont une partie était éjà probablement entrée dans l'esprit de Jones. Mais comme ils avaient été alors sans effet, ils n'eurent pas plus de succès dans la bouche de M. Dowling, et Jones persista dans son dessein, dût-il même être obligé de faire la route à pied.

Quand l'homme de loi vit qu'il ne pouvait faire consentir Jones à rester, il s'occupa avec non moins de chaleur à persuader au guide de l'accompagner. Il mit en avant une foule de bons motifs pour l'engager à entreprendre ce petit voyage, et termina son discours en lui disant : « Croyez-vous que Monsieur ne vous récompensera pas très-bien de votre peine ? »

Deux contr'un sont un avantage par-tout, comme à la balle. Mais celui que cette réunion de forces procure quand il s'agit de persuader et d'obtenir ce qu'on souhaite, ne peut être un problême pour un observateur curieux ; car il doit souvent avoir vu que quand un père, un maître, une femme ou tout autre individu revêtu de quelque autorité, ont

opiniâtrement persisté dans leur refus, malgré toutes les raisons qu'une seule personne a pu leur donner, ils ont cédé ensuite à la répétition des mêmes raisons données par une seconde et troisième personne qui avait entrepris de plaider la même cause, sans même avoir pensé à l'appuyer d'aucun nouvel argument; et c'est peut-être delà que vient l'expression de seconder un argument ou une motion, ce qui est d'une grande conséquence dans toutes les assemblées où l'on discute en public. Delà vient aussi probablement que dans nos cours de justice nous entendons souvent un habile homme, qui est ordinairement un huissier, répéter pendant une heure entière ce qu'a dit un autre habile homme qui vient de parler immédiatement avant lui.

Au lieu de raisonner sur cela, nous continuerons, suivant notre usage ordinaire, d'en donner un exemple dans la conduite du postillon dont nous venons de parler, qui se laissa persuader par M. Dowling, et promit de laisser monter encore une fois M. Jones sur la selle de femme. Mais il insista sur ce qu'on lui permît de faire d'abord donner un bon repas à ses

pauvres chevaux, disant qu'ils avaient déjà fait beaucoup de chemin, et n'avaient pas été ménagés en route. Cette précaution du postillon était inutile, car Jones, malgré son empressement et son impatience, en aurait donné l'ordre lui-même. Il n'était aucunement de l'opinion de ceux qui considèrent les animaux comme de pures machines, et quand ils enfoncent leurs éperons dans le ventre de leur cheval, s'imaginent que l'éperon et le cheval ne sont pas plus sensibles l'un que l'autre à la douleur.

Pendant que les animaux mangeaient leur avoine, ou plutôt étaient supposés la manger, car tandis que le postillon prenait soin de lui à la cuisine, le garçon de l'auberge prenait grand soin que son avoine ne se consommât pas dans l'écurie, M. Jones, cédant aux instances de M. Dowling, l'accompagna dans sa chambre, où ils burent ensemble une bouteille de vin.

CHAPITRE X.

M. Jones et M. Dowling boivent une bouteille de vin ensemble.

M. Dowling, en buvant un verre de vin, porta la santé du bon M. Allworthy, en ajoutant : « S'il vous plaît, Monsieur, nous boirons aussi à la santé du jeune gentilhomme son neveu et son héritier. Allons, Monsieur, à M. Blifil ; c'est un jeune homme fort aimable, et qui, j'oserais le jurer, jouera par la suite un rôle très-considérable dans sa province. J'ai déjà en vue pour lui un bourg dont je peux lui assurer d'avance la majorité (1). »

« Monsieur, lui répondit Jones, je suis convaincu que vous n'avez pas l'intention de m'insulter, je ne vous en témoignerai donc aucun ressentiment ; mais je vous proteste que vous avez eu le plus grand tort de con-

(1) Pour être membre du Parlement.

fondre ces deux personnes ensemble ; car l'un est la gloire de l'espèce humaine, et l'autre est un misérable qui déshonore le nom d'homme. »

Dowling frémit à ces mots, et dit qu'il avait toujours cru que ces deux Messieurs avaient un caractère tout-à-fait irréprochable. Quant à M. Allworthy, ajouta-t-il, je n'ai jamais eu le bonheur de le voir, mais tout le monde parle de sa bonté, et quant au jeune gentilhomme, je conviens que je ne l'ai vu qu'une fois, lorsque je lui portai la nouvelle de la mort de sa mère, et alors j'étais si pressé, si entraîné, si accablé par la multiplicité de mes affaires, que j'eus à peine le tems de causer avec lui ; mais il m'a paru si honnête, et s'est conduit si parfaitement avec moi, que je n'ai jamais de ma vie, je vous le proteste, été plus enchanté de personne. »

« Je ne m'étonne pas, répondit Jones, qu'il ait pu vous en imposer dans une aussi courte entrevue, car il a la malice du démon, et vous pourriez vivre avec lui beaucoup d'années sans le connaître. J'ai été élevé avec lui depuis mon enfance, et nous ne nous

sommes presque jamais quittés; mais ce n'est que tout nouvellement que j'ai découvert en partie la bassesse de son ame. Je conviens que je ne l'ai jamais beaucoup aimé; j'ai toujours cru qu'il lui manquait cette générosité de caractère qui est la base la plus sûre de tout ce qu'il y a de grand et de noble dans la nature humaine. Je voyais en lui depuis long-tems un égoïsme que je méprisais; mais c'est nouvellement, tout nouvellement que j'ai découvert qu'il était capable des projets les plus bas et les plus noirs; car, s'il faut le dire, j'ai enfin reconnu qu'il avait pris avantage de la franchise de mon caractère, et par une longue suite de détestables artifices, tramé le plus horrible complot pour m'entraîner à ma ruine, qu'il est enfin parvenu à effectuer. »

« Ah! ah! s'écria Dowling, je proteste en ce cas qu'il est bien fâcheux qu'un homme comme lui doive hériter de la grande fortune de votre oncle Allworthy. »

« Hélas! Monsieur, dit Jones, vous me faites un honneur qui ne m'appartient pas. Il est vrai cependant que sa bonté me permit

autrefois de l'appeler par un nom beaucoup plus tendre encore; mais comme ce n'était qu'un acte volontaire de sa bonté, je ne puis me plaindre d'aucune injustice quand il juge à propos de me priver de cet honneur, n'ayant pas plus mérité de le perdre que je n'avais d'abord mérité de l'obtenir. Je vous déclare donc, Monsieur, que je ne suis point parent de M. Allworthy; et si le monde, qui est incapable d'apprécier sa vertu à sa juste valeur; pouvait penser que dans sa conduite avec moi il en a agi cruellement envers un de ses parens, il commettrait une injustice envers le meilleur des hommes; car je..... Mais je vous demande pardon, je ne veux pas vous fatiguer de détails relatifs à moi. Seulement, comme vous avez semblé me croire parent de M. Allworthy, j'ai cru de mon devoir de vous éclaircir un fait qui aurait pu lui attirer quelque blâme; car je vous proteste que j'aimerais mieux perdre la vie que d'y avoir donné occasion. »

« Vous parlez tout à fait, Monsieur, comme un homme d'honneur, je vous assure, répondit Dowling; mais au lieu de me

fatiguer, je vous proteste que vous me feriez un grand plaisir de m'apprendre comment vous passez pour parent de M. Allworthy, quand vous ne l'êtes pas. Vos chevaux ne seront pas prêts d'une demi-heure, et comme vous avez du tems, je souhaite que vous vouliez bien m'instruire comment tout cela est arrivé. »

Jones, qui pour la complaisance, mais non pour la prudence, ressemblait un peu à son aimable Sophie, consentit aisément à satisfaire la curiosité de M. Dowling, en racontant l'histoire de sa naissance et de son éducation, ce qu'il fit comme Othello,

Depuis les premiers jours de sa plus tendre enfance,
Jusqu'à celui marqué pour rompre le silence.

A ce récit Dowling, ainsi que Desdemona,

Prêtait, en se penchant, une oreille attentive;

il jura que

Cet étrange destin devait à l'amitié
Inspirer la pitié, la plus tendre pitié.

M. Dowling fut très-vivement touché de ce récit; car il ne s'était pas dépouillé de tout

sentiment d'humanité, quoiqu'il fût procureur. Rien n'est plus injuste, il faut en convenir, que les préjugés que nous conservons contre telle ou telle profession, même dans l'habitude ordinaire de la vie privée, et que de juger un homme d'après l'opinion que nous avons de son état. L'habitude, il est vrai, diminue l'horreur des actions que la profession rend nécessaires, et conséquemment habituelles; mais, dans toute autre circonstance, la nature agit également sur les hommes de toutes les professions, peut-être même plus fortement sur ceux qui, occupés tous les jours de leurs affaires, n'ont, en quelque sorte, qu'un jour de fête à lui donner de tems en tems. Je ne doute point qu'un boucher n'éprouvât quelque douleur à voir tuer un beau cheval; et quoiqu'un chirurgien n'éprouve aucune émotion quand il fait l'amputation d'un membre, j'en ai connu un affecté à la vue d'un homme souffrant d'un accès de goutte. On sait que le bourreau, après avoir pendu cent coquins, a tremblé la première fois qu'il a tranché une tête. Les professeurs même dans l'art de répandre le sang humain,

qui dans le métier de la guerre massacrent des milliers, non-seulement de leurs confrères, mais encore de femmes et d'enfans, sans éprouver un seul remord, ceux-là même, en tems de paix, quand les tambours et les trompettes sont déposés dans les arsenaux, déposent aussi toute leur férocité, et deviennent des membres très-doux de la société civile. De même un procureur peut compâtir à toutes les misères et à toutes les infortunes des créatures ses semblables, pourvu toutefois que quelque circonstance particulière n'arme pas son intérêt contre elles.

Le lecteur sait que Jones ignorait encore sous quelles noires couleurs on l'avait peint à M. Allworthy; et, quant aux autres faits, il ne les présenta pas sous le jour le plus désavantageux; car, quoiqu'il n'eût le projet de jeter aucun blâme sur son ancien ami et patron, il n'était pas non plus fort porté à en laisser trop à sa charge. Dowling observa donc, et non sans raison, qu'il fallait que quelqu'un lui eût rendu de très-mauvais offices. « Car, certainement, dit il, M. Allworthy ne vous aurait jamais déshérité pour

un petit nombre de fautes que tout autre jeune homme à votre place aurait pu commettre; et je me sers d'une expression impropre quand je dis déshérité; car il est clair que par la loi vous ne pouvez prétendre à être son héritier: cela est certain, et il est inutile de consulter sur cette question. Cependant, quand un gentilhomme vous avait ainsi en quelque sorte adopté comme son propre fils, vous auriez pu raisonnablement espérer une part très considérable de sa fortune, sinon même sa fortune toute entière; je dis plus, quand vous auriez compté sur tout son bien, je ne vous en aurais pas blâmé; car certainement tous les hommes sont disposés à gagner autant qu'ils peuvent, et ils ne sont point du tout blâmables pour cela. »

« Vous me faites tort, je vous assure, dit Jones; je me serais contenté de très-peu. Je n'ai jamais eu en vue la fortune de M. Allworthy; je crois même pouvoir dire avec vérité que je n'ai jamais pensé une seule fois à ce qu'il pourrait ou voudrait me donner. Je déclare solennellement que s'il eût fait en ma faveur quelque tort à son neveu, je l'au-

rais réparé sur-le-champ. Je préfère ma propre estime à la fortune d'un autre. Quel pauvre orgueil que celui qui se fonde sur une maison magnifique, une suite nombreuse, une table splendide, et tous les autres avantages réels ou apparens de la fortune, comparés à ce contentement solide et vrai, à cette satisfaction complète, à ces transports de joie, à ce triomphe enivrant d'un homme de bien qui se plaît dans la contemplation d'une action généreuse, vertueuse, noble et bienfaisante. Je n'envie point M. Blifil sous le rapport de sa fortune à venir, et je ne l'envierai pas davantage quand il en sera devenu possesseur. Je ne voudrais pas avoir à me reprocher d'avoir été un malhonnête homme pendant une demi-heure, dussé-je changer de situation avec lui. J'ai lieu de croire que M. Blifil m'a supposé les vues dont vous parlez, et je suppose que ces soupçons, qui provenaient de la bassesse de son cœur, ont été aussi la cause de la bassesse de sa conduite à mon égard. Mais, grâce au ciel, je connais, je sens.... je sens mon innocence, mon ami, et je n'en voudrais pas perdre le sentiment pour

le monde entier; car, aussi long-tems que je pourrai me dire que je n'ai jamais fait ni même desiré aucun mal à personne,

Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor æstivâ recreatur aurâ,
Quod latus mundæ, nebulæ, malusque
Jupiter urget.
Pone sub curru nimium propinqui
Solis in terrâ domibus negatâ,
Dulce videntem Lalagem amabo,
Dulce videntem.

Placez-moi dans ces champs où les arbres avares
Ne sont en aucun tems caressés des z'phirs,
Sous ce ciel nébuleux, d'où les autans barbares
Ont chassé les plaisirs;
Placez-moi sous le pôle, ou sous le char brûlant
Que promène Phébus chez l'Indien sauvage,
J'aimerai Lalagé, son sourire charmant,
Et son charmant langage.

Il se versa alors un grand verre de vin, et le but à la santé de sa chère Lalagé; et, remplissant aussi jusqu'au bord celui de Dowling, il le pressa de lui faire raison. « Allons donc, de tout mon cœur, la santé de miss Lalagé, dit Dowling; je l'ai souvent entendu porter, je vous assure; je ne l'ai jamais vue, mais on la dit extrêmement belle. »

Quoique le latin ne fût pas la seule partie de ce discours que Dowling n'entendît pas parfaitement bien, il y avait cependant quelque chose qui fit une très-forte impression sur lui; et quoiqu'il cherchât par des clignemens d'yeux, des signes de tête, des sourires et d'autres grimaces, à cacher cette impression à Jones; car nous sommes souvent aussi honteux de bien penser que de mal penser, il est certain qu'il approuvait tout bas ses sentimens, au moins ce qu'il en pouvait comprendre, et éprouvait réellement un mouvement très-vif de pitié pour lui. Mais nous pourrons trouver quelqu'autre occasion de commenter ceci, surtout s'il nous arrive de rencontrer encore M. Dowling dans le cours de notre histoire. Quant à présent, nous sommes obligés de prendre congé de lui un peu brusquement, à l'imitation de M. Jones, qui ne fut pas plutôt informé par Partridge que ses chevaux étaient prêts, qu'il paya son écot, souhaita le bonsoir à son compagnon, monta à cheval, et se mit en route pour Coventry, quoique la nuit fût noire et qu'il commençât à pleuvoir à verse.

CHAPITRE XI.

Malheurs qui arrivent à Jones en partant pour Coventry, et sages remarques de Partridge.

On n'aurait pu trouver une route plus unie que celle de l'endroit où étaient alors nos voyageurs jusqu'à Coventry; et quoique ni Jones, ni Partridge, ni le guide n'y eussent jamais passé, il aurait presqu'été impossible de s'y perdre, si ce n'eût été pour les deux raisons que nous avons données à la fin du chapitre précédent.

Cependant le hasard ayant malheureusement réuni ces deux circonstances, nos voyageurs s'égarèrent dans un chemin beaucoup moins fréquenté, et après avoir fait six grands milles, au lieu d'arriver aux superbes pyramides de Coventry, se trouvèrent dans un sentier très-boueux, qui n'annonçait pas l'approche des faubourgs d'une grande ville.

Jones dit alors qu'il fallait sûrement qu'ils eussent perdu leur route ; mais le guide déclara positivement que cela était impossible ; mot qui, dans la conversation ordinaire, est souvent employé pour signifier non-seulement ce qui est improbable, mais souvent ce qui est réellement très vraisemblable, et quelquefois ce qui est certainement vrai ; extension hyperbolique, semblable à celle que l'on donne si fréquemment aux mots *infini* et *éternel*, par le premier desquels il est d'usage d'exprimer une distance de dix-huit pouces, comme par le second une durée de cinq minutes. C'est ainsi qu'il n'est pas moins d'usage d'affirmer l'impossibilité de perdre ce qui est déjà perdu dans le moment où l'on parle. Tel était dans le fait, le cas présent ; car, malgré les assurances hardies que donnait le postillon, il est certain qu'ils n'étaient pas plus dans le véritable chemin de Coventry, que l'avare frauduleux, insatiable, cruel et hypocrite n'est dans le véritable chemin du ciel.

Il n'est peut-être pas facile à un lecteur qui ne s'est jamais trouvé dans des circons-

tances semblables, d'imaginer l'horreur dont l'obscurité, la pluie et le vent frappent ceux qui ont perdu leur chemin au milieu de la nuit, et qui en conséquence n'ont pas l'agréable perspective de se procurer un bon feu, des vétemens secs et autres choses nécessaires pour soutenir leur courage contre les injures du tems. Mais il suffira d'avoir une idée très-imparfaite de cette horrible position, pour justifier les étranges idées qui remplirent alors la tête de Partridge, et que nous sommes obligés de faire connaître en ce moment.

A mesure qu'ils avançaient, Jones soutenait plus positivement qu'ils étaient hors de leur chemin, et le postillon lui-même finit par en convenir, quoiqu'il affirmât en même-tems qu'il était impossible qu'ils l'eussent perdu. Mais Partridge était d'une opinion différente; il dit que dès en partant il s'était bien imaginé qu'il leur arriverait quelque malheur, de façon ou d'autre. « N'avez-vous pas remarqué, Monsieur, dit-il à Jones, cette vieille femme qui était debout à la porte, tout justement comme vous montiez à cheval. J'aurais desiré de tout mon cœur que vous lui

eussiez donné quelque petite chose, car elle a dit que vous pourriez vous en repentir; et au moment même, il commença à pleuvoir, et le vent a toujours augmenté depuis. Quoique certaines gens en disent, je suis très-sûr qu'il est au pouvoir des sorcières de commander au vent toutes les fois que cela leur fait plaisir. J'ai vu cela arriver très-souvent de mon tems, et cette vieille femme était certainement une sorcière, ou je n'en ai jamais vu de ma vie; je l'ai pensé en moi-même sur-le-champ, et si j'avais eu des sous dans ma poche, je lui en aurais donné quelques-uns, car sûrement il est toujours bon d'être charitable envers ces sortes de gens, de peur de ce qui peut arriver, et plus d'un laboureur a perdu tout son troupeau pour avoir voulu épargner un sou. »

Jones, quoiqu'horriblement contrarié du retard que cette méprise devait probablement occasionner dans son voyage, ne put s'empêcher de sourire de la superstition de son ami, qu'un accident confirma plus que jamais dans son opinion. Le pauvre Partridge tomba de cheval; cette chute cependant ne lui fit

d'autre mal que de le couvrir de boue depuis les pieds jusqu'à la tête.

Partridge ne fut pas plutôt relevé sur ses deux jambes, qu'il en appela à sa chute, comme à un témoignage concluant de tout ce qu'il avait avancé. Mais Jones voyant qu'il n'était pas blessé, répondit en souriant: « Cette sorcière de votre façon, mon chet Partridge, est la plus ingrate coquine que j'aie jamais connue, et je vois que dans sa colère elle ne distingue pas ses amis de ses ennemis. Si la vieille femme avait été fâchée contre moi de ce que je n'ai pas fait attention à elle, je ne vois pas pourquoi elle vous aurait fait tomber de cheval, vous, après tout le respect que vous avez témoigné pour elle. »

« C'est toujours mal, Monsieur, dit Partridge, de plaisanter sur des gens qui ont le pouvoir de faire de pareilles choses, car ils sont souvent très-méchans. Je me rappelle un maréchal qui mit une de ces vieilles femmes en colère, en lui demandant quand arriverait le terme du pacte qu'elle avait fait avec le diable, et dans les trois mois à dater de ce même jour-là, une de ses meilleures

vaches fut noyée; elle ne se contenta pas de cela, et peu de tems après il perdit un baril de sa meilleure bierre; car la vieille sorcière en retira le robinet, et laissa toute la bierre couler à grands flots dans le cellier, le soir même qu'il avait percé son baril pour se divertir avec quelques-uns de ses voisins. En un mot, rien ne lui prospéra depuis; car elle persécuta le pauvre homme avec un tel acharnement, qu'il se livra à la boisson, que dans l'espace d'un an ou deux, tout son bien fut saisi, et qu'il est maintenant ainsi que toute sa famille à l'aumône de la paroisse. »

Le guide, et peut-être aussi son cheval, étaient si attentifs à ce discours, que soit faute de soin, soit malice de la part de la sorcière, tous deux furent en un moment étendus dans la boue.

Partridge attribua cette chute à la même cause que la sienne. Il dit à M. Jones que ce serait certainement bientôt son tour, et le conjura instamment de retourner sur ses pas, pour tâcher de retrouver la vieille femme et de l'appaiser. « Nous aurons bientôt regagné l'auberge, ajouta-t-il; car, quoiqu'il nous ait

semblé que nous avancions, je suis très-certain que nous sommes à la même place où nous étions il y a une heure, et je jurerais que s'il faisait jour, nous pourrions voir en ce moment l'auberge d'où nous sommes partis. »

Au lieu de répondre à ce sage conseil, Jones ne s'occupait que de l'accident arrivé au postillon, qui n'avait pas souffert d'autre mal que celui dont Partridge avait à se plaindre, et que ses habits supportèrent d'autant mieux, que depuis un grand nombre d'années ils étaient accoutumés à de pareils malheurs. Il remonta soudain sur sa selle de femme, et à force de juremens et de coups qu'il ne ménageait pas à son cheval, il parvint à convaincre Jones qu'il n'était arrivé de mal à personne.

CHAPITRE XII.

On y verra que M. Jones continue son voyage, malgré le conseil de Partridge, et ce qui lui arriva à cette occasion.

Ils découvrirent alors une lumière à quelque distance, au grand plaisir de Jones et au grand effroi de Partridge, qui se croyait fermement ensorcelé, et ne doutait pas que cette lumière ne fût un feu follet ou quelque chose de plus terrible encore.

Mais combien ces craintes augmentèrent, lorsqu'en approchant plus près de cette lumière, ou de ces lumières, car on en apercevait plusieurs, ils entendirent un bruit confus de voix humaines, des chansons, des éclats de rire, des cris, le tout accompagné d'un autre bruit étrange qui semblait provenir de quelques instrumens, mais qu'il eût été difficile d'appeler de la musique; à moins que pour entrer un peu dans l'opinion de Par-

tridge, on ne l'appelât de la musique infernale.

Il est impossible de concevoir un plus haut degré d'horreur que celui qui s'empara de Partridge en ce moment. La contagion même en avait gagné le postillon, qui avait écouté très-attentivement tous ses discours. Il se joignit donc à lui pour prier Jones de retourner sur ses pas, disant qu'il croyait fermement ce que Partridge venait de dire, que quoique les chevaux semblassent marcher, ils n'avaient pas fait un pas en avant depuis une demi-heure au moins.

Jones, quoiqu'extrêmement contrarié, ne put s'empêcher de sourire de la peur de ces pauvres gens. « Soit que nous avançions vers les lumières, dit-il, soit que les lumières se soient avancées vers nous, car nous n'en sommes plus qu'à une très-petite distance, comment, l'un ou l'autre, pouvez-vous avoir peur d'une troupe de gens qui ne paraissent occupés qu'à se divertir? »

« Qu'à se divertir! Monsieur, s'écria Partridge, qui pourrait se divertir à cette heure de la nuit, dans un tel lieu et par un tel tems?

ce ne peut être que des esprits ou des sorciers, ou quelques démons, c'est certain. »

« Qu'ils soient ce qu'ils voudront, dit Jones, je suis déterminé à aller vers eux et à leur demander le chemin de Coventry. Toutes les sorcières, Partridge, ne sont pas d'aussi méchantes furies que la dernière que nous avons eu le malheur de rencontrer. »

« O seigneur, Monsieur ! s'écria Partridge, on ne peut pas savoir de quelle humeur elles seront. Le mieux, sans doute, est d'être toujours poli avec elles. Mais quoi ! si nous allions trouver pis que des sorcières, des diables en personnes ? Je vous prie, Monsieur, soyez prudent, je vous en prie, Monsieur, soyez-le. Si vous aviez lu comme moi tout ce qui a été écrit de terrible sur cette matière, vous ne vous piqueriez pas d'une hardiesse aussi folle. Dieu sait où nous avons déjà été et où nous allons; car sûrement on n'a jamais vu sur la terre une pareille obscurité, et je doute qu'il puisse faire plus noir dans l'autre monde. »

Malgré tous ces avis de se tenir sur ses gardes, Jones avançait le plus vîte qu'il pou-

vait, et le pauvre Partridge était obligé de suivre; car quoiqu'il osât à peine avancer, il osait encore moins rester seul derrière.

Enfin ils arrivèrent au lieu d'où le bruit et la lumière partaient. Jones s'apperçut bientôt que ce n'était qu'une grange où un grand nombre d'hommes et de femmes étaient assemblés et se divertissaient le plus gaiment du monde.

Jones ne parut pas plutôt devant la grande porte de la grange qui était ouverte, qu'une voix masculine et fort rude, sortant de l'intérieur, demanda qui était-là? Jones répondit doucement, ami, et s'informa aussitôt du chemin qui conduisait à Coventry.

« Si vous êtes un ami, s'écria une autre voix du fond de la grange, vous feriez mieux de descendre de cheval jusqu'à ce que l'orage soit passé; (il était alors en effet plus violent qu'il n'avait été,) vous serez très-bien reçu, vous et votre cheval, car il y a de la place pour lui au bout de la grange.

« Vous êtes très-obligeant, répondit Jones; j'accepterai vos offres pour quelques minutes, pendant que la pluie continuera; mais j'ai

encore avec moi deux personnes qui seront fort aises d'obtenir la même faveur. Elle fut accordée de meilleur cœur qu'elle ne fut acceptée; car Partridge eût préféré se soumettre à la plus cruelle inclémence du tems, que de se fier à la clémence de ceux qu'il prenait pour des esprits, et le pauvre postillon était alors tourmenté par les mêmes craintes; mais tous deux furent obligés de suivre l'exemple de Jones, l'un parce qu'il n'osait pas quitter son cheval, et l'autre parce qu'il ne craignait rien tant que de rester seul.

Si cette histoire avait été écrite dans un tems de superstition, j'aurais eu trop de pitie du lecteur pour l'avoir laissé si longtems en suspens, et l'avoir en quelque sorte amené jusqu'au point de craindre que Belzébuth ou Satan n'apparussent au moment même en personne avec toute la troupe infernale; mais comme cette doctrine est tombée de nos jours dans le plus grand discrédit, et n'a plus que peu ou point de sectateurs, je ne me suis pas donné beaucoup de peine pour produire de l'effet par des terreurs de cette nature. S'il faut dire la vérité, les di-

recteurs de théâtre se sont depuis long-tems approprié tout l'appareil des régions infernales, ils paraissent même s'en être dégoûtés depuis peu, et l'avoir mis au rebut, comme ne pouvant servir qu'à émouvoir la galerie d'en haut, place où bien peu de nos lecteurs vont probablement s'asseoir.

Quoique nous n'ayons aucun lieu de croire que nous ayons inspiré une grande terreur à cet égard, nous avons cependant quelques raisons d'appréhender qu'il ne s'élève ici dans l'ame de nos lecteurs une autre sorte de crainte que nous ne voudrions pas volontairement leur causer, je veux dire, celle que nous ayons le projet de lui faire faire un voyage dans le pays de la féerie, et d'introduire dans notre histoire une espèce d'êtres à laquelle personne ne fut jamais assez enfant pour croire, quoique beaucoup de gens aient été assez fous pour passer leur tems à écrire ou à lire leurs aventures.

Pour prévenir de semblables soupçons, si préjudiciables à la confiance que doit inspirer un historien qui fait profession de ne tirer ses matériaux que de la nature, nous ne tar-

derons donc pas à instruire le lecteur de ce qu'étaient ces gens dont l'apparition soudaine avait frappé Partridge d'une si grande terreur, presque fait mourir d'effroi le postillon, et un peu surpris Jones lui-même.

Les gens donc qui étaient assemblés dans cette grange n'étaient autres qu'une compagnie d'Egyptiens, ou comme on les appelle vulgairement, de Bohémiens, occupés à célébrer le mariage d'un de leurs camarades.

Il est impossible de concevoir une réunion de gens plus heureux qu'ils ne paraissaient l'être. La gaîté la plus vive animait tous les visages, et leur assemblée n'était pas totalement denuée d'ordre et de décence; peut-être même en avait-elle plus que n'en a ordinairement un bal villageois; car ces gens-ci sont soumis à un gouvernement régulier et à des lois qu'ils ont faites eux-mêmes, et obéissent tous à un magistrat suprême, qu'ils appellent leur roi.

On ne pouvait pas non plus voir une plus grande abondance que celle qui régnait dans cette grange. On n'y voyait ni délicatesse, ni élégance, et l'appétit des convives n'en avoit

pas besoin ; mais il y avait une bonne provision de jambons, de poulets et de moutons, auxquels chacun des convives faisait lui-même une meilleure sauce, que n'aurait pu le faire le meilleur et le mieux payé de tous les cuisiniers français.

Virgile ne nous peint pas Énée plus étonné dans le temple de Junon,

Dum stupet obtutuque hœret defixus in uno,

Stupéfait et l'œil fixe, il paraît immobile,

que notre héros ne l'était de tout ce qu'il voyait dans cette grange. Tandis qu'il regardait autour de lui avec étonnement, un personnage vénérable l'aborda, en lui faisant beaucoup de salutations amicales, et trop franches pour que l'on puisse les appeler polies ; ce n'était autre que le roi des Bohémiens lui-même. Il était très-peu distingué de ses sujets par l'habillement, et sa majesté n'avait aucuns droits régaliens pour soutenir sa dignité ; et cependant, s'il faut en croire M. Jones, il y avait dans son air quelque chose qui annonçait l'autorité, et inspi-

rait à ceux qui le voyaient une idée de crainte et de respect. Tout cela n'était peut-être que dans l'imagination de Jones; mais peut être est-il vrai que ces sortes d'idées se forment de celles du pouvoir, et en sont presqu'inséparables.

Il y avait dans la physionomie ouverte et les manières polies de Jones, quelque chose qui, joint à beaucoup d'agrément dans toute sa personne, lui servait de grande recommandation, lorsqu'on le voyait pour la première fois. Cette impression favorable fut peut-être encore un peu augmentée par le profond respect qu'il témoigna au roi des Bohémiens, dès qu'il fut instruit de sa dignité, respect auquel sa majesté bohémienne fut d'autant plus sensible, qu'elle n'était accoutumée à recevoir un semblable hommage que de ses propres sujets.

Le roi fit aussitôt dresser une table pour Jones, et ordonna qu'on la couvrît de ce qu'il y avait de plus délicat dans toutes les provisions. Sa Majesté s'étant ensuite placée à la droite de notre héros, lui tint le discours suivant :

« Je ne doute pas, Monsieur, que vous n'ayiez souvent vu quelques-uns de mes sujets, qui forment ce que vous appelez des bandes de Bohémiens, et qui courent de tous côtés; mais vous ne vous imaginiez pas, j'en suis sûr, que nous fussions un corps aussi considérable que nous le sommes réellement, et peut-être serez-vous encore plus étonné, quand vous apprendrez que les Bohémiens ont une aussi bonne constitution et un aussi bon gouvernement qu'il y en ait sur la surface de la terre.

» J'ai, comme je vous le dis, l'honneur d'être leur roi, et nul monarque ne peut se vanter d'avoir des sujets plus obéissans ni plus affectionnés. Je ne peux dire jusqu'à quel point je mérite leur amitié, mais ce que je peux dire, c'est que je ne m'occupe jamais que de leur faire du bien. Je ne dis pas cela pour me vanter; car, comment pourrais-je faire autrement que de m'occuper du bonheur de ces pauvres gens, qui courent ça et là tout le jour, et ne manquent jamais de m'apporter la meilleure partie de ce qu'ils gagnent: ils m'aiment et m'honorent donc, parce que

je les aime et prends soin d'eux, voilà tout, je n'en connais pas d'autre raison.

» Il y a mille ou deux mille ans environ, je ne peux dire au juste, attendu que je ne sais ni lire, ni écrire, qu'il y eut ce que vous appelez une grande révolution parmi les Bohémiens, car il y avait dans ces tems-là des seigneurs bohémiens, et ces seigneurs se disputaient toujours les uns les autres pour le rang. Mais le roi des Bohémiens abolit tous leurs privilèges, et rendit tous ses sujets égaux, et depuis ce tems ils ont bien vécu ensemble, car ils ne pensent pas à être roi; et peuvent-ils être mieux que comme ils sont, car je vous assure que c'est une chose très-embarassante que d'être roi et de toujours rendre la justice. J'ai souvent desiré être un simple Bohémien, quand j'ai été forcé de punir mon meilleur ami et mon parent; car, quoique nous ne condamnions jamais à mort, nos punitions sont très-sévères; elles obligent les Bohémiens à avoir honte d'eux-mêmes, et c'est une punition bien terrible. Je ne crois pas avoir connu un Bohémien ainsi puni qui se soit rendu coupable par la suite. »

Le roi continua son discours en témoignant sa surprise qu'il n'y eût pas dans les autres gouvernemens une punition telle que la honte. Jones l'assura au contraire qu'il y avait un grand nombre de crimes pour lesquels la honte était infligée par les lois anglaises, et que dans le fait elle était la conséquence de toutes les punitions. « Cela est très-étrange, dit le roi, car je connais beaucoup les Anglais, et j'en ai beaucoup entendu parler, quoique je ne vive point parmi eux, et j'ai souvent ouï dire que la honte était la cause ainsi que la conséquence de beaucoup de vos récompenses: vos récompenses et vos punitions sont donc la même chose? »

Tandis que Sa Majesté conversait ainsi avec Jones, un tumulte s'éleva tout-à-coup dans la grange, et probablement à cette occasion-ci. La courtoisie de ces gens avait peu à peu dissipé toutes les craintes de Partridge, et il avait consenti non-seulement à manger abondamment de leurs provisions, mais encore à goûter de leurs liqueurs, ce qui le guérit bientôt entièrement de sa peur, et y substitua des sensations beaucoup plus agréables.

Une jeune Bohémienne, plus remarquable par son esprit que par sa beauté, avait attiré cet honnête garçon dans un coin, sous prétexte de lui dire sa bonne aventure. Comme ils étaient seuls ensemble, soit que ce fût l'effet des liqueurs fortes, qui ne sont jamais plus promptes à enflammer les désirs qu'après une fatigue modérée, soit que la belle Bohémienne eût entièrement mis de côté la modestie et la décence de son sexe, et eût tenté le jeune Partridge par des sollicitations trop positives, ils furent découverts dans une situation très-inconvenante par le mari de la Bohémienne, qui, par jalousie probablement, n'avait cessé de tenir l'œil sur sa femme, et l'avait épiée jusqu'à l'endroit où il la trouva dans les bras de son galant.

A la grande confusion de Jones, Partridge fut conduit devant le roi, qui écouta l'accusation et la défense du coupable. Cette dernière était misérable, il faut en convenir; car le pauvre garçon était confondu par l'évidence qui déposait contre lui, et avait très-peu de chose à dire pour sa justification. Sa Majesté s'adressant alors à Jones, lui dit : « Monsieur,

vous avez entendu ce qu'on vient de dire, quelle punition croyez-vous que votre domestique mérite ? »

Jones répondit qu'il était fâché de ce qui était arrivé, et que Partridge ferait au mari toutes les réparations qui étaient en son pouvoir. Il dit qu'il n'avait en ce moment que très-peu d'argent sur lui, et mettant la main dans sa poche, il offrit une guinée à la partie plaignante ; ce que le mari refusa, en disant qu'il espérait que Monsieur ne pouvait penser à lui en donner moins de cinq.

Cette somme, après quelques débats, fut réduite aux deux cinquièmes, et Jones, après avoir stipulé le pardon absolu de Partridge et de la coupable, allait payer les deux guinées, quand Sa Majesté lui retenant la main, s'adressa au témoin, et lui demanda dans quel tems il avait découvert les criminels. A quoi il répondit que le mari l'avait prié de surveiller les actions de sa femme depuis le moment où elle avait parlé à l'étranger, et qu'il ne l'avait pas perdue de vue jusqu'à ce que le crime eût été commis. Le roi demanda alors si le mari était resté avec lui tout le tems dans

le lieu où il s'était caché? Le témoin ayant répondu affirmativement, Sa Majesté Bohémienne s'adressa au mari dans les termes suivans : « Je suis fâché de voir qu'il existe un Bohémien qui ait assez peu d'honneur pour vendre l'honneur de sa femme à prix d'argent. Si vous aviez eu de l'amour pour votre femme, vous auriez prévenu cela, et n'auriez pas tenté d'en faire une prostituée, pour avoir le droit de divulguer sa honte. J'ordonne, en conséquence, que l'argent ne vous soit pas donné; car vous méritez plutôt une punition qu'une récompense. J'ordonne, en outre, qu'on vous appelle l'infâme Bohémien; que vous portiez une paire de cornes sur le front pendant un mois ; que votre femme soit appelée catin, et montrée au doigt pendant tout ce tems; car vous êtes un infâme Bohémien, et elle n'est pas moins une infâme catin. »

Les Bohémiens procédèrent immédiatement à l'exécution de la sentence, et laissèrent Jones et Partridge seuls avec sa Majesté.

Jones applaudit beaucoup à la justice de cette sentence. Le roi se tournant alors vers

lui, dit : « Je crois que vous êtes surpris ; car je suppose que vous avez très-mauvaise opinion de mes sujets, et que vous les prenez tous pour des voleurs. »

« Je dois l'avouer, Sire, dit Jones; je n'en avais pas entendu parler si favorablement qu'ils semblent le mériter. »

« Je vous dirai, dit le roi, la différence qui existe entre vous et nous : nous volons les Anglais, et les Anglais se volent les uns les autres. »

Jones continua à vanter très-sérieusement le bonheur d'un peuple qui vit sous les lois d'un pareil magistrat.

En effet, leur bonheur semble avoir été si parfait, que nous devons craindre que quelqu'avocat du pouvoir arbitraire ne vienne à citer par la suite celui de ce peuple, comme un exemple des grands avantages de ce gouvernement sur tous les autres.

Nous consentons à accorder ici ce que peut-être on n'aurait pas attendu de nous, c'est que nulle forme limitée de gouvernement n'est capable de s'élever au même dégré de perfection, ni de procurer à la société les

mêmes avantages. Le genre humain n'a jamais été si heureux que quand la plus grande partie du monde alors connu était sous la domination d'un seul maître, et cet état de bonheur dura sous le règne de cinq empereurs consécutifs (1). Ce fut le véritable tems de l'âge d'or, et le seul âge d'or qui ait eu quelqu'existence depuis l'expulsion du jardin d'Eden jusqu'à ce jour, excepté dans l'imagination ardente des poëtes.

Dans le fait, je ne connais qu'une objection solide contre la monarchie absolue; le seul défaut de cette excellente constitution me paraît être la difficulté de trouver un homme en état de remplir la fonction de monarque absolu; car elle exige indispensablement trois qualités très-difficiles à trouver dans la nature des princes, si l'on en croit l'histoire. La première est un dégré suffisant de modération pour se contenter de toute la puissance qu'il lui est possible d'avoir; la seconde, assez de sagesse pour sentir son bonheur, et la troisième assez de bonté pour

(1) Nerva, Trajan, Adrien et les deux Antonins.

jouir du bonheur des autres, lorsqu'il est non-seulement compatible avec le sien, mais même lorsqu'il en est l'instrument.

J'en conclus que s'il faut avouer qu'un monarque absolu doué de toutes ces grandes et rares qualités peut procurer le plus grand bonheur à la société, il faut aussi convenir que le pouvoir absolu remis entre les mains d'un prince à qui toutes ces qualités manquent, doit probablement y causer le plus grand malheur.

Enfin notre religion nous fournit également l'idée des bénédictions ou des malédictions que peut produire le pouvoir absolu. Les peintures du Paradis et de l'Enfer nous en placent devant les yeux des images parfaitement fidèles. Car quoique le prince de ce dernier empire ne puisse avoir d'autre puissance que celle qu'il tient originairement du souverain tout-puissant qui régne dans le premier, il paraît clairement prouvé par l'écriture que le pouvoir absolu est abandonné au diable dans le domaine infernal qui lui est assigné. C'est véritablement le seul pouvoir absolu qui, aux termes de l'Écriture, puisse

être dérivé du ciel. Si donc les différentes tyrannies qui pèsent sur la terre peuvent justifier qu'elles émanent d'une autorité divine, le droit de ceux qui les exercent dérive sans doute de la concession originaire faite au prince des Ténèbres, et ces délégations subordonnées doivent en conséquence provenir immédiatement de celui dont elles portent si évidemment l'empreinte.

Il faut en conclure que les exemples de tous les siècles nous montrant que les hommes en général ne desirent le pouvoir que pour faire le mal, et quand ils l'ont une fois obtenu, ne s'en servent pas à un autre usage, ce serait manquer tout-à-fait de prudence que de hasarder un changement, dans lequel nos espérances seraient foiblement soutenues par deux ou trois exceptions à mille exemples trop fairs pour nous alarmer. Il sera beaucoup plus sage, en ce cas, de se soumettre à un petit nombre d'inconvéniens, résultant de la surdité impassible des lois, que de vouloir y remédier en portant ses plaintes à l'oreille toujours ouverte d'un tyran passionné.

L'exemple des Bohémiens, quoiqu'ils

puissent avoir été long-temps heureux sous cette forme de gouvernement, ne peut être ici d'aucune autorité, puisque nous devons nous rappeler le point très-essentiel par lequel ils diffèrent de tous les autres peuples, et auquel ils doivent peut-être entièrement leur bonheur, consistant en ce qu'ils n'ont point parmi eux de fausses idées de l'honneur, et qu'ils regardent la honte comme la punition la plus cruelle qu'on puisse infliger.

CHAPITRE XIII.

Dialogue entre Jones et Partridge.

Nous ne doutons pas que les amans honnêtes de la liberté ne nous pardonnent cette longue digression à laquelle nous nous sommes laissés entraîner à la fin du chapitre précédent, pour empêcher notre histoire de servir à l'affermissement de la doctrine la plus pernicieuse que la fourberie sacerdotale ait jamais eu la méchanceté ou l'impudence de prêcher.

Nous allons maintenant suivre M. Jones, qui, quand l'orage fut passé, prit congé de sa Majesté Bohemienne, après l'avoir beaucoup remerciée de l'obligeante courtoisie avec laquelle elle l'avait reçu, et se mit en route pour Coventry, où un Bohémien fut chargé de le conduire, attendu que la nuit était encore très-noire.

Jones, au moyen de ce qu'il s'était égaré, ayant fait onze milles au lieu de six, et la plus grande partie dans des chemins affreux, où l'on n'aurait pu hâter le pas, même pour aller chercher une sage-femme, n'arriva à Coventry qu'un peu avant midi, et il ne put en repartir qu'à deux heures passées, car il n'était pas facile de trouver alors des chevaux de poste, et le valet d'écurie ni le postillon n'étaient pas, à beaucoup près si impatiens que lui, et aimaient mieux imiter la disposition tranquille de Partridge, qui, ne s'étant pas nourri de sommeil, saisissait toutes les occasions d'y suppléer par toute autre espèce de nourriture, et qui, de même qu'il n'était jamais plus charmé que quand il arrivait dans une auberge, n'était jamais plus fâché que quand il était forcé d'en sortir.

Jones voyagea alors en poste. Nous le suivrons donc de la même manière, suivant notre usage, et conformément à la doctrine de Longin. De Coventry, il arriva à Daventry, de Daventry à Stratford, et de Stratford à Dunstable, où il arriva le lendemain, un peu après midi, quelques heures seulement après

le départ de Sophie; et quoiqu'il fût obligé d'y rester plus long-tems qu'il n'aurait voulu, pendant qu'un maréchal ferrait, avec beaucoup de réflexion, le cheval de poste qu'il devait monter, il ne doutait pas qu'il ne rejoignît Sophie avant qu'elle ne fût repartie de Saint-Albans, où il pensait, et avec beaucoup de raison, que milord devait s'arrêter pour dîner.

Et s'il ne s'était pas trompé dans sa conjecture, il y aurait très-probablement rencontré son ange; mais malheureusement, milord avait ordonné qu'on lui préparât à dîner chez lui à Londres, et pour pouvoir y arriver à tems, il avait demandé qu'on lui envoyât un relai à Saint-Albans; de sorte que Jones en y arrivant apprit que le carosse à six chevaux en était parti depuis deux heures.

Quand même les chevaux de poste eussent été prêts sur-le-champ, comme ils ne l'étaient pas, il paraissait tellement impossible d'atteindre le carosse avant qu'il fût arrivé à Londres, que Partridge crut alors avoir une occasion favorable de rappeler à son ami une chose qu'il semblait avoir absolument ou-

bliée. Le lecteur la devinera sans doute, quand nous l'aurons instruit que Jones n'avait rien mangé de plus qu'un œuf poché, depuis qu'il avait quitté le cabaret où il avait rencontré pour la première fois le guide qui revenait du lieu où il avait mené Sophie ; car avec les Bohémiens il n'avait nourri que son esprit.

L'aubergiste fut si complètement de l'avis de M. Partridge, qu'aussitôt qu'il eut entendu ce dernier inviter son ami à rester pour dîner, il mit précipitamment son mot dans la conversation, et rétractant la promesse qu'il avait faite de fournir des chevaux sur-le-champ, assura M. Jones qu'il ne perdrait pas de tems en commandant son dîner, qui, lui dit-il, pourrait être servi bien long-tems avant qu'il fût possible qu'on eût ramené les chevaux des champs, et qu'ils eussent mangé l'avoine, pour les mettre en état de faire la route.

Jones y consentit enfin, déterminé surtout par le dernier argument de l'aubergiste. Aussitôt une épaule de mouton fut mise à la broche. Tandis qu'elle cuisait, Partridge,

admis dans le même appartement que son ami, ou autrement son maître, se mit à le haranguer de la manière suivante :

« Certainement, Monsieur, si jamais homme mérita une jeune dame, vous méritez la jeune madame Western. Quelle abondante provision d'amour ne faut-il pas avoir en effet, pour pouvoir s'en nourrir, comme vous le faites, sans prendre aucune autre nourriture. Je suis sûr que j'ai mangé trente fois autant que Monsieur dans ces dernières vingt-quatre heures, et cependant je meurs presque de faim, car rien ne donne autant d'appétit que de voyager, sur-tout par un brouillard aussi froid. Et cependant je ne puis dire comment il se fait que Monsieur semble jouir d'une santé parfaite : jamais vous ne m'avez paru ni mieux portant ni plus frais de votre vie. Il faut absolument que ce soit d'amour que vous viviez. »

« Et c'est aussi, Partridge, un mets très-nourrissant, répondit Jones. Mais la fortune ne m'en a-t-elle pas envoyé hier un excellent. T'imagines-tu donc que je n'aye pas de quoi

vivre pour plus de vingt-quatre heures avec ce cher porte-feuille. »

« Sans doute, s'écria Partridge, il y a dans ce porte-feuille de quoi acheter des provisions pour faire beaucoup de bons repas. La fortune l'a envoyé à Monsieur très-à-propos pour son usage, car l'argent de Monsieur doit tirer à sa fin. »

« Que veux-tu dire? répliqua Jones, tu n'imagines pas, j'espère, que je sois assez malhonnête pour cela, même quand il appartiendrait à toute autre personne qu'à miss Western. »

« Malhonnête, reprit Partridge; le ciel me préserve de manquer à Monsieur à ce point. Mais où serait donc la malhonnêteté d'emprunter une petite somme pour la dépense courante, puisqu'il n'est pas douteux que vous pourrez la rendre par la suite à la jeune personne. Non certainement, je veux que Monsieur la rende, à quelque prix que ce soit, et aussitôt qu'il en trouvera une occasion convenable; mais où peut être le mal de s'en servir à présent que vous en avez be-

soin ? Oh ! si le porte-feuille appartenait à une personne pauvre, ce serait toute autre chose ; mais une aussi grande dame ne peut assurément avoir besoin de l'argent qu'il renferme, surtout à présent qu'elle voyage avec un lord qui, sans aucun doute, lui procurera tout ce qui lui sera nécessaire. D'ailleurs, s'il arrivait qu'elle eût besoin de quelque chose, elle ne pourrait avoir besoin du tout ; je lui donnerais donc le peu dont elle aurait besoin, mais je consentirais plutôt à être pendu que de déclarer que j'ai trouvé le billet, et surtout avant d'avoir de l'argent à moi ; car j'ai entendu dire que Londres était le pire lieu du monde pour y être sans argent. Je conviens que si je n'avais pas su à qui cet argent appartenait, j'aurais pu penser qu'il venait du diable, et j'aurais eu peur de m'en servir ; mais, comme vous savez le contraire, et qu'il vous est parvenu honnêtement, ce serait faire un affront à la fortune de se défaire du tout au moment même où vous en avez le plus besoin ; vous ne pouvez guères vous attendre qu'elle vous réserve toujours de semblables faveurs ; car,

fortuna nunquam perpetuo est bona (1). Vous ferez comme il vous plaira, malgré tout ce que je dis ; mais, quant à moi, je consentirais plutôt à être pendu que d'en dire un seul mot. »

« Autant que je puis voir, Partridge, dit Jones, la potence est une chose, *non longè alienum a Scævolæ studiis* (2). — Vous auriez dû dire *alienus* (3), dit Partridge. Je me rappelle le passage ; c'est un exemple qui se trouve dans le dictionnaire latin, sous le mot *communis* : *communis, alienus, immunis, variis casibus serviunt* (4). — Si tu te le rappeles, dit Jones, je vois que tu ne l'entends pas. Mais je te dirai, mon ami, en bon français, que celui qui trouve la propriété d'un autre, et la retient volontairement au lieu de la rendre à celui à qui il sait qu'elle appartient, ne mérite pas moins, *in*

---

(1) La fortune n'est pas toujours favorable.

(2) (3) (4) Citation d'un passage de Cicéron, dont l'application ne pourrait se faire sentir dans la traduction, non plus que les commentaires de Partridge.

foro conscientiæ (1), d'être pendu que s'il l'avait dérobée; et quant à ce billet, qui est la propriété de mon ange, et qui a eu le bonheur d'être en sa possession, il n'y a point de considération qui puisse m'engager à le remettre en d'autres mains que les siennes. Non, quand j'aurais aussi faim que toi, et quand je n'aurais pas d'autres moyens de satisfaire mon appétit, j'espère que j'en aurai fait la restitution ce soir avant de me coucher; mais s'il en arrivait autrement, j'exige de toi, si tu ne veux pas encourir ma disgrâce pour toujours, de ne plus m'offenser par la simple proposition d'une bassesse aussi détestable. »

« Je ne vous aurais pas fait cette proposition si elle m'avait paru telle, s'écria Partridge; car je vous proteste qu'une vilaine action me répugne autant qu'à tout autre. Mais peut-être vous en savez plus que moi; j'aurais pu imaginer cependant que je n'avais pas vécu tant d'années et été maître d'école si long-tems, sans être en état de distinguer

(1) Au tribunal de la conscience.

le *fas* du *nefas* (1). Mais je vois qu'il nous faut tous passer notre vie à nous instruire. Je me souviens que mon vieux maître d'école, qui était prodigieusement savant, avait coutume de dire : *Polly matete cry town is my dascalon*, et il nous disait que cela voulait dire qu'un enfant peut quelquefois apprendre à sa grand'mère à manger des œufs. J'ai joliment profité, vraiment, si j'en suis réduit à apprendre encore ma grammaire. Peut-être, jeune homme, changerez-vous d'opinion, quand vous arriverez à mon âge ; car je me souviens que quand je n'avais que vingt-un à vingt-deux ans, je me croyais déjà aussi sage que je le suis maintenant. Je vous assure que j'ai toujours enseigné *alienus* (2), et que mon maître l'a toujours lu ainsi devant moi. »

Il y avait peu d'occasions où Partridge pût provoquer la colère de Jones, et il n'y en avait pas davantage où Partridge pût être entraîné à lui manquer de respect ; malheureusement ces deux circonstances se rencon-

(1) Le juste de l'injuste.

(2) Voyez la note de la page 368.

trèrent ici. Nous avons déjà vu que Partridge ne pouvait souffrir qu'on attaquât son savoir ; Jones, de son côté, se trouva blessé de quelques passages de son dernier discours ; jetant donc sur son compagnon un regard méprisant et dédaigneux, chose qui ne lui était pas ordinaire, il lui dit : « Partridge, je vois que tu es un vieux fou extrêmement entêté, je souhaite que tu ne sois pas aussi un vieux coquin ; je te proteste que si j'étais aussi convaincu de l'un que de l'autre, tu ne voyagerais pas plus loin avec moi. »

Le sage pédagogue, satisfait du libre cours qu'il avait donné à son indignation, rentra aussitôt, comme on dit vulgairement, dans sa coquille. Il lui répondit qu'il était fâché d'avoir proféré le moindre mot qui eût pu l'offenser, et qu'il n'en avait jamais eu l'intention : mais, *nemo omnibus horis sapit* (1).

Jones avait à-peu-près tous les défauts d'un caractère vif, mais aussi il n'avait absolument aucun de ceux qui appartiennent à un tempérament froid, et si ses amis étaient

(1) Personne n'est sage à toute heure.

obligés d'avouer qu'il s'emportait un peu trop facilement, ses ennemis devaient avouer en même-tems qu'il s'appaisait aussi promptement. Il ne ressemblait point à la mer, dont les vagues sont plus violentes et plus dangereuses lorsque l'orage est passé, que pendant le tems qu'il dure. Il accepta aussitôt les excuses de Partridge, lui serra la main, et de l'air le plus affable qu'on puisse imaginer, lui dit mille choses obligeantes, non sans se condamner lui-même très-sévèrement, quoique peut-être moins encore qu'il le sera très-probablement par un grand nombre de nos sages lecteurs.

Partridge sentit alors ranimer tout son courage; sa crainte d'avoir offensé son maître étant entièrement dissipée, et son orgueil complètement satisfait de ce que Jones avait lui-même avoué ses torts. Les plus grands à ses yeux étaient de l'avoir accusé d'ignorance; il répéta entre ses dents: « Certainement, Monsieur, vos connoissances peuvent être supérieures aux miennes à quelques égards; mais, quant à la grammaire, je crois pouvoir défier tout ce qu'il y a de sayans dans le monde;

je crois au moins que je la sais sur le bout de mon doigt. »

Si quelque chose pouvait ajouter au bonheur dont le pauvre homme jouissait en ce moment, ce fut l'arrivée d'une excellente épaule de mouton, qu'à l'instant même on servit toute fumante sur la table. Après s'en être tous les deux abondamment rassasiés, ils remontèrent à cheval, et se mirent en chemin pour Londres.

CHAPITRE XIV.

Ce qui arriva à M Jones sur la route de St.-Albans à Londres.

Ils étaient à environ deux milles par-delà Barnet, et le jour commençait à tomber, quand un homme d'une figure assez agréable, mais monté sur un fort mauvais cheval, s'avança vers Jones, et lui demanda s'il allait à Londres. Jones lui répondit que oui. L'inconnu répliqua : « Je vous serais obligé, Monsieur, si vous vouliez accepter ma compagnie, car il est très-tard, et je ne connais pas la route. » Jones y consentit volontiers, et ils continuèrent à voyager ensemble, tenant les discours ordinaires dans de semblables occasions.

La conversation roula principalement sur les voleurs; l'étranger en témoignait une grande frayeur; mais Jones déclara qu'il avait

très-peu de chose à perdre, et conséquemment très-peu de chose à craindre. Partridge ne put s'empêcher de mettre ici son mot. « Monsieur, dit-il, peut regarder cela comme peu de chose, mais je vous proteste que si j'avais, comme vous, dans ma poche un billet de cent livres, je serais très-fâché de le perdre. Quant à moi, je n'ai jamais eu moins peur de ma vie; car nous sommes quatre, et si nous nous tenons bien à côté les uns des autres, l'homme le plus hardi de toute l'Angleterre ne pourrait nous voler. En supposant qu'il eût un pistolet, il ne pourrait tuer qu'un de nous, et un homme ne peut mourir qu'une fois. Voilà ma consolation, un homme ne peut mourir qu'une fois. »

Outre sa confiance dans la supériorité du nombre, sorte de courage qui a élevé une certaine nation parmi les modernes à un haut degré de gloire, il y avait un autre motif du courage extraordinaire que Partridge montrait en cette occasion, car il avait alors tout celui que le vin pouvait donner.

Nos voyageurs étaient arrivés à un mille de Highgate, quand l'étranger se tourna tout-

à-coup sur Jones, et tirant un pistolet de sa poche, lui demanda ce petit billet de banque dont Partridge avait fait mention.

Jones fut d'abord un peu étourdi de cette demande imprévue; cependant il se remit aussitôt, et dit au voleur que tout l'argent qu'il avait était entièrement à son service. En disant ces mots, il tira de sa poche trois guinées avec quelque monnaie, et les lui offrit. Mais l'autre lui répondit en jurant, que cela ne faisait pas son compte. Jones répliqua froidement qu'il en était bien fâché, et remit l'argent dans sa poche.

Le voleur, lui mettant presque le pistolet sur la gorge, le menaça alors de tirer sur lui, s'il ne lui remettait pas sur-le-champ le billet de banque. Jones saisit aussitôt sa main, qui tremblait si fort qu'il pouvait à peine tenir le pistolet, et en détourna le canon; il s'en suivit alors une lutte dans laquelle Jones arracha le pistolet de la main de son antagoniste, et tous deux tombèrent ensemble à bas de leur cheval, le voleur sur le dos, et Jones sur lui.

Le pauvre diable commença alors à de-

mander grâce au vainqueur; car, franchement, il n'était pas de force à se défendre contre Jones. « Il est de fait, Monsieur, lui dit-il, que je n'ai pu avoir l'intention de tirer sur vous, car vous verrez que le pistolet n'était pas chargé. C'est le premier vol que j'aye jamais tenté de commettre, et j'y ai été forcé par la misère. »

Dans le même moment, à cent cinquante yards (1) environ, une autre personne était étendue à terre, criant grâce beaucoup plus fort que le voleur. C'était Partridge lui-même, qui, en cherchant à se sauver de la bataille, avait été renversé de son cheval et le visage contre terre, n'osant lever la tête, était là, s'attendant à chaque minute à être assassiné.

Il demeura dans cette posture jusqu'à ce que le guide, qui n'était inquiet que de son cheval, après l'avoir ratrappé, fût retourné à lui, et l'eût assuré que son maître avait eu l'avantage sur le voleur.

---

(1) Yard contient 33 pouces environ, mesure de France.

Partridge sauta de joie à cette nouvelle, et accourut à l'endroit où Jones, l'épée nue à la main, tenait le pauvre diable en respect; ce que Partridge n'eut pas plutôt apperçu, qu'il s'écria: « Tuez le scélérat, Monsieur; passez-lui votre épée au travers du corps, tuez-le sur-le-champ. »

Heureusement pour le pauvre misérable, il était tombé dans les mains d'un homme plus miséricordieux; car Jones ayant examiné le pistolet, et trouvé qu'il n'était réellement pas chargé, commença à croire tout ce que le voleur lui avait dit, avant que Partridge fût de retour, notamment qu'il était novice dans le métier, et qu'il y avait été entraîné par la misère, la plus cruelle en effet qu'on puisse imaginer, celle de cinq enfans mourant de faim et d'une femme en couche du sixième, dans le dénuement le plus absolu. Le voleur affirma, avec les protestations les plus fortes, la vérité de toutes ces circonstances, et offrit d'en convaincre M. Jones, s'il voulait prendre la peine d'aller jusqu'à sa maison, qui n'était pas à plus de deux milles, ajoutant qu'il ne demandait de grâce qu'à la condi-

tion de prouver tout ce qu'il avait avancé.

Jones feignit d'abord de prendre le malheureux au mot, et de vouloir aller avec lui, lui déclarant en même tems que son sort dépendait entièrement de la vérité de son récit. Le pauvre misérable témoigna alors tant de joie, que Jones fut tout-à-fait convaincu de sa véracité, et commença à éprouver quelques sentimens de compassion pour lui. Il lui rendit son pistolet, lui conseilla de chercher des moyens plus honnêtes de se tirer de la misère, et lui donna deux guinées pour les premiers secours nécessaires à sa femme et à ses enfans, ajoutant qu'il aurait desiré en avoir davantage à son service, mais que les cent livres dont on avait fait mention ne lui appartenaient pas.

Nos lecteurs seront probablement divisés d'opinions en jugeant cette action de Jones. Quelques-uns y applaudiront peut-être comme à un acte d'humanité extraordinaire, tandis que ceux dont le caractère est plus sévère, la considéreront comme un oubli de cette justice que tout homme doit à son pays. Partridge envisageait sans doute la chose sous ce

point de vue; car il témoigna beaucoup de mécontentement en cette occasion, cita un vieux proverbe, et dit qu'il ne serait pas étonné que le coquin ne revînt les attaquer avant qu'ils eussent atteint Londres.

Jamais on ne donna plus de témoignages de reconnaissance que le voleur en ce moment; il versa des larmes, ou feignit d'en verser; il jura qu'il allait s'en retourner sur-le-champ, et qu'il ne commettrait plus désormais un pareil crime. Tint-il ou non sa parole, c'est ce que nous pourrons savoir par la suite.

Nos voyageurs ayant remonté à cheval, arrivèrent à la ville sans autre accident. Un dialogue fort intéressant eut lieu sur la route entre Jones et Partridge, au sujet de leur dernière aventure. Jones y témoignait beaucoup de compassion pour ces malheureux voleurs de grands chemins, entraînés trop souvent par l'inévitable misère à un genre de vie contraire aux lois, qui les conduit généralement à une mort honteuse. « Je ne veux parler, dit-il, que de ceux dont le plus grand crime ne s'étend pas plus loin qu'à

voler, et qui ne se rendent jamais coupables d'offenses graves, ni de cruautés envers personne; circonstance qui, je dois le dire à l'honneur de notre pays, distingue les voleurs d'Angleterre de ceux de toutes les autres nations, où le meurtre est presque toujours inparable du vol. »

« Pas de doute, répondit Partridge, qu'il ne soit moins criminel de prendre l'argent de quelqu'un que de prendre sa vie; mais il n'en est pas moins dur pour d'honnêtes gens de ne pouvoir voyager pour leurs affaires, sans être en danger d'être attaqués par ces scélérats; et certainement il voudrait mieux que tous les coquins de cette espèce fussent pendus, que d'exposer un seul honnête homme à en être la victime. Quant à moi, je l'avoue, je ne me soucierais pas d'avoir trempé mes mains dans le sang d'aucun d'eux; mais il serait très-bon que la justice les fît pendre tous. Quel droit un homme a-t-il de me prendre, ne fût-ce que six sols, à moins que je ne les lui donne? Y a-t-il la moindre honnêteté dans un pareil homme? »

« Non sûrement, répliqua Jones, pas plus

que dans celui qui prend des chevaux dans l'écurie d'un autre, ou qui applique à son usage l'argent qu'il trouve, quand il sait à qui il appartient légitimement. »

Ce petit avis ferma la bouche à Partridge. Il ne la rouvrit plus que lorsque Jones eut lancé en riant quelques sarcasmes sur sa poltronnerie, et ce fut pour essayer de s'excuser sur l'inégalité des armes à feu, en disant : « Mille hommes désarmés ne sont rien contre un pistolet, car quoiqu'il soit vrai qu'il ne puisse tuer qu'un seul homme à chaque décharge, qui peut me dire que cet homme-là, ce ne sera pas moi ? »

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.
ET DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

LIVRE X.

Page

Dans lequel l'histoire avance de douze heures environ 5

CHAPITRE Ier. *Contenant des instructions très-nécessaires aux critiques modernes* . . . . . Ib.

CHAP. II *contenant l'arrivée d'un gentilhomme irlandais et les aventures très-extraordinaires qui s'ensuivirent dans l'auberge* 12

CHAP. III. *Dialogue entre l'hôtesse et Suzanne, fait pour être lu par tous les aubergistes et par leurs domestiques. Arrivée et conduite affable d'une jeune dame charmante; les personnes de condition pourront apprendre d'elle comment on peut se faire aimer de tout le monde* 25

CHAP. IV *contenant le secret infaillible*

Page

de s'attirer la haine et le mépris de tout le monde. 39

CHAP. V. *Où l'on verra quelle était l'aimable dame et sa haïssable suivante.* 47

CHAP. VI *contenant, entr'autres choses, l'ingénuité de Partridge, le désespoir de Jones et la folie de Fitz Patrick.* 59

CHAP. VII. *Où se terminent les aventures de l'auberge d'Upton.* 69

CHAP. VIII. *Où l'histoire rétrograde.* . 79

CHAP. IX. *Fuite de Sophie.* 89

LIVRE XI

Contenant environ trois jours. 105

CHAP. Ier. *Os à ronger pour les critiques.* . . . . . Ib.

CHAP. II. *Aventures de Sophie après son départ d'Upton.* 117

CHAP. III. *Très-court chapitre, où il y a cependant un soleil, une lune, une étoile et un ange.* 136

CHAP. IV. *Histoire de mistriss Fitz Patrick.* 141

CHAP. V. *Dans lequel l'histoire de mistriss Fitz Patrick est continuée.* 156

CHAP. VI. *Une méprise de l'hôte jette Sophie dans la plus affreuse consternation.* 169

Page

CHAP. VII. *Mistriss Fitz Patrick termine son histoire*. 178

CHAP. VIII. *Alarme épouvantable dans l'auberge, causée par l'arrivée inattendue d'un ami de mistriss Fitz Patrick*. 197

CHAP. IX. *Le matin donne lieu à une assez jolie description. Voiture publique. Politesse des femmes de chambre. Caractère héroïque de Sophie. Sa générosité. La reconnaissance qui en est la suite. Départ de la compagnie, et son arrivée à Londres. Quelques remarques à l'usage des voyageurs*. 213

CHAP. X *contenant une ou deux réflexions sur la vertu, et quelques-unes de plus sur le soupçon*. 224

LIVRE XII

Contenant le même espace de tems que le précédent. 235

CHAP. Ier. *Où l'on distingue ce qui doit être considéré comme plagiat dans un auteur moderne, de ce qui doit être considère comme une prise légitime*. Ib.

CHAP. II. *Où, quoique M. Western ne*

Page

trouve pas sa fille, il trouve quelque chose qui met fin à sa poursuite. . . 242

CHAP. III. *Jones quitte l'auberge d'Upton : ce qui se passe sur la route entre Partridge et lui.* 251

CHAP. IV. *Aventure d'un mendiant.* . 263

CHAP. V *contenant la suite des aventures de M. Jones et de son compagnon sur la route.* 273

CHAP. VI. *D'où l'on peut inférer que les meilleures choses sont sujettes à être mal entendues et mal interprêtées.* 284

CHAP. VII *contenant une ou deux remarques de notre façon et un beaucoup plus grand nombre de la part de la bonne compagnie assemblée dans la cuisine.* 292

CHAP. VIII. *Où la fortune semble avoir été de meilleure humeur pour Jones que nous ne l'avons vue jusqu'ici.* . 305

CHAP. IX *contenant peu de choses de plus que quelques observations assez singulières.* 315

CHAP. X. *M. Jones et M. Dowling boivent une bouteille de vin ensemble.* 323

CHAP. XI. *Malheurs qui arrivent à Jones*

Page

en partant pour Coventry, et sages remarques de Partridge..... 334

CHAP. XII. *On y verra que M. Jones continue son voyage, malgré le conseil de Partridge, et ce qui lui arriva à cette occasion*..... 341

CHAP. XIII. *Dialogue entre Jones et Partridge*..... 361

CHAP. XIV. *Ce qui arriva à M. Jones sur la route de St.-Albans à Londres.* 374

FIN DE LA TABLE.

